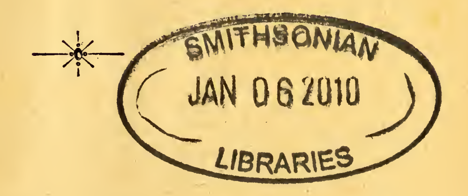
LES

MA-ROTSÉ

Etude géographique
et ethnographique du Haut-Zambèze

PAR

EUGÈNE BÉGUIN
missionnaire.



LAUSANNE
LIBRAIRIE BENDA
(Th. Sack, succ.)

FONTAINES (Neuchâtel)
ED. SACK
(L. Bourquin, succ.)

1903

A

LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE OLIVIER BÉGUIN

MORT PASTEUR A CERNIER

LE 27 SEPTEMBRE

1893

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

INTRODUCTION

Après un séjour de sept ans au pays des ma-Rotsé, dans l'Afrique centrale, sur le Haut-Zambèze, il nous a paru intéressant et utile d'écrire une étude de cette région et de ses habitants, soit au point de vue de son histoire, de ses mœurs et traditions qui vont disparaître, soit au point de vue de son développement actuel. Ce travail n'a pas encore été fait. Il a déjà paru, il est vrai, plusieurs ouvrages sur le Haut-Zambèze, mais aucun n'est une étude systématique de cette contrée, faite après un long séjour dans le pays. Toutes ces relations sont des *récits de voyages;* les plus anciens sont ceux de Livingstone, qui paraissaient il y a déjà cinquante ans et qui viennent d'être réédités[1]. Ils sont extrêmement riches en observations de tout genre et sont une mine de renseignements sur le pays; mais en un demi-siècle, les choses changent, peut-être plus en Afrique qu'ailleurs, de sorte que beaucoup des observations faites

[1] *Missionnary travels and researches in South Africa,* by D. Livingstone, with notes by F.-S. Arnot. — London, John Murray, 1899.

par le grand voyageur écossais ne sont plus vraies aujourd'hui. En 1878, le voyageur portugais Serpa Pinto, parti de la côte occidentale, atteignait le Zambèze et descendait son cours supérieur ; de retour en Europe, il a aussi publié une relation de son voyage [1]; de même en 1895, M. Alfred Bertrand [2], de Genève, et un officier anglais, M. Gibbons, visitaient ce pays et ont décrit ce qu'ils ont vu. Enfin, chacun connaît le beau livre de M. Coillard, *Sur le Haut-Zambèze* [3], qui n'est pas simplement, comme pour les ouvrages précédents, le journal d'un voyageur, qui a traversé plus ou moins rapidement les pays qu'il décrit, puisque lors de la publication de ce livre, M. Coillard avait déjà passé dix ans chez les ma-Rotsé ; cependant, comme le sous-titre du livre lui-même l'indique, ce sont « des voyages et travaux de missions », et non pas une étude sur le pays et ses habitants.

[1] *Comment j'ai traversé l'Afrique*, etc. — Paris 1881.

[2] *Au pays des ba-Rotsé*, Haut-Zambèze. — Paris, Hachette, 1898.

[3] *Sur le Haut-Zambèze.* — Voyages et travaux de mission. — Paris, Berger-Levrault, 1898.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS

CHAPITRE PREMIER

Description du pays.

Le pays des ma-Rotsé[1] est une vaste région que traverse le Zambèze dans tout son cours supérieur, c'est-à-dire depuis près de ses sources jusqu'au-delà du Mosi-oa-thounya, les grandes cataractes de ce fleuve que Livingstone a appelées chutes Victoria ; ce sont les contrées comprises entre le 21° et le 25° de longitude E. de Paris, et entre le 13° et le 18° de latitude S., ce qui donne pour ce royaume une superficie d'environ 250,000 kilomètres carrés, soit à peu près la moitié de la France.

Il faut distinguer dans ce pays plusieurs régions bien différentes les unes des autres. Dans sa partie supérieure, le Zambèze traverse une vaste plaine d'environ 300 km. de long sur peut-être 50 km. dans sa plus grande largeur. Cette étendue s'appelle le

[1] *ma-Rotsé* est synonyme de *ba-Rotsi ;* c'est la première forme qui est employée par les Zambéziens, c'est pourquoi nous la préférons à la seconde.

bo-Rotsé, autrement dit le vrai pays des ma-Rotsé ; en effet, ce nom de ma-Rotsé ne désigne que la tribu maîtresse qui a assujetti le reste du pays. Cette plaine, qui se trouve à une altitude moyenne de 1000 mètres au-dessus de la mer, est bordée de tous côtés par une chaîne de collines boisées. C'est à cause de cela que Livingstone, et d'autres après lui, ont appelé la région « vallée des ma-Rotsé » ; mais cette appellation est impropre, car ces chaînes de collines sont très peu élevées, elles n'ont guère que quinze mètres au-dessus de la plaine qu'elles longent ; et du reste, ces deux chaînes sont si éloignées l'une de l'autre, que même si elles étaient plus hautes, ce terme de *vallée* ne se justifierait pas.

Cette partie du pays est traversée dans toute sa longueur par le Zambèze, qui la partage à peu près par le milieu. Les ma-Rotsé appellent ce fleuve *Liambaé*, terme qui signifie dans leur langue rivière ; c'est ce que veut dire aussi le nom *Zambèze* dans le langage des tribus qui se trouvent en aval des grandes chutes ; dans l'idiome introduit au pays des ma-Rotsé par les ma-Kololo, le se-souto, on dit *noka*, qui a la même signification. C'est le *fleuve* par excellence ; seuls les affluents, que les indigènes nomment les *bana* du fleuve, c'est-à-dire ses enfants, ont des noms spéciaux. Le Zambèze est un beau cours d'eau ; à travers la plaine du bo-Rotsé, il coule sans bruit sur un lit de sable ; ses eaux sont très limpides, généralement bleues, et rappellent celles du Léman. Elles sont quelquefois aussi unies qu'un miroir ; mais certains jours, quand le vent se lève et que l'orage gronde, elles deviennent furieuses et font penser aux lacs suisses

quand ils sont démontés; les vagues sont alors très hautes, si bien qu'aucun batelier ne se risquerait à traverser le fleuve, et que tous ceux qui se trouvent en route se hâtent d'aborder.

D'autres fois encore, quand tout dort dans la nature et qu'aucun bruit ne se fait entendre dans la plaine, on peut contempler la lune qui se mire dans le fleuve et la Grande Ourse qui brille du côté du nord. Alors, oubliant la réalité, tournant le dos à la Croix du Sud, on se croirait dans quelque coin reculé de l'Europe; mais tout à coup retentissent dans la nuit les sombres hennissements d'un hippopotame, ou les tambours du village voisin, ou encore le cri strident d'un oiseau nocturne qui traverse l'espace, lançant dans les airs son chant lugubre pareil à un cri humain; et ainsi vous êtes rappelé à la réalité. Or tout cela vous dit que l'Europe est bien loin, que vous êtes en pleine Afrique.

En voyant la limpidité des eaux du Zambèze, on aimerait pouvoir s'y baigner; il serait agréable, semble-t-il, de s'y ébattre, de traverser le fleuve à la nage, d'essayer de lutter contre le courant; mais c'est un plaisir auquel il faut renoncer, car ces eaux sont perfides, elles cachent de nombreux crocodiles qui, à l'occasion, ne refusent pas un repas de chair humaine.

Le Zambèze a rarement plus de 600 m. de large et je doute qu'il ait nulle part plus d'un kilomètre. On peut dire qu'il n'a pas deux jours de suite le même niveau. En effet, à partir de la fin de la saison des pluies, soit au mois d'avril, il ne cesse de baisser; à la fin de la saison sèche, au mois d'octobre, il s'y forme quantité de bancs de sable qui émergent de son lit et qui rendent parfois la navigation

très difficile; d'autre part, à partir du mois de novembre, alors que les pluies commencent à tomber de nouveau, les eaux montent, si bien qu'en février le fleuve sort de ses rives, se répand dans la plaine qu'il inonde complètement, de sorte qu'elle est transformée en un vaste lac où les villages, bâtis sur des monticules (des termitières en général), apparaissent comme des îlots; mais, pour peu que l'inondation soit forte, beaucoup de ces villages sont submergés et les habitants obligés de les abandonner pour l'époque des hautes eaux, les mois de mars, avril et mai. Pendant ce temps, les gens s'en vont à la forêt, où ils se transportent bien facilement n'étant pas embarrassés par beaucoup de bagages. L'unique moyen de locomotion est alors les canots, dont la plaine est sillonnée.

Durant l'inondation, on pourrait dire que le fleuve a une largeur d'environ quarante kilomètres. Cependant, le lit du Zambèze est toujours bien marqué et ne se confond jamais avec la plaine, car celle-ci est couverte de hautes herbes qui croissent à mesure que les eaux montent; il y a aussi une quantité de plantes aquatiques, formant quelquefois d'épais fourrés; on voit entre autres des champs de nénuphars de différentes couleurs. A l'époque des hautes eaux, le courant du fleuve est beaucoup plus fort qu'à celle de l'étiage, ce qui fait que les indigènes l'évitent le plus possible; ils vont presque toujours à travers la plaine, coupant ainsi les méandres du fleuve qui sont très nombreux. Dans la plaine, grâce aux herbes, il n'y a pour ainsi dire pas de courant et les orages y sont peu redoutables, les vagues ne s'y faisant presque pas sentir. Mais, en présence de cette végétation, on ne se dou-

terait pas que le pays est inondé; on ne s'en rend compte qu'à la vue des bateaux qui circulent en tous sens.

La différence de niveau, entre le maximum de l'inondation et le minimum de la baisse des eaux, varie suivant les années, car la crue n'est pas régulièrement marquée; il arrive qu'elle soit presque insignifiante, mais parfois elle atteint de très grandes proportions et peut égaler huit ou dix mètres.

Cette plaine du bo-Rotsé est excessivement monotone. C'est à peine si le fleuve qui la traverse lui donne un peu de vie; dans toute la région il coule entre des rives sablonneuses, dénudées, sans nulle végétation, si ce n'est parfois une abondance de roseaux et de papyrus. La plaine elle-même est nue et fait presque l'impression d'un désert; les arbres y sont rares, il n'en apparaît que quelques bouquets par-ci par-là, qui sont pour la plupart des tombeaux d'anciens rois ma-Rotsé. La vue n'est donc pas très variée et n'a rien de pittoresque, rien qui rappelle tant soit peu nos pays de montagnes. Si on voulait comparer cette contrée à une partie de l'Europe, ce serait à la Prusse ou à la Russie qu'il faudrait penser; mais, entre la plaine zambézienne et une plaine européenne, il y aura toujours l'énorme différence que celle-ci est généralement bien cultivée, tandis que celle-là ne l'est presque pas. Il ne faut pas que ceux qui vivent au bo-Rotsé aient des dispositions à la mélancolie, car ils pourraient facilement en être atteints à voir ces vastes horizons dénudés qui s'étendent à perte de vue.

Le pays est assez bien peuplé; il nourrit de grands troupeaux de bétail et, chose curieuse, tandis que la peste bovine faisait en 1896 ses ravages dans la

plus grande partie du sud de l'Afrique, le bo-Rotsé était épargné. C'est là que se trouvent les centres les plus importants du pays avec tous les principaux chefs. Il y a deux capitales, *Léalouyi* et *Nalolo*. La première, un gros village d'environ trois mille habitants, est la résidence du roi Léouanika; Nalolo est la résidence de la sœur aînée du roi; comme lui, elle a le titre de *morèna*, ce qui signifie seigneur, roi ou reine, sans dictinction de sexe. On l'appelle aussi quelquefois *mokouaé (princesse)*; c'est un terme général qui s'applique à toutes les femmes de la famille royale; mais la *mokouaé* de Nalolo est la plus importante de toutes; elle seule règne de concert avec le roi et partage avec lui le titre de *morèna;* on lui rend les mêmes honneurs qu'à lui et elle a le même train de cour; comme lui, elle a son *khotla*, où elle siège entourée de ses conseillers et des chefs de la tribu; enfin, elle aussi reçoit des impôts des parties les plus reculées du royaume. Tous les deux ont de belles maisons rectangulaires, très grandes et hautes, qui dominent le pays.

Un troisième centre important du bo-Rotsé est *Libonta*, au nord, dont le chef est aussi une sœur du roi, *Katoka;* mais celle-ci n'a que le titre de *mokouaé*. La plaine est parsemée d'une quantité de villages plus ou moins grands; les plus importants sont *Maboumbou, Thapo, Séfoula, Itoufa, Sénanga;* mais ils rompent peu la monotonie du pays. Les huttes indigènes sont basses, couvertes en chaume de la même couleur que l'herbe des champs, entourées de palissades de roseaux qui cachent les habitations, dont on ne voit guère que le haut des toits.

Quoique le bo-Rotsé soit la partie du royaume de Léouanika la mieux peuplée, la population n'y est

cependant pas très dense. Je ne crois pas qu'il y ait dans la plaine au-delà de 40,000 âmes, ce qui donne seulement quatre habitants par km². Cette population est loin d'être composée uniquement de ma-Rotsé, qui y sont au contraire en minorité ; la plus grande partie des habitants de la plaine sont des esclaves appartenant à des tribus soumises, amenés enfants au bo-Rotsé, ou dont les parents furent déportés dans le pays ; il y en a de toutes les parties du royaume, dans lequel on peut compter une quinzaine de peuplades différentes, se distinguant les unes des autres par la langue et les coutumes, mais qui toutes reconnaissent la souveraineté des ma-Rotsé, dont elles ont une grande frayeur ; c'est par la force que ceux-ci ont assujetti ces tribus.

La seconde grande division du royaume de Léouanika, que traverse le Zambèze, est une contrée boisée située à l'est et au sud du bo-Rotsé. La population y est fort clairsemée, mais le gibier très abondant. Dans cette partie, le fleuve a de nombreux affluents, dont quelques-uns sont assez importants. Il faut remarquer qu'ils viennent tous du nord-est et se jettent par conséquent dans le Zambèze à la rive gauche. Le cours du fleuve est accidenté ; il coule à travers des forêts et des régions rocailleuses et est coupé par de nombreuses îles ; il a beaucoup de rapides et des chutes importantes qui interrompent la navigation et nécessitent le transport des canots par terre. En descendant, c'est d'abord à *Ngonyé*, près du village de *Séoma*, où le Zambèze fait un saut d'environ dix mètres sur une largeur de peut-être deux cents mètres. Là, tout le fleuve est ramassé et se précipite en une masse dans un gouffre que les indigènes appellent la *pitsa*, la mar-

mite, à cause de sa forme et parce que l'eau y bouil lonne comme dans une chaudière. Ces chutes sont très belles et seraient probablement plus connues, si elles n'étaient pas éclipsées par leurs illustres sœurs du Mosi-oa-thounya.

Ces chutes obligent, à Séoma, de transporter les canots en aval à une distance d'environ trois kilomètres. On dit qu'autrefois ce travail se faisait à dos d'hommes, opération assurément excellente pour les canots, qui souffrent toujours beaucoup d'être traînés sur les pierres, ainsi que cela s'est fait jusqu'à ces dernières années. Mais aujourd'hui, sur l'initiative du roi Léouanika, un grand progrès a été réalisé : on a construit une voie faite de traverses de bois qui rappellent celles des voies ferrées et sur lesquelles on traîne les canots beaucoup plus facilement que sur le sol et où, d'autre part, ils sont beaucoup moins endommagés.

A partir de Séoma, sur une distance d'environ deux cents kilomètres, le Zambèze traverse plusieurs rapides. Le fleuve est cependant toujours navigable ; à certaines époques de l'année, quand les eaux sont hautes, plusieurs de ces petites chutes ne sont pas visibles ; mais à la sécheresse, il en apparaît un plus grand nombre. Elles sont causées par des rochers qui se trouvent dans le lit du fleuve ; aussi la navigation n'est-elle pas sans danger dans ces endroits. Quoiqu'il y ait, au temps de la sécheresse, beaucoup plus de rapides qu'à celui de l'inondation, les indigènes préfèrent pourtant cette époque-là pour voyager, car le courant est alors beaucoup moins fort et, comme les eaux sont basses, les rameurs peuvent facilement sortir du bateau pour le tenir et le diriger, de sorte que les accidents sont

moins fréquents qu'à l'époque des hautes eaux, où il n'est pas possible d'évacuer le canot, qui est quelquefois emporté par le courant.

Dans toute cette région, sauf toutefois aux rapides mêmes, les rives du fleuve sont généralement resserrées entre les deux chaînes de collines boisées qui bordent le bo-Rotsé; ici, elles se sont rapprochées et forment une vallée, où il n'y a guère place que pour le cours d'eau. Excepté dans les parages des rapides, le sol est toujours sablonneux et il semble que les rochers qui occasionnent ces chutes ne se trouvent que dans le lit du Zambèze; on n'en rencontre pas sur la route des chariots, qui passe à l'intérieur du pays et traverse de grandes étendues de sable profond.

Environ cent kilomètres en aval de Séoma, le fleuve fait de nouveau une chute qui nécessite le transport des canots, mais elle est beaucoup moins importante que celle de Séoma ; c'est *Ngamboé*, où la rivière a une largeur d'au moins quatre cents mètres, mais le saut n'en a pas plus de trois et on ne traîne les pirogues que sur une distance de deux cents mètres. Comme à Séoma, il y a ici un village dont les habitants doivent transborder les bateaux; grâce à cette corvée, ils sont exemptés des autres travaux imposés par le roi. Ce travail important les oblige à être toujours là, et depuis quelques années ce n'est pas une sinécure, car le trafic est assez considérable sur le Zambèze. C'est en effet une voie beaucoup plus rapide que celle de terre, où il n'existe pas d'autre moyen de locomotion que les vagons africains aux bucoliques attelages, à la lenteur remarquable et avec lesquels il faut s'estimer heureux quand on a réussi à franchir dix kilomè-

tres en un jour ! La voie du fleuve est aussi la plus économique et les accidents y sont en somme rares, surtout si les voyages se font à l'étiage avec des bateliers soigneux. Les gens de Séoma et de Ngamboé doivent transporter les canots des chefs ma-Rotsé gratuitement ; c'est une redevance ; quant aux étrangers, ils paient pour chaque pirogue une certaine somme, fixée par le roi, — auquel elle revient, — mais qui en abandonne une partie aux gens des chutes.

Depuis Ngamboé, pendant environ cinquante kilomètres, on traverse une suite presque ininterrompue de rapides. C'est une région très pittoresque ; le fleuve est constamment divisé en plusieurs bras par de jolies îles couvertes d'une splendide végétation ; on y voit de beaux palmiers, de magnifiques fougères et une luxuriante verdure propre à reposer la vue. Après chaque rapide, le fleuve, excessivement bruyant et bouillonnant, devient calme et fait penser à un cheval fougueux qui, après une course folle, va tranquillement au pas. C'est la bienfaisante accalmie qui suit la tempête.

En aval de ces rapides, les deux chaînes de collines s'éloignent et forment une plaine qui rappelle le bo-Rotsé, dont elle a tous les caractères. Mais elle est moins grande ; elle n'a guère que soixante-dix kilomètres de long et une vingtaine seulement de large. Comme dans la plaine supérieure, on y rencontre une assez forte population, avec un grand centre, *Séshéké*, capitale de cette province. Il y a là deux villages, très rapprochés l'un de l'autre, ayant chacun leur nom, mais qu'on désigne généralement sous l'appellation commune de Séshéké vu que, d'aussi loin qu'on connaisse l'histoire de ce pays,

ce nom a été celui de cet endroit; il signifie « banc de sable », et indique ce qu'est cette région. Un de ces villages appartient à *Litia*, fils aîné du roi Léouanika, héritier présomptif du trône sé-rotsé; l'autre est à sa cousine *Akananguisoa*, fille de la reine de Nalolo.

A cinquante kilomètres de Séshéké, les collines se rapprochent et occasionnent une nouvelle série de rapides; ce sont ceux de *Ngalata*, qui sont aussi appelés *Mambova*, à cause d'un village de ce nom qui se trouvait près de là; mais tôt après l'horizon s'élargit encore, sans former toutefois une grande plaine, et le cours du fleuve n'a rien d'accidenté. A peine vingt kilomètres après Ngalata, le Zambèze reçoit son principal affluent, le *Linyanti*, vis-à-vis du village de *Kazoungoula*, où se trouve aussi l'île de *Mpalira*. Le Linyanti est un des seuls affluents du Zambèze qui se jettent à la rive droite; c'est une grosse rivière d'un long cours, qui dans sa plus grande partie coule parallèlement au Zambèze. Il a plusieurs noms différents, suivant les régions qu'il traverse; dans la première partie, c'est le *Kouandou*, puis le *Tchobé*, enfin le *Linyanti*.

Quelques kilomètres seulement plus bas, le Zambèze traverse une région rocailleuse et n'est plus navigable jusque près du Mosi-oa-thounya. La région que le fleuve parcourt alors est un pays conquis, le *bo-Toka* qui, il y a un demi-siècle, était une contrée très peuplée et bien cultivée. Actuellement, c'est quasi un désert; plusieurs calamités se sont abattues sur la région: les ma-Tébélé l'ont ravagée à plusieurs reprises; puis, à leur tour, les ma-Rotsé; enfin, la famine a presque anéanti le peu d'habitants qui y restaient. Quand on lit les re-

lations de Livingstone sur le bo-Toka, combien il avait trouvé ce pays florissant, avec de nombreux habitants possesseurs d'innombrables troupeaux de bœufs ou de chèvres, et qu'on voit ce qu'il est aujourd'hui, le contraste est si grand qu'on se demande comment un tel changement a pu se produire en cinquante ans seulement.

C'est dans cette contrée que se trouvent les grandes cataractes de *Mosi-oa-thounya;* de très loin déjà on en entend le bruit assourdissant, et à une distance d'au moins dix kilomètres on aperçoit le nuage de vapeur d'eau qui les domine toujours et qui leur a valu leur nom indigène: *Mosi-oa-thounya*, *la fumée qui tonne.* Il a plu à Livingstone, le premier Européen qui ait décrit ces chutes, de leur donner le nom de la reine Victoria ; il est bien probable que ce terme prévaudra, puisque tout le monde les dénomme ainsi et ils sont peu nombreux ceux qui en savent le nom indigène. On peut cependant le regretter, car tant est d'endroits, dans les colonies anglaises ou ailleurs, qu'on a honorés du nom de Victoria, que cela est fastidieux et peu original ; quant au terme indigène, il a au moins le mérite de l'originalité et dit quelque chose à ceux qui en connaissent la signification.

Le Mosi-oa-thounya offre un spectacle unique au monde, qu'on contemple avec saisissement et qu'on aimerait ne pas quitter. Le fleuve, se divisant en plusieurs bras, se répand sur une étendue de près de un kilomètre, puis plonge dans un gouffre profond de cent cinquante mètres. Il n'y a pas seulement une chute, mais quatre groupes bien distincts, formant chacun une quantité innombrable de cascades, qui toutes se précipitent dans l'abîme, se ré-

pandant en fine poussière, occasionnant des arcs-en-ciel et des jeux de lumière d'une infinie variété, que l'œil ne se lasse pas d'admirer.

Aucune photographie ne peut rendre la beauté de ce paysage ; il n'est du reste pas possible de bien photographier le Mosi-oa-thounya, parce qu'il y pleut toujours, c'est-à-dire que le nuage de vapeur d'eau produit par les chutes, et qui les domine constamment, retombe sans cesse en une pluie fine et abondante à plusieurs mètres de distance. Aussi est-on obligé, pour visiter ces cataractes, de se munir d'imperméables, de crainte d'être trempés jusqu'aux os. Cette humidité perpétuelle, jointe à la chaleur des tropiques, fait que le cadre du Mosi-oa-thounya est d'une beauté remarquable. La verdure ne s'y flétrit jamais, les plantes ne cessent de croître et de s'y renouveler, les feuillages aux teintes les plus variées sont d'une richesse merveilleuse ; enfin, le vacarme assourdissant qui ne cesse d'accompagner la chute de l'eau rend le tableau plus grandiose encore.

Une autre grande division du royaume des ma-Rotsé est le *bo-Shikoloumboé*, à l'est de la plaine du bo-Rotsé, au nord de celle de Séshéké. C'est un pays de forêts, d'où viennent plusieurs des affluents du Zambèze, entre autres le *Kafoué*. Il n'y a pas là de grands chefs, mais de nombreux petits clans, souvent en guerre les uns avec les autres, ce qui explique que les ma-Rotsé aient pu les assujettir facilement. Ils y ont souvent fait des razzias d'esclaves et de bétail, et maintenant les ba-Shikoloumboé apportent chaque année des tributs à Léouanika et à sa sœur de Nalolo.

Il en est de même pour plusieurs peuplades qui

avoisinent le bo-Rotsé; au nord ce sont les ma-Lounda et les ba-Loubalé; au nord-est les ma-Nkoia; au sud-est les ma-Soubiia; au nord-ouest, dans le pays arrosé par le Kouando (Linyanti), région que les ma-Rotsé appellent Mashi, ce sont les a-Mpoukoushou. Une des plus importantes de ces tribus soumises est celle des *ma-Mbounda*, répandus dans le bo-Rotsé, mais qui habitent surtout le nord de la plaine; c'est une tribu de forgerons. Toutes ces peuplades apportent des tributs aux ma-Rotsé; ceux-ci les désignent sous un nom général, les *Mangété*, ce qui correspond tout à fait au terme de *Barbares*, vrai sens dans lequel les Romains employaient ce mot.

Les redevances varient suivant les régions: chacune a sa spécialité; ce sont des pioches, des haches, des lances, des peaux d'animaux sauvages, des défenses d'éléphant; ou du sel, du fer, du miel; ou des canots, des plats, des rames, des nattes, de la vannerie; ou encore des colliers faits d'œufs d'autruche, dont la coquille est taillée en petits ronds de la grosseur d'une pièce d'un centime; enfin certains indigènes donnent les produits de leurs cultures.

Tous ces tributs sont amenés aux capitales et déposés au *Khotla*, en présence des chefs; mais c'est le roi, — à Nalolo, la reine, — qui en dispose selon son bon plaisir. C'est à lui que les impôts reviennent; il est tenu par contre d'en distribuer une partie aux chefs et à ses serviteurs immédiats; ce sera aussi un moyen d'honorer tel individu qui s'est distingué au service du roi. Le souverain s'attribue naturellement la part du lion.

Jusqu'à ces dernières années, on apportait ces

redevances de bien au-delà le Mosi-oa-thounya, du côté de la rivière Kafoué, qui marquait la frontière orientale du royaume de Léouanika. Aujourd'hui, depuis 1898, toute la partie qui s'étend de Kazoungoula à la Kafoué, c'est-à-dire le bo-Toka, a été abandonnée à la juridiction de la Compagnie à Chartre du sud de l'Afrique, qui y entretient plusieurs postes de police. Il y a bien encore dans cette région quelques chefs ma-Rotsé, dépendants de Léouanika, mais leur pouvoir va diminuant et n'existera bientôt plus.

CHAPITRE DEUXIÈME

Climat. — Maladies. — Saisons.

L'Afrique est connue pour son insalubrité; on sait que, même sur les hauts plateaux du centre de ce continent, la fièvre paludéenne règne à l'état endémique. Quand Livingstone entreprenait ses voyages au Zambèze, son but était de rechercher un champ de mission; après avoir parcouru les pays qui forment aujourd'hui le royaume des ma-Rotsé, il arriva à la conclusion qu'il n'y avait pas d'endroit suffisamment sain pour l'établissement d'Européens. Cependant la Société des missions de Londres, à laquelle Livingstone se rattachait, entreprit une œuvre dans la vallée du Linyanti; mais le sort de cette mission a été si malheureux, qu'elle a pu contribuer à faire au climat du Zambèze une réputation épouvantable. Or, ce qui est arrivé à cette entreprise missionnaire reste un mystère. Cette expédition, assez nombreuse, périt presque entièrement peu de temps après son arrivée au Linyanti; le restant dut reprendre le chemin du sud de l'Afrique dans des conditions de santé excessivement mi-

sérables. Quelles ont été les causes de ce désastre? On a voulu le mettre sur le compte de la fièvre, mais je suis bien plutôt porté à croire ce que les survivants ont raconté et qui est confirmé par les indigènes, qu'ils ont été empoisonnés; la fièvre ne suffit pas pour expliquer les malheurs qui ont fondu sur cette expédition, dont la plupart des membres sont morts pendant un séjour extrêmement court au Linyanti, après être tombés malades tous ensemble.

La fièvre règne dans tout le bassin du Zambèze, toutefois les cas de mort foudroyante sont rares; ses effets sont incontestablement pernicieux, mais ne s'affirment ordinairement qu'à la longue. Il est très important que les Européens qui vont au Zambèze, surtout s'ils se proposent d'y demeurer, aient non seulement d'une manière générale une bonne santé, mais aussi tous les organes en bon état, sans aucune prédisposition morbide; on a remarqué que sous l'influence de la fièvre, les maladies dont les organes sont atteints se développent et peuvent prendre une forme aiguë déterminant souvent la mort. Ainsi un individu qui a la poitrine faible, toussera toujours beaucoup avec la fièvre; ceux qui ont les reins malades verront leur mal s'aggraver et seront obligés de quitter le pays pour éviter une issue fatale.

Quant à l'influence de la fièvre sur ceux qui ont séjourné plusieurs années au Zambèze, on a constaté qu'elle amène communément une hypertrophie du foie et de la rate; celle-ci surtout atteint des dimensions énormes et devient excessivement douloureuse. Un autre effet de la fièvre, c'est l'anémie; tous les Européens qui ont vécu quelques années

au Zambèze en sont plus ou moins atteints; enfin, une conséquence fréquente de la chaleur presque continuelle de ce pays, c'est de créer un état d'énervement et de fatigue très pénible. La fièvre provoque facilement des accès d'hématurie, quelquefois extrêmement graves. Nous avons connu des cas où la mort est survenue quelques heures après le commencement de l'accès; d'autres fois, les malades se sont remis sans être obligés de quitter le pays et sans que de nouvelles rechutes se soient produites. Cependant, c'est certainement là une des formes malignes de la fièvre du Zambèze.

Un curieux effet de la malaria, qui s'est produit quelques fois au pays des ma-Rotsé, est de plonger le malade dans un sommeil léthargique pendant un temps prolongé qui peut durer jusqu'à dix ou même quinze heures; le réveil est souvent suivi de sérieux dérangements cérébraux. Les malades sont fort agités et il est nécessaire que plusieurs personnes les tiennent pour les empêcher de se faire du mal ou d'en faire à d'autres. Cet état-là est aussi une forme très grave de la fièvre; mais, chose remarquable, même alors que le patient est si agité, — c'est à peine si quatre hommes peuvent l'obliger à être tranquille — il n'a pas une température élevée et sa peau est plutôt fraîche au toucher. Cette aliénation mentale se continue parfois plusieurs jours après lesquels, généralement, le malade redevient petit à petit lui-même et se guérit complètement; malheureusement, il arrive aussi que cette singulière et triste maladie se termine par la mort.

Du reste, les effets de la fièvre varient beaucoup suivant les individus; tandis que les uns ne peuvent pas dormir du tout tant que l'accès dure, d'au-

tres, au contraire, dorment alors plus profondément qu'à leur état naturel. Les uns n'ont jamais la fièvre sans avoir aussi mal à la tête, ce que d'autres n'éprouvent pas.

Y a-t-il des maladies spéciales au Zambèze? Comme la malaria y est à l'état endémique, on l'accuse volontiers de toutes les indispositions dont on peut être atteint. Que l'on se plaigne d'une névralgie ou d'une migraine, de la grippe, ou de quelqu'autre malaise indéterminé, on le mettra toujours sur le compte de la fièvre. Il n'est nullement exact de dire, comme Livingstone l'a fait, que la fièvre soit à peu près la seule maladie connue dans ces contrées; pendant le séjour de sept années que j'ai fait dans ce pays, j'ai pu constater que les gens y sont atteints de la plupart des mêmes maux que ceux dont on souffre en Europe. Le grand voyageur écossais prétend qu'il n'a vu au Zambèze ni phtisie, ni scrofule, ni rougeole, ni petite vérole, ni épilepsie, ni cancer. Ces observations, comme beaucoup d'autres faites par lui, se ressentent du peu de temps qu'il a passé dans ces régions, car nous avons au contraire constaté l'existence de toutes ces maladies qu'il n'a pas vues, sauf le cancer, qui semble bien ne pas exister; ceci nous a été facile, soit à cause des nombreux malades qui chaque jour viennent dans nos stations missionnaires pour y demander des médecines, soit dans nos visites aux indigènes.

Les maladies cutanées sont naturellement les plus répandues, vu la malpropreté dans laquelle vivent la généralité des Zambéziens; en hiver, ils peuvent passer des semaines sans se laver, aussi la gale est-elle extrêmement répandue. Ils souffrent

constamment d'abcès et d'ulcères, provenant probablement de la mauvaise nourriture qu'ils absorbent souvent. On ne se fait pas une idée de ce qu'ils sont capables de manger ; ce sont des viandes vertes, exhalant une forte odeur de décomposition ou remplies de vers ; fréquemment, ils disputent aux vautours des animaux en train de pourrir dans la plaine ; ils recueillent avec joie les poissons qui filent au courant de l'eau et dont les chairs ne tiennent souvent plus ensemble, tellement elles sont à un degré avancé de décomposition. Des Européens mourraient sans doute à ce régime, les noirs n'ont pas l'air d'en souffrir; aussi est-il faux d'avancer que le blanc peut manger sans crainte tout ce que les indigènes prennent. Jamais ils n'enfouissent une bête qui a péri ; quelle que soit la maladie à laquelle une tête de bétail a succombé, toujours les indigènes la mangent, se contentant de jeter les parties malades. Et cependant ce régime, si contraire à l'hygiène, ne suffit pas pour expliquer les abcès dont ils souffrent, car les Européens, qui vivent dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, qui se baignent chaque jour, sont atteints fréquemment de ce même mal. Qu'on s'écorche en travaillant ou qu'on se plante une épine dans la main, la blessure produit régulièrement des abcès, qui ne se guérissent que difficilement, sans doute parce que le sang est dans un état continu d'échauffement.

La maladie de la peau la plus grave de ce pays, et qui est malheureusement très répandue, c'est la *lèpre*. Elle a plusieurs degrés ; elle s'annonce par des taches rougeâtres, qui causent au patient des démangeaisons fort désagréables. A ce point-là, le

malade se guérit souvent, sans trop de peine, au moyen de la teinture d'iode. Plus tard, il se forme sur la peau des croûtes douloureuses, semblables à des durillons ; le mal peut encore être arrêté à cette période, mais c'est déjà plus difficile et plus rare qu'au premier degré de la maladie ; enfin, la lèpre proprement dite apparaît : les doigts des mains et des pieds commencent à se désarticuler et à tomber ; on rencontre de pauvres estropiés dont les membres sont rongés par le terrible fléau. On ne peut rien faire pour leur guérison ; c'est à peine s'il est possible d'enrayer le mal ; on ne leur donne que des palliatifs pour ne pas renvoyer les malades à vide.

Au Zambèze, la lèpre au lieu de diminuer augmente, et les indigènes ne prennent aucune précaution. Quand même ils sont atteints de la gale, ou de telle autre maladie qu'ils savent être contagieuse, ils n'en continuent pas moins à vivre, à dormir et à manger en société. Ils sont d'une insouciance inouïe ; ainsi, les lépreux se marient, non seulement entre eux, mais même avec des gens en santé, auxquels presque immanquablement ils communiquent leur mal.

Les maux d'yeux sont communs et quelques fois très graves ; bien des cataractes devraient être opérées. Il n'est pas rare de rencontrer des borgnes et des aveugles. Comme pour les maladies de la peau, la saleté est probablement une des principales causes de ces infirmités, mais elle n'est pas la seule ; l'ardeur du soleil et les vents furieux qui soufflent à certaines époques, soulevant des tourbillons de sable et de poussière, y sont évidemment aussi pour beaucoup.

Et puis, les noirs souffrent de la gorge et de la poitrine ; les bronchites et les pneumonies sont fréquentes, ce dont on pourrait s'étonner ; en effet, il semblerait que ce sont là des maux spéciaux aux pays froids, mais le grand contraste entre le jour et la nuit et le peu de couvertures que la plupart des indigènes possèdent, expliquent ces refroidissements ; d'autres, au contraire, se couvrent beaucoup, enfermés dans de petites huttes presque hermétiquement closes, où il y a peu d'air ; aussi, quand ils sortent tout en transpiration, la réaction est si subite qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils s'enrhument ou prennent même des maladies sérieuses, qui ont pour origine un refroidissement.

Enfin, les indigènes se plaignent de la fièvre presque autant que les Européens ; cependant, il faut dire qu'ils s'écoutent beaucoup et, pour peu qu'ils ne se sentent pas parfaitement bien, ils vont se coucher et tout de suite se déclarent mourants. Lorsqu'ils parlent d'un malade, qui est peut-être vraiment très peu bien, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, étant donnée leur manière hyperbolique de parler de leurs maux comme étant toujours mortels.

D'une manière générale, on peut affirmer que les Zambéziens ont une bonne santé ; si l'on pense aux conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivent, on est étonné qu'ils ne soient pas atteints de plus d'infirmités. Une chose extraordinaire, c'est qu'ils semblent n'être jamais frappés d'insolation, et cependant il n'est pas dans leurs mœurs de porter un chapeau. On rencontre aujourd'hui beaucoup d'individus qui en ont, ainsi que des ombrelles, mais ils ne les possèdent qu'à titre d'ornement ; ils

ne les emploient que pour imiter les Européens et non pour être à l'ombre. Comment donc s'expliquer que ces gens noirs, dont la peau attire par conséquent la chaleur plus que ne le fait celle des blancs, puissent affronter nu-tête, pendant des heures, en plein midi, l'ardeur d'un soleil de feu sans en éprouver aucun malaise ? Et cela n'est pas seulement le fait des hommes, mais c'est aussi le cas des femmes et des enfants ; de tout jeunes bébés de quelques semaines au plus sont portés sur le dos de leur mère et exposés aux rayons solaires ; c'est un vrai mystère que ces petits êtres résistent, car quelquefois le soleil est d'une chaleur telle que les Européens ne s'y exposent pas volontiers.

La mortalité parmi les petits enfants est certainement énorme ; elle atteint en Europe — où les règles de l'hygiène sont généralement observées et où les secours médicaux surabondent — des proportions déjà respectables, à combien plus forte raison doit-elle être grande chez un peuple qui ignore ces règles et où l'art médical est encore dans son enfance. Nous n'avons aucune donnée certaine à ce sujet ; comme bien on pense, il n'y a pas d'état-civil chez les ma-Rotsé; en outre, jamais les enterrements ne se font en public ; ils sont toujours plus ou moins clandestins et fréquemment ont lieu de nuit, de sorte qu'il est difficile de savoir au juste combien il meurt d'individus dans le pays en une période déterminée ; en causant avec les gens, c'est une exception d'en rencontrer qui ne disent pas avoir perdu des enfants en bas âge.

La chaleur solaire varie sensiblement, quelquefois elle est excessive et on sent alors le sol brûler à travers la semelle des souliers, tant il est sur-

chauffé. Mais il faut distinguer différentes époques dans l'année. On dit à tort que les tropiques n'ont que deux saisons : la saison sèche et celle des pluies. Cette classification facile et superficielle n'est pas tout à fait exacte. Les indigènes ont d'autres divisions. Au Zambèze, on distingue le *mariha*, le *mboumbi*, le *lehlaboula* et le *mounda*.

Le *mariha* correspond à l'hiver et comprend les mois de mai, juin et juillet. Mais ce nom d'hiver ne doit naturellement pas nous faire penser à ce qu'il est en Europe ; dans cette zone-ci, il a un tout autre caractère. C'est cependant bien l'hiver ; pendant ces mois, la nature se repose, la sève des arbres descend dans le sol, la plupart perdent leurs feuilles et rien ne croît. Les jours aussi sont plus courts que pendant le reste de l'année et il fait moins chaud. Les nuits sont froides et il n'est pas rare que le thermomètre descende à 0, ou même quelquefois au-dessous. Nous avons même vu — c'était pendant la nuit du 9 au 10 juillet 1898 — le thermomètre marquer *8° au-dessous de 0;* mais ce fut, il est vrai, chose extraordinaire et peut-être unique. Pendant ces mois de mai à juillet, on est heureux d'avoir de bonnes couvertures pour la nuit, surtout en voyage, et le matin et le soir on apprécie les habits chauds.

A cette époque, pendant la nuit, surtout au lever du soleil, la température est si basse qu'on devient très frileux, car il ne cesse de faire très chaud au milieu du jour. A partir de dix heures du matin jusque vers cinq heures de l'après-midi, il serait impossible de supporter des habits chauds ; le thermomètre marque pendant la journée 30° à l'ombre. Une telle variation entre la nuit et le jour rend le

contraste excessivement pénible ; la chaleur de midi est quelquefois difficile à supporter ; mais le froid de la nuit l'est encore plus et la plupart des Européens, comme du reste aussi les indigènes, deviennent sensibles à cette baisse de température.

Pendant ces mois d'hiver, il ne tombe pas une seule goutte de pluie; la terre est toute sèche, l'herbe grillée, sauf dans les bas-fonds où est restée l'eau de l'inondation; c'est là que le bétail va paître. Mais cette époque a aussi ses avantages; elle permet d'entreprendre de longs voyages sans avoir à se préoccuper du temps qu'il fera ; les jours se succèdent invariablement beaux ; c'est alors que se font les constructions, que se répare ce qui a été détérioré pendant la saison des pluies, qu'on défriche et qu'on laboure en vue des semailles prochaines.

La saison suivante, que les indigènes appellent *mboumbi (la sécheresse)*, comprend les mois d'août, septembre et octobre. Il ne pleut pas encore, sauf quelquefois un peu dans la seconde moitié d'octobre. C'est l'époque la plus chaude de l'année; les nuits deviennent moins froides, mais la chaleur diurne augmente. Il n'y a pas une grande différence entre le mois d'août et celui de juillet ; en septembre, par contre, et surtout en octobre, les chaleurs deviennent extrêmement fortes ; les nuits sont souvent chaudes et peu reposantes ; cependant, c'est plutôt une exception, et en général il y a toujours grand contraste entre le jour et la nuit. La moyenne des températures en octobre est de 17° au lever du soleil ; à partir de dix heures du matin, jusque vers quatre heures, le thermomètre indique à l'ombre une moyenne de 36° ; au coucher du soleil, il se fait

déjà une baisse de huit à dix degrés ; cette température se maintient pendant la première moitié de la nuit, puis, vers trois heures du matin, on observe un rafraîchissement appréciable.

Durant toute cette période, comme du reste pendant les mois d'hiver, il souffle constamment un furieux vent d'est. C'est à cela et à l'ardeur du soleil pendant la journée qu'il faut attribuer le fait que la plaine, qui était submergée les mois précédents, sèche très rapidement ; cette époque, qu'on pourrait croire malsaine, est au contraire celle où beaucoup souffrent le moins de la fièvre. Malgré tout, on ne pourrait pas faire de ceci une règle ; d'ailleurs les expériences varient suivant les individus.

Si extraordinaire que cela puisse sembler, cette époque correspond au printemps ; c'est à ce moment que la sève remonte dans les arbres, qu'ils poussent de nouvelles feuilles et que ceux qui doivent avoir des fleurs s'en couvrent. Mais c'est en cette saison qu'il ne faudrait pas songer à ce que ce mot de printemps évoque dans la pensée d'un Européen ; un poète ne trouverait ici rien à chanter, les arbres seuls ayant des manifestations de renouveau; le reste de la nature paraît encore plus grillé qu'en hiver et pendant ces mois, tous les bas-fonds où il était resté de l'eau de l'inondation sèchent aussi, et le bétail en est réduit à brouter une herbe jaune, un misérable foin, une espèce de paille qui ne l'engraisse pas et ne fait nullement augmenter le lait des vaches. Le pays est alors constamment illuminé de feux de prairie qui ne contribuent guère à rafraîchir l'air déjà naturellement embrasé.

Tandis que ces deux saisons, *mariha* et *mboumbi*, coïncident exactement avec la saison sèche, pen-

dant laquelle il n'y a pas de pluie du tout et qui comprend les mois de mai à octobre, les deux périodes suivantes correspondent à la saison des pluies, soit les six autres mois de l'année. A partir de novembre, c'est le *lehlaboula*, l'été ; les pluies commencent à ce moment à tomber avec abondance ; les campagnes se mettent à verdir d'une manière magnifique et pendant quelques semaines, ce pays qui a si souvent un aspect désolé, se revêt d'une belle parure.

Dans les mois de sécheresse, on avait défriché et labouré ; c'est maintenant qu'on ensemence les champs. Il faudra ensuite aller souvent désherber, car pendant cette saison des pluies tout pousse d'une façon extraordinaire, avec une rapidité remarquable. Là où durant la sécheresse il n'y avait qu'un sol pelé, recouvert d'une misérable herbe sèche, il croît en quelques semaines, sous les bienfaisantes et continues ondées, toutes espèces de plantes, dont quelques-unes de plus de deux mètres de haut.

Mais la chaleur a peu diminué ; n'étaient les orages qui presque chaque jour viennent rafraîchir la température, il ferait sûrement encore plus chaud alors que pendant le mois d'octobre. Il ne faut pas croire qu'il pleuve toujours à cette saison. Il se passe parfois plusieurs jours de suite sans pluie, et celle-ci ne tombe du reste presque jamais une journée entière. D'une manière générale, on n'a au Zambèze que des orages, si bien que pour les indigènes le mot pluie, *poula*, est synonyme d'orage ; lorsqu'il tonne, ils disent toujours : « *Ké poula* » (C'est la pluie).

Ces pluies viennent très subitement, et même sans que rien ne les fasse prévoir ; la plupart du temps, c'est vers quatre heures de l'après-midi ; la



Léaluyi
Séfula
Nalolo
Barotsé
Seoma
Batonga
Zoumbo
Zambèze
Ma-Chona
Séchéké
Kazungula
Chûtes Victoria
Ft Salisbury
Daka
Ft Charter
SUD-OUEST AFRICAIN ALLEMAND
Inyati
Matabélé
Boulouwayo
Ft Victoria
L. Ngami
Makarikari
(Lagunes)
SUD AFRICAIN ANGLAIS
Tati
Ft Tuli
Khama
Palapye
Chochong
Makoulele
Vudexa
Elim
Désert
de
Kalahari
Chuluwane
RÉP. SUD AFRICAINE
TRANSVAAL
Pretoria
Mafeking
Johannesburg
Lourenço Marquès
BETCHOUANA
Vryburg
Kuruman
ÉTAT LIBRE D'ORANGE
Griqualand W.
Orange
Vryburg
Ladysmith
Zoulous
Kimberley
Bloemfontein
Morija
NATAL
Béthanie
SA-SOUTO
Port Natal
Hermon
Siloé
De Aar
Aliwal N.
Paballong
Cafrerie
COLONIE DU CAP
Cradock
Beaufort
Saron
East London
LE CAP
Port Elizabeth
Aliwal S.
Cap de Bonne Espérance
Cap des Aiguilles
Chemin de fer
Route
0
200
400Ks
20°
25°
30°
Mlle Borel del. Neuchâtel

La carte ci-contre a déjà paru dans le livre: *Au Zambèze; sur les pas de nos missionnaires*, et dans les *Nouvelles du Zambèze*. Le cliché nous a été gracieusement prêté par M. Ed. Favre. Cette carte n'a aucune prétention scientifique, ce n'est guère qu'une esquisse qui a uniquement pour but de montrer la situation du Pays des ma-Rotsé (ba-Rotsé) dans le Sud africain.

Erratum. — Nalolo est sur la rive droite. La ligne du chemin de fer du Cap aux Chutes Victoria est actuellement construite jusqu'à environ 100 kilomètres au-delà de Bulawayo.

journée était belle, mais chaude; l'air lourd faisait soupirer après la fraîcheur; tout à coup un vent violent souffle, soulevant des tourbillons de poussière; le fleuve, jusqu'à ce moment calme et uni comme un miroir, devient furieux; les bateaux qui se trouvent en route sont obligés d'aborder.

Au village il faut éteindre les feux, si l'on ne veut pas s'exposer à être incendié ; ceux qui sont loin de chez eux se hâtent de rentrer, car se sont là les signes avant-coureurs de l'orage. En effet, tôt après la pluie tombera avec abondance, si bien qu'en maints endroits le sol en sera tout raviné. Il se produit alors presque instantanément une baisse sensible de température, on respire avec plus de facilité et la fraîcheur est même si grande, qu'on revêt volontiers un habit chaud.

Depuis le mois de novembre jusqu'en avril, on peut s'attendre chaque jour à un de ces orages. Il arrive cependant quelquefois que la pluie se mette à tomber tout doucement pendant la nuit; c'est rare, mais quand cela se produit il pleut longtemps, parfois une douzaine d'heures consécutives.

Au milieu de la saison des pluies, on observe d'ordinaire une interruption d'environ quinze jours de sécheresse, et cela au commencement de janvier. Malgré l'abondance d'eau qui tombe pendant quelques semaines, la chute annuelle en est pourtant moindre au Zambèze qu'en Suisse ; elle n'atteint pas un mètre, ce qui se comprend bien puisque dans l'espace de plus de six mois il ne pleut pas du tout.

Il ne grêle non plus pas fréquemment ; durant les sept ans de mon séjour au pays des ma-Rotsé, je ne l'ai vue que quatre ou cinq fois. Cela peut paraître

superflu de dire qu'il ne neige jamais ; et cependant, s'il pleuvait pendant les mois d'hiver, alors que la température descend à 0, ce phénomène pourrait très bien se produire.

Tandis que dans les mois de sécheresse le vent souffle régulièrement de l'Est, à la saison des pluies il change de direction ; il vient parfois de l'Orient, mais souvent aussi c'est des autres points cardinaux ; dès lors il n'y a plus de règle, et on peut s'attendre à voir venir l'orage de tous les points de l'horizon.

La quatrième période que les indigènes distinguent est celle du *mounda* (*l'inondation*), période qui ne constitue pas nécessairement une saison ; c'en est cependant une, car alors se font les récoltes. Elle correspond à l'automne ; ce sont les mois de février, mars et avril et c'est la fin de la saison des pluies qui habituellement sont rares en avril. La chaleur est moins accablante et les nuits deviennent fraîches, voire même déjà froides. Pour la plaine des ma-Rotsé, c'est une période bien à part dans l'année ; le pays étant en grande partie inondé, les conditions d'existence sont passablement changées. La plupart des gens quittent leur village pour aller habiter hors des atteintes de l'eau ; mais ils s'en éloignent le moins possible, de sorte que ces établissements temporaires changent de place, suivant que l'inondation est plus ou moins haute.

Le bétail ne reste pas non plus dans la plaine, il doit même émigrer bien avant la population ; on l'emmène déjà en février dans les régions qui ne sont pas inondées, tandis que les gens ne se déplacent qu'en mars.

Les champs de maïs et de sorgho sont sur des

monticules qui émergent du milieu des eaux, formant des îlots; on y va en bateau pour faire la récolte.

C'est généralement entre le 10 et le 15 avril que l'inondation atteint son niveau le plus élevé ; elle ne s'y maintient que deux ou trois jours puis baisse rapidement, si bien qu'au mois de mai les pirogues ne circulent plus aussi facilement, et qu'on doit rechercher les *melapo,* comme disent les Zambéziens, c'est-à-dire les dépressions, fossés naturels, transformés en canaux qui ont quelquefois plusieurs kilomètres de long et où l'on peut encore naviguer, alors que le reste de la plaine est bien desséché; puis enfin, même dans ces endroits-là, l'eau disparaît et en juin il devient impossible d'aller en canot ailleurs que sur le fleuve. La population se hâte de réintégrer ses foyers avant ce moment.

Au commencement de juin, il y a pendant une quinzaine de jours un temps où la circulation à travers le bo-Rotsé offre mille difficultés ; on ne peut plus y naviguer, et d'autre part le pays n'est pas encore assez sec pour aller à pied. C'est aussi un mauvais moment au point de vue sanitaire ; les eaux se sont retirées laissant des monceaux d'herbe sèche en décomposition, d'où s'exhalent des odeurs de marais désagréables et malsaines. Cela dure peu, comme nous l'avons dit plus haut; grâce au vent qui souffle constamment à cette époque, et à l'ardeur du soleil, la plaine sèche très rapidement.

Voilà le cycle de l'année zambézienne ; chacune de ces quatre périodes : *mariha, mboumbi, lehlaboula, mounda* a sa physionomie spéciale et amène ses occupations particulières.

CHAPITRE TROISIÈME

Plantes, minéraux et animaux sauvages du pays des ma-Rotsé.

La plus grande partie du pays des ma-Rotsé est couverte de vastes forêts, qui renferment bien des richesses de diverses natures, mais qui ne pourront être mises en valeur tant que les communications entre le Haut-Zambèze et le sud de l'Afrique ne seront pas plus faciles qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent.

Ces forêts n'ont cependant rien de majestueux ; ce ne sont pas de grandioses labyrinthes, tels qu'on se représente généralement les *forêts-vierges*, d'après tout ce qui a été écrit sur celles d'Amérique. Au Zambèze, les arbres sont plutôt petits ; il est rare qu'ils aient plus de quinze mètres de haut et il y a peu de fourrés impénétrables. La plupart du temps, la végétation sous bois est presque insignifiante et il n'est d'ordinaire pas difficile de s'y frayer un chemin. Cela s'explique facilement, parce que dans toute la région boisée, le sol est du sable; ce qui est beaucoup plus étonnant et difficile à compren-

dre, c'est que de tels bois aient pu croître dans un terrain aussi misérable.

On trouve dans ces forêts plusieurs espèces d'arbres, presque tous de bois extrêmement durs; tels sont par exemple l'ébène et le palissandre. Avec le premier, dont le cœur seul est noir, les indigènes font de belles cannes ; le second, rouge à l'intérieur, est très utile pour les constructions, parce que les mandibules des insectes n'y ont aucune prise ; il faut cependant remarquer, à propos de tous ces arbres, que ceci n'est pas le cas pour l'aubier, qui au contraire est très vite vermoulu.

Fréquemment on rencontre des acacias épineux et des arbres à caoutchouc de plusieurs variétés. Celui-ci a un beau feuillage vert foncé, ressemblant à celui du laurier et qui donne beaucoup d'ombre ; il se reproduit facilement par boutures. Il y a aussi au Zambèze quelques espèces de palmiers, le baobab aux formes étranges et le cotonnier, un arbrisseau dont les fleurs jaunes, en forme de cornets, sont très jolies, mais éphémères.

Les indigènes ne cultivent pas d'arbres fruitiers ; ils récoltent certains fruits sauvages inférieurs de goût et qui ne peuvent guère être comparés qu'aux prunelles et aux fruits de l'églantier; ils ont peu de chair et ne sont pas acides, mais plutôt douçâtres. Ainsi le *moholoholo* qui a l'apparence d'une orange, avec une coque très dure remplie de noyaux, entourée d'une pulpe *acidulée* qu'on suce volontiers quand on n'a rien d'autre; le *mamosomoso* a la grosseur d'une grosse prune et rappelle un peu une pomme cuite par son aspect et par son goût, mais on n'y trouve presque rien à manger. Le *motchaba,* genre de figue sauvage, n'a pas de noyau du tout; il est

doux et toujours rempli de parasites désagréables, qui le rendent peu appétissant.

Ce sont là, à peu d'exceptions près, les seuls fruits du pays. On ne trouve absolument rien de comparable aux fraises, aux framboises, aux mûres et autres petits fruits si bons et si recherchés de la forêt européenne.

Outre les arbres indigènes, on peut voir aujourd'hui au Zambèze, spécialement sur les stations missionnaires, quelques essences étrangères. On a naturellement essayé de planter des arbres fruitiers, mais jusqu'à présent, si ce n'est pour le citronnier, sans obtenir de résultats satisfaisants. Un des arbres qui a le mieux réussi est une espèce de seringa, qui atteint en Afrique de grandes proportions, jusqu'à plus de dix mètres. On a aussi semé des eucalyptus, mais pas toujours avec succès; plusieurs espèces, le globulus en particulier, sont mangés par les termites, cependant il en est qui ont remarquablement prospéré et qui, six ans après avoir été semés, avaient déjà une hauteur d'environ quinze mètres. L'acacia prospère, puisqu'il y en a dans le pays à l'état sauvage. Le bananier n'est pas indigène au Zambèze; on l'y a introduit et il croît bien en certains endroits, en particulier dans les sols sablonneux et humides.

On pourrait s'attendre à ce que, dans ces régions tropicales, il y ait une riche flore; celle-ci est au contraire très pauvre. On voit pourtant quelques belles fleurs à la saison des pluies, par exemple, de beaux lys et, dans les endroits inondés, des champs de nénuphars entremêlés de grands volubilis rouges, puis un grand nombre de plantes aquatiques, dont quelques-unes ont de jolies fleurs aussi

fines qu'une dentelle; mais elles sont inodores et, cueillies, elles se fanent aussitôt.

Toute cette floraison passe en quelques semaines, après quoi presque toutes les plantes sèchent, et on ne voit plus de fleurs du tout. Qu'est-ce que cette flore en comparaison de celle des climats tempérés? Elle est bien misérable, même au meilleur moment de l'année, quand on pense à l'immense variété de fleurs qu'on trouve dans les plaines et les montagnes de l'Europe. Aussi ne doit-on pas trop généraliser la belle réputation qu'on a faite aux tropiques. Le Zambèze aussi est une région tropicale, et cependant sa végétation est loin d'être merveilleuse.

Au point de vue minéral, le pays des ma-Rotsé est également pauvre. On y trouve une quantité énorme de sable; dans tout le bo-Rotsé on ne rencontre pas une seule pierre; quand on creuse, on a beau aller très profond, on n'atteint pas de roche. Il y a cependant différentes espèces de terrains; ainsi les monticules, les villages et la plupart des champs sont durs et fertiles. Il existe aussi de nombreux gisements d'argile, de la chaux, de l'ocre et d'autres terres de différentes couleurs. Les Zambéziens exploitent deux ou trois mines de sel qu'ils savent préparer de façon à le rendre presque blanc.

Le seul métal affecté en assez grande quantité est le fer. Il ne semble pas qu'il y ait beaucoup d'autres métaux. Les voyageurs qui ont parcouru le pays avec l'espoir d'y trouver de l'or, ont été déçus. Le Zambèze ne paraît pas avoir grand avenir au point de vue minier, si ce n'est peut-être la région du Mosi-oa-thounya, une contrée très rocailleuse qui, aux premières époques géologiques, a dû être bien tourmentée; les chutes en sont la preuve. On y

trouve différentes espèces de pierres, des cristaux et des pétrifications ; il est bien possible qu'il y ait aussi des métaux. Pour le moment, on a découvert non loin de là, mais dans le pays des ma-Tébélé, d'importants gisements de houille, déjà en pleine exploitation et où passe le tracé du chemin de fer allant de Bulawayo aux grandes chutes du Zambèze, et de là en Egypte. La région au nord du bo-Rotsé est montagneuse ; elle s'appelle le bo-Nkoia ; il y existe des filons de magnifique cuivre jaune. Les indigènes le travaillent, le mettent en barres et en font des bracelets. Ils apportent ces objets aux capitales comme tribut et s'en servent aussi d'articles de commerce dans leurs transactions avec les ma-Rotsé.

Pour la flore et la minéralogie le bassin du Zambèze est peu riche ; il est par contre royalement doté pour tout ce qui touche à la vie animale. Dans les vastes forêts qui couvrent le pays, aux grandes étendues inhabitées, le gibier foisonne. Cependant, depuis dix ans, il a beaucoup diminué ; l'introduction des armes à feu et le grand nombre de chasseurs européens qui ont visité ces contrées, y sont pour une large part ; mais c'est surtout l'épizootie qui sévit en 1895, détruisant presque entièrement le bétail de l'Afrique du sud, qui a fait disparaître la faune ; cette maladie avait commencé parmi les animaux du Zambèze et en avait fait périr des centai nes de têtes. Toutefois, il en reste encore suffisamment, mais pour les trouver il faut s'éloigner des lieux habités et s'enfoncer dans les bois.

Le gros gibier manque dans la plaine du bo-Rotsé, hors l'*hippopotame*, qui se trouve en grande quantité dans le Zambèze. On le chasse, non seulement

pour sa viande et sa peau, dont on fait des cravaches, mais aussi à cause des dégâts qu'il commet dans les champs où il va pâturer la nuit. Il est du reste dangereux sur le fleuve, quoiqu'il attaque rarement les bateaux; mais il arrive que, sans le savoir, on passe sur l'un d'eux; celui-ci se croyant attaqué, se défend et fait chavirer les canots; dans ces cas-là, il mord quelquefois les gens. Ainsi nous avons eu chez nous, pour le soigner, pendant quatre mois, un jeune homme dont le canot avait été renversé par un de ces animaux, alors qu'il traversait le fleuve; il avait eu une cuisse dans la gueule du monstre. Heureusement les os, pourtant mis à nu, n'étaient pas cassés, les muscles seuls étaient coupés; la plaie avait une longueur de 30 cm. C'est tout à fait providentiel que le fémur n'ait pas été broyé, car la gueule de cet animal est énorme; elle mesure près d'un mètre, et sa puissance est telle qu'on prétend qu'il lui arrive de couper en deux des hommes qui se trouvent entre ses mâchoires.

Quand on tue un hippopotame, c'est une bonne aubaine pour la population tout entière d'un village; la masse de viande est telle que chacun en reçoit sa part. Elle est très bonne lorsque les bêtes sont encore jeunes; elle ne diffère guère de celle du bœuf, malheureusement elle se gâte très vite et devient immangeable si on a tardé à la cuire ou si l'on n'a pas pu dépecer l'animal dès le moment où il a été abattu. Très souvent, quand on tue un hippopotame, on lui trouve de nombreuses cicatrices ou même des balles prises dans sa peau; ce sont tout autant de traces des attaques dont il a déjà été l'objet, mais dont il n'est pas mort. Plutôt que d'ap-

peler ce monstre un *cheval fluvial*, il serait plus juste de le comparer au porc, avec lequel il a de nombreuses ressemblances; comme lui, il a les jambes très courtes, disproportionnées avec la grosseur du corps ; il a une queue minuscule, une peau lisse qui se cuit facilement; un grognement sans aucun rapport avec le hennissement du cheval; enfin la graisse d'hippopotame fondue est absolument semblable au saindoux.

Il y a également des loutres dans le Zambèze, et même de deux espèces ; l'une appelée *nyibi* est brune ; l'autre un peu plus grosse, le *nambao*, est plus foncée, presque noire. Elles sont très recherchées par les indigènes, non seulement pour la viande, mais surtout pour la fourrure, qu'ils apprécient en hiver; ils en font des couvertures en cousant plusieurs peaux ensemble.

Parfois, poussés par la faim, des lions ou autres animaux féroces, tels que des hyènes et des léopards, font des apparitions dans la plaine; mais il en est peu de ceux-là qui retournent à la forêt, la plupart ne sont venus au bo-Rotsé que pour y trouver la mort. Dès qu'on a signalé leur présence quelque part, il s'organise immédiatement des battues, comme dans le Jura quand on a aperçu un loup. Pour un lion, tous les hommes de la région menacée se réunissent et en viennent facilement à bout. Ce n'est malheureusement presque jamais sans accidents. Ainsi, en décembre de l'année 1898, un lion faisait depuis quelque temps des ravages parmi le bétail dans les environs de Nalolo. Une nuit tous les hommes se rendirent à un endroit où deux vaches avaient été dévorées, et y montèrent la garde. Le lendemain, nous voyions revenir les

chasseurs portant en triomphe sur un brancard le fauve qu'ils avaient tué. Une avant-garde précédait l'animal, courant, criant, dansant, simulant avec leurs lances le combat; tout cela en très bon ordre. Puis venait le gros de la troupe, chantant aussi, célébrant leur victoire. Mais, hélas ! il y avait encore une arrière-garde avec deux blessés; l'un deux avait une oreille et une partie des chairs de la joue emportées; l'autre un bras cassé; c'étaient deux vilaines plaies que j'ai soignées pendant plusieurs semaines; la vitalité est telle chez les noirs que, les antiseptiques aidant, tous les deux se rétablirent promptement.

Les lions affamés qui viennent faire des incursions dans la plaine sont d'une audace inouïe; il leur arrive de s'attaquer non seulement au bétail, mais même aux gens et cela en plein jour. On m'a raconté l'histoire de deux femmes, sur lesquelles un de ces animaux s'élança, alors qu'elles étaient en train de piocher dans un champ à la lisière de la forêt. Mais ces faits-là sont rares au bo-Rotsé, et on peut dire que les animaux féroces en ont disparu; ils ne se trouvent plus que dans les forêts. Le seul gros gibier — sauf l'hippopotame — qui soit encore abondant dans la plaine, ce sont les antilopes, en particulier l'espèce appelée par les Zambéziens *létsui* (au pl. *matsui*). Ces bêtes sont grosses et atteignent la taille de l'âne; elles sont appréciées par les indigènes : la viande en est très bonne et les peaux font de chaudes couvertures; avec celles des jeunes surtout, dont le poil est encore long, on fait de fort belles fourrures. La chasse de ces animaux est interdite. Deux fois par an seulement, tous les hommes sont convoqués et il s'organise

des battues dont tout le produit est pour le roi et sa sœur de Nalolo, auxquels on envoie les peaux et la plus grande partie de la viande. Quand les chasseurs sont trop loin pour l'envoyer fraîche, ils l'envoient séchée. A la fin de l'expédition le souverain distribue les peaux à qui bon lui semble.

Ces parties de chasse se font, une au temps de l'inondation, l'autre à celui de la sécheresse. La première se pratique en bateaux; on oblige les antilopes cernées à se réfugier sur les îlots disséminés dans la plaine, où elles sont ensuite massacrées en masse. C'est généralement le roi lui-même qui dirige ces expéditions, et on s'arrange à lui ménager les plus beaux coups. Au temps de la sécheresse, la chasse se fait un peu différemment; c'est ce que les indigènes appellent *létsolo* et qui correspond tout à fait à la *chasse à courre;* en effet, elle a lieu au moyen des chiens, dont tous les chefs ont de grandes meutes et qui sont dressés pour la poursuite des antilopes. Ce sont de grands lévriers, extrêmement agiles, qui gagnent à la course les *matsui*, les entourent, les mordent, les harcèlent, les obligent à se coucher et les empêchent de se sauver jusqu'à ce que les chasseurs arrivent armés de leurs assagaies et les tuent; c'est une des particularités de ces chasses qu'elles ne se font pas avec des armes à feu, dont il y a un grand nombre chez les ma-Rotsé, mais uniquement avec les lances indigènes.

Le Zambèze recèle de très grandes variétés d'antilopes; quelques-unes sont petites, à peine de la grandeur d'un cabri, tandis que d'autres atteignent la stature du cheval. La plus grande est le *phofou*, aussi appelée, surtout en Angleterre, *élan de Living-*

stone, parce que ce voyageur est le premier Européen qui l'ait décrite; le *koualata* ressemble à un gros veau avec de longues cornes toutes droites; le *toutounga* est une antilope aquatique qui devient de plus en plus rare; elle habite les rives du fleuve et les îles et nage avec une grande facilité; le *motobo* se rapproche du chamois; le *poti* enfin est comme une petite chèvre, dont le nom, *podi*, a probablement la même étymologie.

Si dans les plaines habitées le gibier, et en particulier les animaux féroces, ont à peu près disparu, il n'en est pas de même dans les régions boisées, où la population est très clairsemée. On y trouve facilement des lions: en voyage, la nuit surtout, il faut prendre des précautions en vue d'une visite possible de leur part. Il y a aussi plusieurs espèces de léopards, les uns comme le *nkoué* mesurant, de la tête au bout de la queue, deux mètres, et orné d'une crinière développée; le *noela* n'a généralement qu'un mètre de long et la taille d'un gros chien; la plus petite espèce est le *sipa,* un animal pas plus gros qu'un chat, mais qui a une très belle queue, aussi ce n'est guère que pour cet ornement-là qu'on lui fait la chasse. Les indigènes s'en font un vêtement pour les danses, et on en confectionne des couvertures; mais c'est principalement un article de commerce. Il vient de temps en temps au bo-Rotsé des gens du pays de Gaza, des ma-Tchangani comme on les appelle, pour y trafiquer; une des choses qu'ils recherchent le plus, ce sont les queues de sipa.

Un animal très commun et détestable par les dégâts qu'il cause dans les bercails est le *setonkouané,* grosse hyène dont le corps est assez beau, de la

grosseur d'un chien de grande taille avec un pelage à fond blanc, tacheté de taches brunes; la tête est désagréable à voir à cause du vilain mouvement qu'elle fait sans cesse avec la bouche; cette bête a un affreux ricanement et des mœurs de couardise, mais aussi beaucoup d'audace; il lui arrive de venir de nuit s'attaquer à des gens endormis dans leur hutte. Un proche parent de cet animal, est le *lououaoua,* un chacal qui tient du loup et du renard; son nom est un onomatopée qui exprime l'aboiement de cette bête; il est moins dangereux et moins audacieux que l'hyène.

On peut encore voir au Zambèze des troupeaux de buffles, d'éléphants, de zèbres et de gnous, mais comme ce sont des espèces qui ont souffert de l'épizootie de 1895, on ne les rencontre plus aussi facilement qu'autrefois. Une conséquence heureuse de cela c'est que la *tsétsé,* la mouche qui tue le bétail, a aussi diminué, et où le gros gibier a disparu la mouche n'existe plus. Ainsi il y a des régions dans lesquelles, il y a quelques années, il était impossible d'avoir des vaches et où maintenant on peut en conserver[1].

Il n'est pas rare de voir des lapins s'échapper des fourrés. On a souvent parlé de lièvres, mais cela n'est pas exact; ce sont de très petits animaux, beaucoup plus petits que leurs frères d'Europe. Cet être chétif est le héros de la plupart des contes zambéziens, comme du reste de tout le folklore bantou, où il joue le même rôle que le renard dans les fables indo-européennes.

Pour ce qui est des petits rongeurs, ils sont lé-

[1] Ce qui explique ce fait, c'est que la *tsétsé* est un parasite du buffle.

gion. Dans les régions inondées, ils deviennent de vrais fléaux en causant de fâcheux dégâts dans les champs et les habitations. Ils fuient devant l'eau et se réfugient sur les monticules, se nourrissant naturellement de ce qu'ils y trouvent. On peut alors en tuer des centaines. Il en est d'énormes qui mesurent jusqu'à quinze centimètres; mais il y a aussi de toutes petites souris, qui n'ont guère que trois centimètres; celles-ci sont presque plus redoutables que les gros rats, parce qu'elles réussissent à se faufiler dans les caisses par les moindres fentes, et elles rongent les étoffes, le linge, le papier.

On aperçoit quelquefois des singes dans les forêts; il y en a deux espèces; la plus commune est le *ndjoko,* une variété de sapajou; il a la même taille, avec une queue moins longue, mais beaucoup plus touffue, aussi lui fait-on la chasse pour cet ornement qui, comme celle du *sipa,* est un article de commerce; il s'apprivoise facilement. Le plus gros singe du pays des ma-Rotsé, le *mpomboé,* a la taille d'un enfant de dix ans; on le rencontre assez souvent en troupeaux.

Pour en finir avec les mammifères, disons que le Zambèze possède exactement la même chauve-souris que celle d'Europe. Il lui arrive de s'introduire dans les maisons, d'où il est assez difficile de la déloger; mais elle ne fait aucun mal.

Si nous passons aux *oiseaux,* nous trouvons une classe bien représentée et sur laquelle on aurait beaucoup à dire; il y a surtout une quantité d'oiseaux aquatiques. Les espèces de canards sont nombreuses; quelques-uns sont très beaux, presque gros comme des oies. On peut s'étonner que dans ce pays tropical il y ait des oiseaux fournis

d'un aussi riche duvet que l'eider. Les oies sont énormes; elles diffèrent de celles d'Europe par la couleur; elles ne sont pas blanches, mais d'un gris foncé, sauf quelques plumes bleues aux ailes. Quand on les prend jeunes, elles s'apprivoisent facilement; mais, chose surprenante, elles ne pondent jamais en captivité. Il en est de même des pintades qu'on trouve en quantité dans les bois, tandis que les oies et les canards vivent uniquement dans les plaines déboisées. On voit encore au bo-Rotsé des pélicans, des perdrix, des sarcelles et plusieurs espèces d'échassiers, par exemple des cigognes, des ibis, des grues. J'ai vu une fois un flamant, mais c'était un individu égaré, tout à fait inconnu des indigènes, pour lesquels il était un sujet d'étonnement et d'effroi; suivant eux cette apparition présageait toutes espèces de malheurs. Parmi les oiseaux aquatiques, on remarque enfin des martins-pêcheurs et plusieurs espèces de mouettes.

Le pigeon et surtout la tourterelle à collier sont très fréquents, de même qu'une petite tourterelle, qui n'atteint pas la grosseur du poing, mais qui a une longue queue d'au moins un décimètre; sa tête est jolie, d'un noir velouté, avec un bec rouge; elle ne roucoule pas.

L'ordre des passereaux est richement représenté. Ils se distinguent généralement par leur beau plumage, mais aussi par la pauvreté de leurs chants; il faut en effet observer qu'il n'y a presque pas d'oiseaux chanteurs au Zambèze. On en entend quelquefois qui sifflent un peu, comme s'ils apprenaient; mais aucun ne pourrait être comparé au rossignol, ni même à la fauvette. Quant aux plumages, ils sont variés et très beaux; on remar-

que des couleurs vives, du rouge écarlate ou du bleu foncé, ou encore du beau jaune doré. Il y a aussi des oiseaux-mouches, des bleus et des rouges, qui sont à peine gros comme une noix; des hirondelles, semblables à celles d'Europe, sauf que la couleur est un peu différente et plutôt foncée, avec des reflets bleuâtres; elles ont en outre une petite aigrette et, sous le cou, une collerette rouge. Leurs mœurs sont les mêmes que celles de leurs sœurs d'Europe; leur nid est identique et elles le construisent volontiers contre les maisons, mais elles n'émigrent pas et on en voit tout le long de l'année.

Les corbeaux sont dignes d'être mentionnés; un peu plus gros que ceux d'Europe, ils s'en distinguent surtout par la couleur; le poitrail est blanc, le reste du corps noir; ce sont d'assez beaux oiseaux. Ils ne sont pas uniquement carnivores, mais sont très friands de maïs frais en épis et font beaucoup de dégâts dans les champs.

En fait d'oiseaux de proie on peut citer de grands vautours et une quantité de milans, lesquels tournoient constamment au-dessus des villages et fondent sur les poussins, en faisant de fréquents carnages. Les oiseaux rapaces nocturnes sont mal représentés et je n'ai jamais vu qu'une espèce de chouette; elle est petite et on n'en aperçoit du reste pas souvent.

Quant aux reptiles, ils sont plus nombreux. On trouve le même crapaud qu'en Europe, mais pas de grandes grenouilles; il n'y en a que de toutes petites, quelques-unes n'ont guère qu'un centimètre et les plus grosses ne dépassent pas trois centimètres. Elles sont différentes les unes des autres par

la couleur ; on en voit de grises, de vertes, de blanches, et des tachetées de points rouges, fort jolies. Les serpents sont d'espèces variées : il arrive fréquemment que des gens ou des vaches en soient mordus ; il ne semble pas que la blessure soit venimeuse, car les cas de mort sont rares. J'ai connu plusieurs personnes mordues dont le corps était tout enflé ; elles se sont bien remises au bout de quelque temps. Les Zambéziens ont pourtant une terreur extraordinaire de ces animaux et ils ne veulent pas les toucher, même tués. Certains sont très longs et mesurent de trois à quatre mètres ; d'autres sont du genre de la vipère et de la couleuvre. Une des espèces les plus curieuses est un serpent aquatique, qu'on voit quelquefois traverser le fleuve, se maintenant au-dessus de l'eau en nageant rapidement. Dans la plaine, il est rare d'apercevoir des reptiles près des villages au temps de la sécheresse ; mais pendant l'inondation ils pullulent.

Les sauriens ne font pas défaut. On trouve non seulement une quantité de lézards tout à fait semblables à ceux d'Europe, mais encore plusieurs autres espèces ; l'une d'elles, qui a environ deux décimètres de long, ne vit qu'en forêt ; une autre, amphibie, a près d'un mètre ; sa peau verte est couverte de taches noires. Ce saurien vient fréquemment à terre et on en voit assez souvent courir sur les rives du fleuve ; les indigènes apprécient beaucoup sa chair ; ils l'appellent *hopané ;* c'est probablement le même que l'iguane des Antilles. Il a une langue double comme celle des serpents. Le crocodile étant complètement privé de ce membre, les Zambéziens racontent à ce sujet une assez jolie

légende. Un jour, le *hopané* et le crocodile firent un pari ; ayant déposé leurs langues sur le bord du fleuve, ils s'en allèrent sur l'autre rive, puis convinrent de partir à la course pour les reprendre, celui qui arriverait le premier devant les avoir les deux. Ainsi ils se mirent à nager ensemble ; le hopané gagna le crocodile à la course ; depuis lors, il a deux langues, tandis que ce dernier n'en a point.

Dans les régions boisées, on rencontre des caméléons ; cet étrange lézard, tout ramassé en une forme bizarre et laide, pourrait aussi bien être pris comme symbole de la paresse que comme celui de l'inconstance dans les opinions, car il peut se tenir plusieurs jours de suite à la même place sans bouger, sans qu'il paraisse manger quoi que ce soit. On le voit changer de couleur ; cependant ce n'est pas comme on l'a dit suivant le milieu où il se trouve, mais selon les sensations qu'il éprouve ; il est excessivement peureux et sa peau est presque transparente, de sorte que, suivant que son sang est plus ou moins agité, il paraît plus ou moins foncé.

Le fleuve a beaucoup de crocodiles ; ils s'attaquent à tout ce qui passe à leur portée. Qu'une vache tombe à l'eau, il est presque certain qu'elle sera la proie de ces vilaines bêtes ; ce qui est aussi souvent le cas des pauvres chiens qui s'y désaltèrent ou malheureusement aussi des gens qui vont puiser de l'eau sans prendre de précautions. Au temps de l'inondation, alors que la plaine est transformée en un lac, les crocodiles se répandent dans le pays ; c'est à ce moment qu'ils causent des dégâts. Leur mâchoire, comme celle de l'hippopotame, est extrêmement puissante ; j'ai vu un cheval dont le tibia avait été coupé par un de ces animaux-là.

Ils se servent de leurs pattes de devant comme de mains, s'accrochent à ce qu'ils attrapent et déchirent avec les ongles. Un jour, nous entendions des cris d'épouvante au bord de la rivière ; c'était notre berger qui tenait une de nos vaches par la queue et la disputait au crocodile ; elle s'était trop avancée dans l'eau et avait été saisie ; le monstre l'avait griffée sous le ventre et lui avait fait une entaille d'où les entrailles sortaient. Nous réussîmes à retirer la bête sur la rive, mais il fallut l'abattre.

On voit fréquemment des crocodiles couchés au soleil sur des bancs de sable ; mais dès qu'ils entendent du bruit, ils se glissent dans l'eau et disparaissent. C'est généralement de nuit qu'ils visitent les endroits où ils sentent que quelque chose est à prendre ; ils peuvent faire péniblement sur terre de dix à quinze mètres pour atteindre leur proie. Chez nous, à Nalolo, un crocodile est même venu enlever un cabri dans le bercail.

Le Zambèze est très poissonneux, ressource précieuse pour les habitants des contrées qu'il traverse, surtout en temps de famine, soit presque chaque année; les Zambéziens ne vivant absolument que des produits de leur pays sont dans une grande disette lorsqu'une récolte manque.

Les indigènes mangent les diverses espèces de poissons, quoiqu'ils ne soient pas tous également bons. Les ma-Rotsé désignent sous le nom commun de *papati* plusieurs variétés du genre de la perche, qui sont excellents et très agréables de goût ; ils n'ont presque pas d'arêtes. Le *ngouési* est une espèce de brochet, le requin du fleuve ; sa taille atteint parfois jusqu'à un mètre de long ; il vit de poissons, dont il fait de grands ravages, étant d'une voracité

inouïe, et s'attaque aussi à tout ce qu'il voit briller. Il n'est pas prudent, quand on est en bateau, de tremper trop longuement la main dans l'eau, on court le risque d'être mordu par un de ces *ngouési*. Leur force réside essentiellement dans la queue et on en voit souvent qui sautent au-dessus du fleuve; il arrive même qu'ils se jettent à l'intérieur des bateaux. C'est ce qui advint un soir que j'étais en voyage; par une nuit noire, tout à coup je sens un choc violent à la cuisse; involontairement un cri m'échappe, ne comprenant pas ce qui arrivait; c'était un gros *ngouési* qui s'était précipité dans le canot. Mon batelier, à l'avant, tout heureux de l'aubaine, l'assomma d'un bon coup d'aviron et fut bien aise de le manger à l'arrivée. Ce poisson a un gosier énorme, tout à fait disproportionné, de grandes dents très acérées disposées en scie; il est tacheté de points rouges, c'est pourquoi les Anglais l'appellent *tigerfisch*. Sa chair est assez délicate, mais elle a le grand désagrément de contenir une quantité de petites arêtes; aussi ne le mange-t-on que lorsqu'on n'en a pas d'autres.

Une espèce de barbeau, pêchée en grande quantité au Zambèze, c'est le *ndombé;* il ressemble à l'anguille, et a la tête plate comme un serpent, recouverte d'écailles très dures. Ces *ndombé* sont presque toujours fort gros, longs quelquefois de un mètre et demi. On ne les prend pas dans le fleuve, mais dans des étangs couverts d'herbes épaisses, à deux époques de l'année : au commencement de la saison des pluies, quand les étangs se remplissent, et à la fin de l'inondation, quand les eaux se retirent. On les pêche avec une petite lance spéciale, un harpon, le *mooaio*, bâtonnet de fer bar-

belé, d'une longueur de deux décimètres, fixé à une tige de trois à quatre mètres.

C'est à l'étiage que se font au bo-Rotsé les grandes pêches ; elles sont alors très abondantes. Les ma-Rotsé connaissent plusieurs moyens de pêcher ; ils filochent des filets, dans lesquels ils prennent les poissons de l'espèce *papati ;* ils ont aussi des nasses semblables à celles d'Europe, et pour l'époque où les eaux se retirent de la plaine, de grandes nattes en roseaux, servant à établir des barrages qui arrêtent le poisson. La plus grande partie du produit de la pêche est séchée au soleil, ce qui permet de la conserver pendant des mois sans qu'elle se gâte ; ce poisson séché est consommé quand les autres provisions manquent, mais surtout comme condiment avec le pain. On en prépare une sauce dont le goût rappelle les harengs saurs et dans laquelle les indigènes trempent leur pain.

De tous les êtres animés, c'est probablement la classe des insectes qui est le mieux représentée au Zambèze. La quantité qu'il y en a est tout à fait remarquable, et un naturaliste pourrait probablement en collectionner bien des espèces nouvelles. Quelques-uns sont merveilleux, avec des couleurs extrêmement brillantes. Il y a peu de papillons dans ces parages ; en revanche beaucoup de coccinelles, exactement les mêmes qu'en Europe. Celles, parmi toutes ces bestioles, que le commun des mortels remarque le plus, sont naturellement les insectes nuisibles. Il faut à ce propos remarquer que ce sont les seuls auxquels les indigènes ont donné des noms ; toutes les espèces inoffensives, ils les désignent sous le terme général de *kokoané*, insecte, petite bête. Mais les petits animaux nuisibles, et

spécialement ceux qui s'attaquent à l'homme et à ses propriétés, sont désignés sous des noms spéciaux. Il y a d'abord les parasites humains; tous les indigènes sont plus ou moins peuplés. Ils n'en ont aucune honte; quand deux individus passent un certain temps ensemble inoccupés, ils en viennent sûrement au bout d'un moment à s'ôter mutuellement les poux, sans s'inquiéter des spectateurs. C'est une chose reçue et un mal inévitable, dont chacun est affligé !

Parmi les parasites qui s'attaquent à l'homme, et qu'il ne dépend malheureusement pas de la volonté d'éviter, nous citerons la *chique*, petit insecte vivant dans le sol et qui réussit à s'introduire dans le pied malgré les souliers. Il va presque toujours se loger vers les ongles; il y cause des démangeaisons pénibles très semblables à celles que provoquent les engelures. C'est pour y pondre ses œufs que la chique s'enfonce sous la peau humaine; ceux-ci sont renfermés dans une petite poche, qu'il faut extraire sans la rompre, faute de quoi les démangeaisons continuent et augmentent, puis le pied enfle et devient malade.

Un autre de ces vilains parasites, presque pire que le précédent, c'est le *tampané*, semblable à une petite araignée dont la peau noirâtre est toute ridée. Il se trouve aussi dans le sol, spécialement où les indigènes ont couché. Ces *tampané* sont répugnants; vrais vampires, ils s'attaquent aux gens pour sucer leur sang, et en même temps déposent du venin, car ils laissent une impression douloureuse; lorsqu'un individu a plusieurs de ces morsures, il enfle comme s'il avait été blessé par un serpent.

Quatre autres petites bêtes qui, sans être des

parasites, sont cependant très désagréables pour l'homme, sont les *termites*, le *seouroui*, les *moustiques* et les *mouches*. Il est probable, en tous cas pour les deux premiers, que ces insectes-là ont une utilité qui nous échappe. Il n'en est pas moins vrai qu'ils sont de terribles plaies pour les humains. C'est particulièrement le cas pour les termites ; toute l'année, le jour comme la nuit, mais surtout la nuit, ils sont d'une activité infatigable, rongeant tout ce qu'ils trouvent, ne respectant rien, détruisant les maisons et tout ce qui s'oppose à leur passage. Ceci oblige à prendre beaucoup de précautions et à exercer une surveillance constante ; malgré cela, on constate partout de multiples dégâts, car ces bêtes semblent ne jamais se reposer. Chose curieuse, elles ont l'air extrêmement délicates ; petites, n'ayant pas même un centimètre de long, leur corps transparent s'écrase au moindre attouchement ; et cependant ce sont ces insectes qui accomplissent de grands travaux, remuent le sol, élèvent des monticules, creusent des troncs d'arbre et réussissent à détériorer même le fer par l'apport de la terre humide qu'ils ont toujours avec eux et qui, déposée sur les métaux, les oxyde.

Le *seouroui* est une fourmi aux mœurs très différentes de celles du termite. Tandis que celui-ci semble n'avoir d'autre préoccupation que de bâtir, en se servant pour cela de tout ce qui se trouve dans son entourage, le seouroui ne construit pas et a l'air de ne vivre que pour manger. C'est une fourmi carnivore ; elle organise de vraies expéditions guerrières pour satisfaire son instinct. Il s'en trouve de très grandes, d'environ deux centimètres — probablement les officiers de la troupe, — tandis

que le gros de l'armée se compose de petites fourmis qui n'ont pas même un centimètre. Quand ces fourmis se mettent en expédition, elles s'avancent en un large ruban noir atteignant quelquefois un décimètre, qui serpente rapidement, évitant les obstacles et ne se laissant arrêter par rien. Douées d'un odorat merveilleux, elles savent découvrir de la viande à une très grande distance de leur nid. Quand elles en ont senti quelque part, elles se dirigent vers ce but avec une assurance remarquable; et lorsque c'est dans une maison, elles en escaladent généralement les murailles, puis, une fois dans le toit, se laissent tomber sur leur proie. Ainsi il arrive souvent qu'étant profondément endormi, d'ordinaire entre minuit et deux heures — car c'est toujours de nuit que le seouroui opère, — on se sente tout à coup réveillé par des morsures qui ressemblent à des coups d'épingle; et il y en a des centaines, les cheveux en sont pleins; plus on en enlève, plus il en vient : c'est une invasion de fourmis guerrières. En pareille occurence, il ne reste qu'une chose à faire, c'est d'abandonner la place jusqu'à ce que ces aimables bestioles se soient retirées. On peut se représenter ce que cela a d'agréable, surtout quand on a de petits enfants et que ces invasions se répètent plusieurs nuits de suite.

Ce seouroui s'attaque à tout ce qui vit, comme à toute nourriture animale, voire même au lait et aux œufs; maintes fois nous avons déploré la perte de couvées; le seouroui perce les œufs et tue les poussins. Les animaux fuient devant lui; ceux qui ne peuvent se sauver sont presque fatalement perdus; chez nous un petit âne, des veaux, des oies, étant attachés, ont été tués par cette terrible fourmi.

Quand elle attaque une bête, elle envahit avant tout la tête, remplit les narines, les yeux et les oreilles ; elle a bientôt réussi à étouffer sa proie, après quoi elle la dévore à loisir. Un jour je laissai un rat dans une trappe ; le lendemain il n'en restait plus que le squelette. Une autre fois, c'était un serpent que j'avais jeté ; peu de temps après je n'en retrouvais que les os.

Si cette fourmi guerrière ne s'attaquait pas à l'homme et aux animaux domestiques, son utilité serait incontestablement très grande, et il vaudrait la peine de la laisser se multiplier ; elle détruit bien des insectes nuisibles, elle fait disparaître les corps morts et s'attaque aux rats dont elle bouleverse tous les nids et tue les petits. Mais, étant donnés tous les ennuis qu'elle cause à la race humaine, il est préférable de la détruire. Pour cela un seul moyen est efficace, c'est le feu. Quand on trouve une fourmilière, on commence par creuser pour mettre à jour les œufs, toujours en grande quantité ; puis on allume là-dessus un bon brasier, qui détruit des milliers de ces fourmis. S'il en reste, elles abandonnent ordinairement le nid pour aller construire ailleurs. Les termites et le seouroui offrent une frappante illustration de la puissance de l'union ; chacun de ces insectes pris isolément est une chétive petite bête, sans force ; en masse ils deviennent redoutables, transforment la nature et en imposent même à l'homme.

Les moustiques sont à certaines époques très nombreux au Zambèze ; non seulement sur les rives du fleuve, mais dans tout le pays, même dans les bois. Inutile de dire qu'ils sont excessivement désa-

gréables pour la plupart des mortels. Sont-ils les porteurs du microbe de la fièvre? Les expériences faites en Italie semblent bien concluantes et dès lors il sera prudent d'en tenir compte; mais, au premier abord, ces théories nous étonnent, car il y a dans la contrée des stations qui ont beaucoup plus de moustiques que d'autres, et cependant on souffre partout également de la fièvre; en outre certaines époques de l'année y sont particulièrement mauvaises et ce ne sont pas celles où il y a le plus de moustiques.

Les *mouches* de plusieurs espèces sont aussi très désagréables et nuisibles. La plus répandue, la mouche commune, est une vraie plaie pendant les mois les plus chauds. Mais la pire de toutes est la *mouche bleue;* gratifiée d'un odorat extraordinaire, elle apparaît quand il y a de la viande; elle y dépose ses œufs et en peu de temps, surtout pendant la saison des pluies, alors qu'il fait une chalenr humide, ils se transforment en vers dégoûtants.

Les *taons* du Zambèze ressemblent à ceux d'Europe. On voit aussi une grosse mouche jaune que nous n'avons pas rencontrée ailleurs; enfin, dans certaines régions, la *tsétsé*, ce redoutable insecte ailé qui tue le bétail, mais dont la piqûre n'a heureusement pas d'effet sur l'homme.

Parmi les insectes nuisibles qui constituent une calamité pour le pays, il faut nommer encore la grande sauterelle voyageuse, *l'acridie brune;* elle s'abat en nuées épaisses sur les champs et y cause d'épouvantables dégâts; c'est une répétition de la plaie d'Egypte; en un clin d'œil, en moins d'une heure, ces sauterelles réduisent à néant les espé-

rances de l'agriculteur. On a dit que l'acridie ne vole pas et que ces grandes troupes qui vont de lieu en lieu, causant leurs ravages, ne sont portées que par le vent. Celà n'est pas le cas pour la grande sauterelle du Zambèze ; il en passe de grands vols quand l'air est parfaitement tranquille.

La *courtilière* est commune. Elle pénètre dans les maisons, est excessivement répulsive, mais tout à fait inoffensive. C'est cependant un insecte nuisible ; en creusant ses galeries dans le sol, elle coupe les racines des plantes. Les *grillons* se voient en quantité respectable, de même que les *hannetons* et par conséquent les vers blancs ; ces coléoptères sont plus petits que ceux d'Europe. Chose étonnante, les indigènes ignorent la relation qui existe entre ces deux derniers, ils croient que ce sont deux bêtes différentes.

Au nombre des insectes nuisibles, citons encore le *charançon,* extraordinairement répandu. Il s'attaque à tous les grains ; il est donc difficile de faire des provisions ; tôt après les récoltes, le maïs et le sorgho commencent à être rongés par ces insectes. Même les farines qui viennent d'Europe en sont vite peuplées, non seulement à l'air libre, mais même dans des boîtes soudées ; c'est le cas pour les pâtes d'Italie, la farine de pois et la semoule.

Pour terminer ce chapitre, après avoir parlé des insectes nuisibles, nommons-en au moins un utile, l'*abeille sauvage ;* son miel est recherché par les indigènes et c'est même un produit revenant de droit à la famille royale. Quand quelqu'un se permet d'en garder pour soi ou d'en vendre, il ne le fait qu'en cachette, sous peine d'être sévèrement puni.

Ce miel varie de qualité ; il en est de très bon que les Européens mangent avec plaisir ; mais il y en a aussi de très inférieur. Cela tient généralement à la préparation qu'il subit ; les indigènes ne l'apportent jamais tel qu'il l'ont trouvé ; ils le coulent et pour cela le cuisent, de sorte qu'il a souvent un goût de fumée.



DEUXIÈME PARTIE

LES HABITANTS

CHAPITRE PREMIER

Histoire des ma-Rotsé.

Le premier Européen qui a fait connaître le Zambèze supérieur et les pays qu'il traverse est Livingstone; c'est lui le premier blanc, accompagné du voyageur Oswell, qui vit le Zambèze à Séshéké, où il arriva en l'année 1851. Livingstone parle surtout des ma-Kololo, qui gouvernaient alors le pays dont les ma-Rotsé sont aujourd'hui les maîtres.

Comme on le sait, les ma-Kololo étaient des conquérants venus du sud, appartenant à la tribu des ba-Southo. Ils arrivèrent au Zambèze sous la conduite de leur chef *Sébétoané*, vers 1840. Grosse horde de guerriers, ils emmenaient avec eux femmes, enfants et troupeaux, aussi ne voyageaient-ils pas vite; ils mirent près de vingt ans pour venir du ba-Southoland au Zambèze. A leur arrivée, le roi des ma-Rotsé, *Moramboa*[1], venait de mourir. Le pays

[1] F. S. Arnot, qui a annoté la nouvelle édition des voyages de Livingstone, dit que c'était *Molonda;* mais il se trompe.

troublé était en pleine anarchie ; dans ces conditions on s'explique facilement que les ma-Kololo aient pu s'emparer du royaume sans trop de peine. Leur domination ne dura qu'une vingtaine d'années. Le pays demeura en paix pendant le règne de Sébétoané ; ce roi sut se faire aimer de ses sujets et encore aujourd'hui il laisse dans le souvenir des ma-Rotsé la réputation d'un bon chef. Il mourut en l'an 1850, âgé d'environ cinquante ans. Lui-même avait désiré que sa fille *Ma-Mochisané* régnât à sa place ; celle-ci n'accepta le sceptre qu'à son corps défendant et quelques mois plus tard elle abdiquait en faveur de son frère *Sékélétou*, un jeune homme d'environ seize ans seulement. Après un règne de quatorze ans à peu près, il mourait lépreux. C'était en 1864. Les dissensions intestines prirent alors naissance parmi les ma-Kololo ; puis les tribus soumises se révoltèrent les unes après les autres et une révolution eut lieu sous la conduite de *Sépopa*, un fils de l'ancien roi mo-rotsé Moramboa, élevé à la cour de Sébétoané.

Ainsi le pouvoir des ma-Kololo prit fin ; ils cessèrent même d'exister comme tribu, car dans la révolution tous les hommes furent massacrés ; on ne laissa vivre que les femmes et les enfants, gardés comme esclaves. Ce fut quelque chose comme les fameuses vêpres siciliennes. Ceux qui purent se sauver disparurent et depuis lors la tribu des ma-Kololo est complètement ignorée ; aussi est-ce une erreur de maintenir leur nom sur les cartes modernes, comme quelques-unes l'indiquent.

Pendant ces vingt ans que les ma-Kololo ont régné sur les peuplades que traverse le Zambèze supérieur, ils ont exercé une très grande influence

sur les mœurs et les industries du pays. Cette influence n'a pas disparu avec leur pouvoir; les coutumes qu'ils ont introduites sont conservées, en particulier leur langue, adoptée par les Zambéziens qui continuent à la parler.

D'où vient le nom de *ma-Kololo?* Cette tribu était des ba-Southo; il est étrange que dans leurs pérégrinations, ils aient perdu leur nom d'origine. Remarquons que ce ne sont pas les Zambéziens qui les ont appelés ma-Kololo; ils avaient ce nom en arrivant au Zambèze, les ma-Rotsé les appellent *a-Koubou.* Probablement que le mot *Kololo* est un onomatopée qui leur aura été donné par des peuplades ignorant le southo et qui, frappées par la quantité de sons en *o* que possède cette langue, l'auront appelée *Kololo*

Les ma-Kololo donnèrent le nom de ma-Rotsé aux habitants de la grande plaine du haut-Zambèze; eux-mêmes s'appellent *a-Louyi,* ce qui est apparemment le même nom, mal compris et prononcé différemment. *A*, comme *ma* et *ba*, n'est qu'un préfixe qui correspond un peu à l'article de nos langues européennes. Il était naturel que le *a* devînt *ma* pour des ba-Southo. Mais comment *louyi* a-t-il pu devenir *rotsé?* Ces deux sons semblent être au premier abord bien différents, et pourtant il est probable que le second n'est que la corruption du premier. En effet le changement du *l* en *r* n'a rien d'étonnant, puisque les indigènes les confondent constamment. Ces deux lettres ont du reste une très grande parenté, comme on peut le constater dans les langues européennes elles-mêmes. Ainsi le mot *colonel,* que les Anglais écrivent avec un *l*, exactement comme en français, mais qu'ils pronon-

cent *keurnel;* de même on peut rencontrer en France des gens qui disent un *collidor* au lieu d'un *corridor;* une *figuline* et une *figurine* sont évidemment le même mot quoi qu'ils aient maintenant des sens différents. Le *u* et le *o* sont pour les langues africaines, comme pour l'allemand, deux lettres d'une parenté rapprochée, si bien qu'on est parfois embarrassé en écrivant ces langues, s'il faut mettre *o* ou *u* (prononcé *ou*); il en est de même pour le *e* et le *i*, qui se confondent constamment. On comprend donc que *a-louyi* soit devenu *ma-rouyé;* puis — mais cela s'explique moins bien, — le mot est devenu *ma-rotsé.*

Quant au nom que les ma-Rotsé se donnent eux-mêmes, *a-Louyi,* nous n'avons pas réussi à apprendre d'aucun indigène ce qu'il signifie; les Zambéziens l'ignorent complètement. Le missionnaire anglais F. S. Arnot, qui a séjourné pendant quelques mois dans le pays des ma-Rotsé, en 1883, et qui a annoté la nouvelle édition du livre de Livingstone: *Missionnary tracts and researches in South Africa*[1], a cru pouvoir donner l'étymologie de ce nom.[2] Il dit: « *luyi* signifie *rivière; a-ruyi* (ou *a-*
» *luyi*), les gens de la rivière; *léa-luyi*, le nom de
» leur capitale, signifierait: « près de la rivière. »
Mais cette étymologie, malgré son apparence de vérité, est absolument fantaisiste; elle pèche par la base, parce que le nom de *louyi* n'a pas la signification de rivière, qui se dit en sé-rotsé *liambaé;* on ne sait pas le sens du mot *louyi* et on ne le saura probablement jamais, comme cela est le cas

[1] Londres. John Muray. 1899.

[2] Voir l'ouvrage cité, page 442; note 64.

pour la plupart des noms de peuples et une quantité de noms propres.

Pour ce qui est des ma-Rotsé, on ne connaît pas leur origine ; ils n'ont eux-mêmes aucune idée d'où leurs ancêtres sont venus ; mais il y a certainement très longtemps qu'ils sont établis dans la plaine qu'ils habitent, car il y a là de nombreux tombeaux d'anciens rois qui, faute d'autres documents, témoignent de l'ancienneté de la tribu. Suivent ce que les ma-Rotsé racontent, ils descendent d'une femme, *Mbouiamoamboa*, être légendaire et à moitié mythologique. Elle fut enceinte d'une façon miraculeuse et donna naissance à un fils, *Mboo*. Celui-ci appartient encore à la légende, et on dit qu'il avait des cornes, comme un bœuf ; fameux chasseur, il vivait à Libonta, au nord de la plaine que les ma-Rotsé habitent actuellement. Il eut deux fils qui furent des frères ennemis ; c'était *Katouramoa* et *Mouana-Mbinyi*. Tous les deux ont leur tombeau au bo-Rotsé ; ce sont des lieux de pélerinage extrêmement vénérés ; celui de Katouramoa est au nord de la plaine, tandis que celui de Mouana-Mbinyi est au sud.

D'après quelques-unes de leurs coutumes, M. Coillard croit que les ma-Rotsé sont venus du sud et qu'ils sont proches parents des ba-Nyaï, tribu qui se trouve au nord du Transvaal, dans le pays des ma-Tébélé, où le fondateur de la mission du Zambèze fit un séjour. En arrivant chez les ma-Rotsé, il fut frappé des multiples ressemblances qui existent entre ces deux peuples. Ainsi leur manière de s'habiller et de saluer sont les mêmes, et dans leurs langues on remarque beaucoup de mots communs. Les rapports linguistiques sont nombreux entre le

entre le rotsé et le ronga, la langue des indigènes de la baie de Delagoa; ceci semble bien prouver que les ma-Rotsé sont venus autrefois du sud de l'Afrique.

Aujourd'hui, le bo-Rotsé présente un très grand mélange de diverses populations. Ce ne sont pas seulement les différentes peuplades soumises et réduites en esclavage par les ma-Rotsé qui se sont amalgamées à eux, mais aussi des restes de ma-Kololo et des représentants de peuples du sud, par exemple des Bétchouana et des ma-Tébélé, qui sont venus s'établir dans le pays qu'ils ont adopté comme patrie. Dans ces conditions, il est difficile de dire quels sont les types spéciaux des ma-Rotsé; cependant, on peut remarquer qu'ils sont d'un noir foncé, généralement grands et très bien conformés; la moyenne de la taille des hommes dépasse un mètre soixante-dix, et ils sont nombreux ceux qui atteignent un mètre quatre-vingts ou même davantage. Au point de vue de la stature, on peut les comparer aux peuples du nord de l'Europe.

Dès leur enfance, tous sont rameurs; garçons et filles passent au temps de l'inondation des journées entières en bateau; aussi ont-ils toujours les muscles fort développés et le corps bien bâti; il est rare de voir des estropiés. Les cheveux et les yeux sont chez les ma-Rotsé les mêmes que chez les autres tribus africaines. C'est en effet une chose curieuse à constater dans la race noire, que tous, d'où qu'ils viennent et quel que soit leur âge et leur sexe, sauf cependant les vieillards, ont les yeux noirs, les cheveux de même et crépus. On peut distinguer des nuances, mais pas de couleurs différentes; d'où vient que dans la race blanche il y ait

une telle diversité, alors qu'il n'y en a presque pas chez les noirs? [1] On ne peut cependant pas les réunir tous, comme on le fait à tort, sous un seul type; il y a parmi eux autant d'individualités que parmi les Européens; on rencontre des visages sympathiques et ouverts, à l'expression agréable, comme on en voit qui trahissent la ruse, l'orgueil, la cruauté. On distingue plus d'un bel homme ou d'une belle femme, et il n'est pas rare de voir des gens qui rappellent des connaissances d'Europe, auxquels ils ressemblent parfois d'une manière frappante.

Les plus anciens monuments historiques du bo-Rotsé sont les tombeaux de Katouramoa et de Mouana-mbinyi; on ne sait pas exactement de quelle époque ils datent. L'histoire des ma-Rotsé peut être fixée d'une manière certaine seulement depuis que des Européens ont visité le pays. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est vers 1840 que les ma-Kololo arrivèrent au Zambèze, peu après la mort d'un roi mo-Rotsé, Moramboa. Jusqu'en l'année 1864, le pays fut au pouvoir des ma-Kololo; mais c'est à cette date que *Sépopa*, se mettant à la tête de ses compatriotes, massacrait les maîtres étrangers. Sépopa fut roi pendant treize ans; en 1877, une révolution éclatait contre lui à cause de ses cruautés et il était tué. Son fils, *Mouana-Ouina*, régna à sa place durant quelques mois seulement; une révo-

[1] J'ai déjà écrit là-dessus un article paru dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* (année 1899). A ce sujet, mon collègue et ami M. Ed. Perregaux, missionnaire à la Côte d'or, fait remarquer que ces observations ne s'appliquent pas aux Ashanti, chez lesquels on trouve des différences de couleur dans les yeux et les cheveux. Mais il ne s'agit que de teintes, aussi ce que j'ai dit n'en demeure pas moins vrai pour la plus grande partie de la race noire.

lution ayant de nouveau éclaté, ce roi dut s'enfuir. Celui qui monta sur le trône était un neveu de Sépopa, *Lobosi;* lui aussi se rendit odieux au peuple par ses cruautés et dut à son tour se sauver devant un soulèvement. C'était en 1884. Pendant près d'une année, il y eut comme roi un jeune homme, *Akoufouna* ou *Tatira,* qui avait comme premier ministre le chef de la révolution, *Mataha,* lequel était le vrai maître du pays pendant ces mois-là. Mais en 1885 une contre-révolution avait lieu et ramenait au pouvoir Lobosi, qui prit alors le nom de *Léouanika,* sous lequel il est connu aujourd'hui.

A propos de l'histoire rotsé, il faut remarquer le pouvoir accordé aux femmes de la famille royale. C'est à une femme que les ma-Rotsé font remonter l'origine de leur peuple et en mémoire de cela, chez eux, les princesses ont toujours joui d'une grande considération et c'est pour cette raison aussi que la plus âgée des sœurs du roi partage avec lui le pouvoir; mais leurs sorts sont étroitement unis dans les différentes révolutions qui ont troublé le pays, et toujours la reine a subi celui du roi.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les langues du Pays des ma-Rotsé.

Ainsi que nous le disons dans la première partie de ce livre, les tribus soumises aux ma-Rotsé sont très nombreuses; on en compte une quinzaine et, chose frappante, quand même elles ne représentent chacune que quelques milliers d'individus, elles ont cependant des langues particulières. Pour les comprendre il ne suffit pas, comme on pourrait le croire, d'en savoir une, dont les autres ne seraient que des dialectes; elles se distinguent entre elles par leur vocabulaire; ce n'est que par une étude comparée qu'on remarque des ressemblances et une origine commune, ce qui échappe à la simple audition. Les langues du Haut-Zambèze sont aussi différentes les unes des autres que les langues latines entre elles. Elles se rattachent toutes, à une seule exception près, à la grande famille des langues bantou, qui embrasse d'une manière générale la plupart des langues de l'Afrique parlées au sud du 5° de latitude nord. Ce mot bantou est un terme cafre qui signifie les *hommes (homines);* s'il a été

choisi pour désigner tout un groupe de peuples, c'est parce que dans la langue de chacun de ces peuples, on se sert de ce même mot *bantou* ou d'un mot très semblable, de même étymologie aussi, pour dire les *hommes* dans le sens général.

Ce n'est pas là le seul trait commun de ces langues; elles ont évidemment une unique origine, car elles ont le même génie et obéissent aux mêmes lois. On remarque également quelques mots semblables; par exemple *nama*, viande, se retrouve chez la plupart des peuples bantou à travers les vastes régions qui s'étendent de l'Afrique équatoriale à la colonie du Cap. Cependant ces ressemblances linguistiques sont avant tout grammaticales; elles résident dans la syntaxe, semblable partout, tandis que le vocabulaire est souvent très différent. Il y a entre certaines langues bantou autant d'écart qu'entre les langues latines et les langues germaniques. Ce qui les caractérise toutefois, ce qui les distingue des langues aryennes, c'est l'emploi de *préfixes* pour marquer l'accord grammatical entre les mots, au lieu de suffixes, comme on le fait dans les langues indo-européennes. Mais, en somme, le principe est le même; la correspondance des suffixes n'est plus apparente dans des langues modernes comme le français et l'anglais; elle est évidente dans les langues anciennes et même encore en allemand, par exemple, en latin : ma belle rose, « me*a* pulchr*a* ros*a* »; ou en allemand : ma belle fleur, « mein*e* schœn*e* Blum*e* ». C'est à cette même loi de correspondance qu'obéissent les préfixes des langues bantou. Ainsi en sésouto, la langue des ba-Southo, on dira :

mon bon serviteur,	*mo*hlanka *o*a ka o *mo*tlé.
mes bons serviteurs,	*ba*hlanka *ba* ka *bà* *ba*tlé.
mon bel arbre,	*sé*faté *sa* ka *sé* *sé*tlé.
mon bon pain,	*bo*hoþe *boa* ka *bo* *bo*tlé.

Non seulement toutes les langues bantou ont ce même système de préfixes, mais on retrouve en elles les mêmes préfixes pour désigner les mêmes espèces d'individus et d'objets. Ainsi, partout *homme* a le préfixe *mo* au singulier, et *ba*, *ma* ou *a* au pluriel; partout, pour désigner la langue d'un peuple, on met le préfixe *sé* ou son correspondant; pour désigner le pays, il y a généralement le préfixe *bo*. Ex.: le roi Léouanika est un *mo*-Rotsé, ses ancêtres sont des *ma* ou *ba*-Rotsé; il parle le *sé*-rotsé et habite le *bo*-Rotsé. C'est la règle pour tous les peuples sud-africains; et, obéissant à cette loi, quand ils parlent des Européens, ils emploient ces mêmes préfixes; ils disent un mo-English, des ma-English, le sé-English et le bo-English.

Un grand nombre des langues bantou sont aujourd'hui bien connues; elles ont presque toutes une traduction de la Bible, sinon complète, du moins partielle, et il existe une série de grammaires et de dictionnaires. Ce n'est cependant pas le cas pour celles du pays des ma-Rotsé, sauf pour deux d'entre elles, le *sé-soubya* et le *sé-louyi* (sé-rotsé), dont notre compatriote et collègue, M. Ed. Jacottet, a publié des Etudes et des Contes avec des textes originaux[1]. M. Jacottet est missionnaire chez

[1] *Etudes sur les langues du Haut-Zambèze.* Textes originaux, recueillis et traduits en français par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. — Paris, Ernest Leroux, 1896.

les ba-Southo, et n'a jamais été au Zambèze, aussi est-ce tout à fait remarquable qu'il ait pu écrire des Etudes sur les langues du Haut-Zambèze, dont il nous a également donné des grammaires. Pour ma part, j'admire sans réserve qu'il ait pu faire une chose semblable; cela prouve chez lui un don extraordinaire pour les langues.

Cependant M. Jacottet avait lui-même le sentiment que son travail n'était pas parfait et il écrivait dans la préface de son livre : « Je ne me cache pas » que bien des erreurs de détail m'auront échappé » et que pour apprendre complètement ces langues » un séjour prolongé dans le pays même eût été » nécessaire. » Il y a en effet de nombreuses fautes dans ces analyses que M. Jacottet a publiées sur les langues du Haut-Zambèze; c'était inévitable; l'auteur ne s'est peut-être pas rendu compte que les trois garçons qui lui servaient d'autorité, trois jeunes Zambéziens en séjour au pays des ba-Southo, ne savaient eux-mêmes qu'imparfaitement ces langues, car elles ne sont presque plus parlées; c'est en particulier le cas pour le *sé-louyi* (sé-rotsé). Les générations qui ont grandi sous la domination des ma-Kololo ont adopté le langage de ces derniers et ne se servent plus qu'exceptionnellement du leur, qu'ils ne connaissent pas à fond, de leur propre aveu. Actuellement, la vraie langue du Zambèze est le *sé-kololo;* il occupe à l'égard des langues indigènes la même position qu'eut à un moment donné le français vis-à-vis des autres parlers de France et de la Suisse romande.

Comme nous l'avons dit, les ma-Kololo étaient des ba-Southo; ainsi, c'est le sé-southo qu'ils ont apporté au Zambèze. Mais, parlée par les ma-Rotsé

et leurs sujets, cette langue a subi de nombreuses altérations. Cependant cela n'est le cas que pour le vocabulaire et surtout pour la prononciation. Ainsi, tandis qu'en sé-southo persistent les trois sons bien distincts de *ta, tla* et *hla*, les Zambéziens les ont amenés à la prononciation unique de *ta*. En outre, comme il n'y a pas de *r* en sé-louyi (sé-rotsé), alors qu'en sé-southo *l* et *r* sont parfaitement différents, les ma-Rotsé confondent constamment ces deux lettres; or, les Zambéziens n'ont pas su distinguer les pronoms de la première et de la deuxième personne du pluriel, qui se disent en sé-southo *rona* (nous) et *lona* (vous); aussi ont-ils introduit dans le sékololo le pronom de la seconde personne du pluriel en *sé-rotsé, mina*. Ils ont également conservé en sékololo un préfixe qui n'existe pas en sé-southo, mais qu'on trouve dans les langues zambéziennes et qui sert à former le diminutif; par exemple : pain se dit *bo-hobé*; un peu de pain est au Zambèze *kahobé*, tandis qu'en sé-southo on dit bohobé*nyana*. Les Zambéziens emploient souvent le préfixe *sé* dans un sens dépréciatif qu'il n'a pas en sé-southo. Par exemple: une natte, *mo*-sémé; une mauvaise natte, *sé*-sémé.

Tandis qu'en sé-southo le nom a une forme spéciale pour le locatif, au Zambèze elle est très peu usitée, et on a généralement recours à des prépositions. Ainsi en sé-southo, *dans le plat*, se dit: *mokékeng*, du substantif *mokéké;* les Zambéziens disent : *moa mokéké,* employant une préposition. On peut aussi remarquer que les indigènes ont complètement laissé de côté le *clic* qui se fait en sé-southo avec certains mots; mais en cela les ma-Rotsé sont revenus à la forme ancienne de la langue,

car le clic en sé-southo est d'importation étrangère. Chose bizarre, il y a quelques mots qui ont pris au Zambèze juste le sens opposé de celui qu'ils ont en sé-southo; par exemple *mokhouényana*, qui signifie en sé-southo *gendre*, a pris la signification de *beau-père*. Il faut aussi remarquer qu'un grand nombre de noms d'animaux sont autres chez les ma-Rotsé que chez les ba-Southo; on trouve également quelques vieux mots, tombés en désuétude dans leur pays d'origine; par exemple *khoané*, chapeau, un ancien mot sé-southo. Enfin les ba-Southo ont adopté beaucoup de mots anglais et hollandais, qui n'ont pas été introduits dans le pays; c'est ainsi que pour un cheval, les ba-Southo disent *péré*, corruption du mot hollandais; mais les ma-Rotsé emploient le mot indigène *pitsi*, qui signifie proprement *zèbre;* ils les distinguent en appelant ce dernier *pitsi ea naheng*, cheval sauvage.

Au point de vue linguistique on peut sans doute regretter la disparition des langues zambéziennes primitives, mais, à vrai dire, c'est un grand bien pour les relations entre ces différentes tribus d'avoir une langue unique, d'autant plus que le sé-southo est parlé par peut-être deux millions d'indigènes du sud de l'Afrique, en comptant les ba-Southo et les bé-Tchouana, dont les langues sont très semblables. Mais c'est principalement pour l'œuvre missionnaire au Zambèze, de même que pour la civilisation et le commerce, qu'il est heureux que les ma-Rotsé et leurs sujets aient adopté le sé-southo; cela a singulièrement facilité la tâche, puisqu'au lieu d'avoir à étudier des langues nouvelles, inconnues, qui n'avaient jamais été écrites, on a pu profiter des travaux accomplis chez les ba-Southo. Tandis que

pour les langues du Haut-Zambèze tout eût été à faire, en sé-southo il existe dès longtemps une riche littérature missionnaire; non seulement la Bible est traduite tout entière depuis nombre d'années, mais il y a aussi une quantité de cantiques, des catéchismes, des manuels d'histoire sainte et plusieurs livres scolaires, de géographie, d'arithmétique et de lecture. Cela représente une somme considérable de travail que la mission chez les ma-Rotsé a été dispensée d'accomplir.

On pense souvent en Europe que ces langues africaines sont pauvres et pour lors faciles à apprendre. Qu'on se détrompe; ces peuples ont beau être peu civilisés, il n'en est pas moins vrai que leurs langues sont assez développées, et sous certains rapports extrêmement riches. Le verbe, en particulier, est très flexible et peut exprimer plusieurs idées différentes, uniquement en changeant la finale. Ils ont des modes, comme en hébreu, mais plus nombreux. Prenons, par exemple, en sé-southo, le verbe *voir;* avec le même radical on obtient une quinzaine de sens différents:

ho bona, voir;
ho bontsa, montrer;
ho bonela, pourvoir;
ho bontsisa, voir clairement;
ho bontsana, se montrer mutuellement;
ho bonana, se voir mutuellement;
ho ipona, se voir (le réfléchi);
ho iponela, prendre garde;
ho ipontsa, se montrer;
ho boneha, apparaître;
ho bonesa, éclairer;

ho bonesetsa, illuminer;
ho bonahala, être évident;
ho bonahatsa, montrer;
ho iponohatsa, se montrer;
ho bonaletsa, être transparent.

Et c'est ainsi que de tous les verbes simples on en forme d'autres par l'adjonction de ces suffixes pour marquer des actions diverses.

Le vocabulaire de ces langues est aussi plus riche qu'on ne le croit communément, du moins pour tout ce qui concerne la nature et pour tout ce qui est concret. Les noirs ont de la peine à concevoir les abstractions et sous ce rapport leur langage est pauvre; mais ce n'est pas le cas pour ce qui a trait à la vie de tous les jours, aux relations sociales et en particulier au règne animal. Chaque bête a son nom, chaque variété de canard ou d'antilope a le sien: par contre, il n'y a point de nom générique s'appliquant à toute l'espèce, précisément parce que les noirs ne conçoivent pas les abstractions. Cela complique naturellement quelquefois la tâche de celui qui ne sait pas encore bien la langue. Citons, par exemple, deux des nombreux genres de canards qui vivent au Zambèze, le *foudi*, très semblable au canard sauvage européen, et le *siko*, une espèce d'eider. Si, ayant tué un *foudi*, vous désirez dire à un indigène : « J'ai tué un *canard* », et qu'ignorant le nom de *foudi*, vous dites : « J'ai tué un *siko* », il ne vous comprendra pas. C'est particulièrement pour les animaux domestiques que les bantou ont une richesse de termes extraordinaire; ainsi le mot *bœuf* peut être traduit par une quantité de mots différents, suivant qu'on veut désigner l'espèce, la

grosseur, la couleur, l'âge, la destination, la forme des cornes ou leur absence.

Ce qui laisse à désirer, c'est le système de numération ; il est décidément défectueux et ne permet pas de faire de l'arithmétique. On compte sur les dix doigts ; dès qu'on a un nombre un peu considérable à énoncer, les complications surgissent et le chiffre est d'une longueur effrayante, sans que la somme soit très grosse. Ainsi vingt-huit se dit : *mashome a mabeli a nang le metso e robileng meno e meli*, c'est-à-dire : « deux dizaines qui ont des unités qui ont cassé deux doigts. » Pour dire quatre-vingt-neuf, il faudra faire toute cette phrase : « des dixaines qui ont cassé deux doigts (quatre-vingts), qui ont des unités qui ont cassé un doigt (neuf). » D'après cela, on peut se représenter la longueur de la phrase à construire pour dire un nombre comme 9999. Ce système ne se prêterait pas du tout à l'arithmétique, et on est obligé d'enseigner dans les écoles les chiffres européens.

Le sé-southo comprend près de 8000 mots ; il est vrai que dans ce nombre se sont introduits maints mots étrangers ; mais d'autre part, il en est aussi une quantité que nous ne connaissons pas encore. Ce chiffre pourra paraître peu élevé en comparaison de celui des langues européennes ; rappelons-nous que, n'ayant pas l'écriture, nécessairement les idiomes des habitants de l'Afrique ne pouvaient guère se développer ; ils étaient à peu près condamnés à rester stationnaires ou du moins à n'avoir qu'un lent développement ; loin de trouver leurs langues pauvres on a plutôt des raisons de s'étonner qu'elles soient aussi riches.

CHAPITRE TROISIÈME

Fables et Contes des ma-Rotsé.

Il est assez naturel de croire que les peuples africains manquent de littérature, puisqu'ils n'ont pas l'écriture. Ils n'en sont pourtant pas totalement privés; sans doute elle n'a rien de commun avec celle des peuples civilisés; c'est la littérature à l'état d'enfance, comme elle a commencé généralement; elle se révèle dans des fables et des contes. Depuis quelques années on en a recueilli de divers côtés et ainsi constaté l'existence d'un fonds commun, non seulement entre les tribus africaines, mais même de celles-ci avec les peuples indo-européens; plusieurs de ces contes ont des analogies frappantes avec ceux que nous a légués l'antiquité.

Ces récits qui circulent chez les ma-Rotsé, comme chez tous les Africains, se transmettent oralement de génération en génération et ont une forme assez stéréotypée. Ce sont de vraies peintures de mœurs, et comme ils sont très vieux, ils dépeignent des coutumes disparues. Le charme de ces récits consiste surtout à les entendre, car les conteurs les

disent non seulement avec un ton et des gestes qui les rendent vivants, mais ils emploient de nombreuses expressions pittoresques qu'il est extrêmement difficile et souvent même impossible de donner dans une traduction.

Ces contes remontent à une époque très reculée et on n'en connaît pas l'origine; on retrouve les mêmes chez la plupart des peuples africains et, chose remarquable, il y en a qui appartiennent au cycle de fables indo-européennes, par exemple celle du Lièvre et de la Tortue, qui m'a été racontée un jour par un mo-Rotsé. Mon étonnement fut grand et je lui demandai d'où il connaissait cette histoire; il me semblait difficile qu'elle n'eût pas une origine étrangère; mais mon conteur disait la tenir d'un vieillard habitant loin des stations missionnaires et hors de toute influence européenne. Cependant j'insistai et m'informai si celui qui lui avait raconté cette histoire du Lièvre et de la Tortue n'avait pas voyagé et entendu ce récit d'étrangers. On m'affirma à nouveau que ce conte est bien indigène. Si la chose est vraie, on ne peut guère expliquer la coïncidence avec la même fable européenne, qu'en les faisant l'une et l'autre remonter à une origine commune très ancienne. Le fait est que, quand on demande aux ma-Rotsé d'où viennent ces histoires et par qui elles ont été composées, ils répondent toujours qu'on n'en sait rien et qu'elles datent des temps les plus anciens; « elles sont, disent-ils, aussi vieilles que le monde. »

Les femmes les conservent et les transmettent d'une génération à l'autre; il faut remarquer que les hommes méprisent ces récits fabuleux, ils ne sont que pour le sexe faible et les enfants. Et en

effet, il m'est arrivé de demander à des jeunes gens d'une vingtaine d'années de me dire des contes; presque toujours ils me répondaient : « Nous n'en savons pas; ce sont nos mères qui les connaissent; elles nous les racontaient quand nous étions petits, mais nous les avons oubliés. »

Les contes ma-Rotsé sont de plusieurs catégories; la majeure partie sont des fables avec des animaux comme personnages. On y voit figurer le lièvre, la loutre, l'hippopotame, le buffle, l'éléphant, le chacal, l'hyène, le lion, le léopard, le crocodile, etc. Un trait frappant de presque tous ces récits est que ce sont toujours les animaux les plus petits et les plus faibles qui jouent de mauvais tours aux plus grands et aux plus forts. Cela est remarquable dans un pays d'autocratisme absolu comme celui des ma-Rotsé, où la raison du plus fort est toujours la meilleure et où les esclaves vivent sous un régime de dure servitude, ayant une sainte terreur de leurs seigneurs et maîtres. Dans ces récits, les chefs sont représentés par les gros animaux tels que le buffle, l'hippopotame, le lion; et ils sont constamment vaincus par de petites bêtes qui se montrent bien supérieures par leur adresse et leur ruse. Ces fables zambéziennes sont un hommage rendu à la supériorité de l'intelligence sur la richesse et la puissance qui résultent de la naissance.

Parmi ces contes, un cycle considérable a pour héros le lièvre. C'est quelque chose de tout à fait semblable au « Roman du renard », et ce qu'on a écrit au sujet de celui-ci s'applique également au « Roman du lièvre » des peuples bantou. La place occupée dans les fables européennes par le renard l'est dans les récits africains par le lièvre, ce qui

est étonnant, car cet animal est au Zambèze excessivement petit et chétif, même le lapin domestique est beaucoup plus gros. Ce « Roman du lièvre » est une vraie comédie en cent actes divers, thème fécond où s'est exercée l'imagination des différentes tribus africaines et qui a donné naissance à un grand nombre de contes, qui ont tous comme héros ce petit animal auquel les Bantou attribuent les défauts et les qualités que nous trouvons au renard : la ruse, la fourberie, la malice, l'intelligence.

Plusieurs de ces histoires ont pour but d'expliquer des particularités de certains animaux ; citons le conte du crocodile faisant un pari avec le *hopané* (voir page 53) qui nous apprend pourquoi le crocodile n'a pas de langue.

N'oublions pas les contes de fées proprement dits ; dans ces récits, l'élément extraordinaire et féérique est beaucoup plus marqué ; on y voit des individus qui ont le pouvoir de se métamorphoser, et qui font penser aux histoires de Peau-d'Ane, de la Belle au bois dormant et à celles de ce genre dans lequel elles rentrent. Il y a aussi les histoires où apparaissent des mangeurs d'hommes ; j'en connais un entre autres qui rappelle d'une manière frappante le Petit-Poucet chez l'Ogre. Ce genre est très différent de celui des contes d'animaux ; ils ne dépeignent pas, comme ceux-ci, les mœurs ; ils ont un caractère merveilleux très accentué et sont par conséquent beaucoup moins intéressants.

J'ai recueilli plusieurs de ces récits zambéziens ; mais je ne veux pas les donner tous, d'autant plus que M. Jacottet en a publié un bon nombre [1]. Je

[1] Paris. Leroux, 1901.

citerai seulement quelques fables faisant partie du *Roman du lièvre,* et un des contes du genre merveilleux. Ce sont des traductions aussi littérales que possible, qui suffiront à donner une idée de cette littérature africaine.

Histoire du lièvre et de sa manière de vivre dans les anciens temps avec les autres animaux.

Un jour, le lièvre quitta son village et s'en alla courir le pays à la chasse. Il arriva où les loutres faisaient la chasse. Il se présenta à elles comme un serviteur qui écoute ses maîtres en toutes choses. Là-dessus, les loutres se mirent un jour en campagne et lui dirent : « Toi, lièvre, reste et monte la garde dans notre village. » Il répondit : « Oui, je veillerai bien. » Alors, les loutres s'en allèrent dans la campagne pour y faire la chasse. Le lièvre resta et veilla seul sur le village, où il n'y avait personne. Alors il se dit : « Comment ferais-je pour que les maîtres de ce village ne remarquent rien si je fais des dégâts ? » C'est alors qu'il imagina ceci : « Je vais me lier avec des cordes, de sorte qu'ils ne me soupçonneront pas. » A ce moment, ce n'était que le commencement de sa tâche de monter la garde ; le soir, quand les loutres rentrèrent, elles trouvèrent qu'il avait fait bonne garde et que rien n'était gâté. Les loutres étaient chasseurs de poissons, dans la région des îles, où il n'y a que des *matindi* [1], leur terrain de chasse. Elles dirent au lièvre : « Tu es un brave homme, qui sait bien monter la garde. Tu veilleras toujours comme aujourd'hui. »

[1] *Matindi,* trous remplis d'eau qui se trouvent dans les plaines et qui sont recouverts d'une végétation aquatique très épaisse.

Alors les loutres lui donnèrent du poisson, qu'il mangea avec elles, après quoi elles s'endormirent. De bon matin, elles se réveillèrent et partirent pour la chasse, laissant le village à la garde du lièvre. A midi, celui-ci prit les poissons qu'on avait mis sécher et les mangea, quoique ses maîtres ne les lui eussent pas donnés. Quand il les eut finis, il prit des cordes et se lia les pieds et les mains, puis se roula dans la cendre, étant toujours attaché. Lorsque les maîtres du village arrivèrent, ils le trouvèrent étendu à terre, lié; ils lui dirent : « Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il? que t'est-il arrivé aujourd'hui? » Il répondit : « Des gens sont venus; ils m'ont dit de leur donner du poisson ; mais je refusai de leur en donner ; alors ils prirent des cordes, m'attachèrent, puis mangèrent les poissons et s'en allèrent. Je ne sais de quel côté ils sont partis, ni où ils demeurent. » Les loutres lui dirent : « Nous sommes excessivement étonnées de la manière de faire de ces gens cruels qui voulaient te tuer. » Puis elles le délièrent et lui donnèrent de la nourriture à cuire. L'ayant mangée et ayant bu, elles s'endormirent. Le matin, elles s'en allèrent de nouveau à la chasse ; et de nouveau en rentrant le soir elles trouvèrent le lièvre ayant les pieds et les mains attachés et tout couvert de cendres ; chaque jour il en était de même. Alors les loutres commencèrent à se douter que l'auteur de ces méfaits n'était pas des passants, mais le lièvre lui-même ; aussi elles se cachèrent près de là pour voir si l'histoire qu'il racontait était la vérité. Ainsi, elles constatèrent que c'était le lièvre qui prenait les poissons, les mangeait et les finissait, puis prenait des cordes, se liait les pieds et les mains et se roulait dans le monceau de cendres, où il se couchait. Ses maîtres se montrèrent alors et lui dirent : « En vérité, c'est toi l'auteur de ces méfaits! » Là-dessus, ils le saisirent et, l'ayant battu,

ils lui dirent : « Repens-toi, ne recommence pas à faire ainsi, repens-toi ». Lui se tut et les servit encore un jour. Une des loutres resta avec lui ; au milieu du jour, la loutre déclara vouloir se reposer ; alors elle appela le lièvre : « Viens, chasse-moi les poux[1]. Le lièvre vint, lui saisit la tête et se mit à lui chasser les poux. Pendant ce temps la loutre fut prise de sommeil et s'endormit. Le lièvre prit alors des cordes et l'attacha. La loutre dit au lièvre : « Tu m'attaches ! » — « Mais non, mon maître, je ne t'attache pas ! » La loutre s'endormit de nouveau et le lièvre en profita pour la lier fortement, puis il lui cria : « Loutre, tu meurs ; loutre, tu meurs ! » La loutre fut extrêmement effrayée ; elle se rendit compte qu'elle était attachée, elle essaya de toutes ses forces de se dégager, mais ce fut en vain ; alors, elle dit au lièvre : « Je te prie, veuille me détacher ; je t'en prie ! » Le lièvre répondit : « Je ne te détacherai pas ; rappelle-toi comment vous m'avez attaché. » Et il ajouta : « Liens, resserrez-vous ; liens, resserrez-vous ! » Après quoi, ce petit lièvre s'enfuit et s'en alla ailleurs.

La loutre resta seule. Quand ses parents rentrèrent, ils la trouvèrent attachée ; ils commencèrent par être effrayés et par trembler. Ils lui dirent : « Qu'est-ce qu'il se passe de nouveau ? Aujourd'hui encore, et cela à un des nôtres ! Comment se fait-il qu'il soit attaché ? » Ils se mirent à l'interroger et lui dirent : « Où était donc le lièvre ? » La loutre leur dit : « Mais c'est ce petit animal qui m'a ainsi lié. » Sur ce, ils rirent beaucoup et la détachèrent ; quant au lièvre, il s'était sauvé !

Arrivé au bord du fleuve, il se mit à la recherche d'un bateau pour traverser ; mais il n'y en avait

[1] Trait de mœurs très fréquent au Zambèze ; dès que deux individus se trouvent ensemble inoccupés, ils se chassent mutuellement les poux ; tout le monde en a ; c'est reçu, personne ne s'en choque.

point. Il vit un crocodile et il l'interpella : « Toi, estropié[1], tu es mon père[2]; viens-moi en aide. » Le crocodile lui dit : « Que me donneras-tu ? » Il répondit : « Je te donnerai de la viande. » Alors le crocodile lui dit : « Viens ici que je te passe. » Le lièvre monta sur le dos du crocodile, qui nagea sur l'eau. Le lièvre dit : « Ça pue[3]. » Le crocodile lui demanda : « Que dis-tu ? » Le lièvre répondit : « Je dis que ceci est un beau canot et que celui qui l'a creusé est joliment habile. » Le crocodile se tut et continua à nager. Le lièvre dit : « Ça pue ! » Le crocodile lui demanda : « Que dis-tu, toi ? » Il répondit : « Mais, je dis que ceci est un beau canot. » Ils arrivèrent ainsi de l'autre côté du fleuve ; le lièvre parla au crocodile : « Estropié, je te remercie ; je vais aller te chercher de la viande, reste ici dans l'eau, dors dans la boue, et moi j'appellerai pour toi un animal que tu aimes manger. » Ainsi il s'en alla. Le lièvre rencontra une hyène et lui dit : « Quand on te lance un os, il te faut le ramasser[4]; viens avec moi. » Le lièvre conduisit l'hyène au bord du fleuve et lui dit : « Il y a de la viande là-bas ! » L'hyène répondit : « Où est-elle, mon ami ? » Il répliqua : « Vas-y voir ! » Ils allèrent et s'approchèrent de la rive où ils trouvèrent l'Estropié qui dormait. Le lièvre dit à l'hyène : « Voilà la viande ! » L'hyène : « Je la vois. »

Le lièvre. — Va te laver dans l'eau.

L'hyène (entrant dans l'eau). — Je me laverai ici.

Le lièvre. — Non, avance-toi davantage.

[1] Allusion au fait que le crocodile n'a pas de langue.

[2] Manière de le flatter.

[3] Le crocodile a une forte odeur de musc.

[4] Il lui dit cela, parce que l'hyène, lâche et poltronne, se sauve quand on lui lance quelque chose.

L'hyène. — Je me laverai ici.

Le lièvre. — Non, tu es une sotte; avance!

C'est ce que l'hyène fit et elle arriva où l'eau était profonde. Alors le lièvre dit au crocodile : « Estropié, rappelle-toi du jour où tu m'as passé! » Là-dessus, le crocodile saisit l'hyène; mais celle-ci réussit à s'échapper. Le lièvre s'était enfui dans la forêt, où il chercha un arbre ayant un trou. Il s'y blottit et ayant trouvé de la cire d'abeilles, il s'en mit sur les yeux et dit : « Je suis aveugle. »

L'hyène (arrivant vers le lièvre). — N'as-tu pas vu par là ce petit sorcier de lièvre?

Le lièvre. — Je suis aveugle; je ne vois pas les gens qui passent. Est-ce que tu me fais la chasse, toi? »

L'hyène. — Je ne demande qu'un renseignement.

Cependant c'était lui-même. Alors l'hyène continua ses recherches, mais en vain; elle ne trouva rien et rentra dans son village, et le lièvre de son côté retourna chez lui.

Il s'en fut chez une lionne qui avait des petits, et se présenta à elle comme quelqu'un qui sait élever les enfants. Un jour la lionne s'en alla à la chasse et laissa ses enfants avec le lièvre pour qu'il s'amusât avec eux. La lionne ne trouva rien et rentra le soir ayant très faim. Elle demanda au lièvre : « N'y a-t-il rien à manger ici? » Le lièvre répondit : « Non, il n'y a pas de nourriture ici. » Alors la lionne lui dit : « Apporte-moi mes petits, que je leur donne à téter. » Le lièvre les apporta tous ensemble à leur mère qui les nourrit. — De nouveau la lionne s'en alla à la chasse et le lièvre resta avec ses petits. Il complota de tuer les enfants de la lionne et de les lui cuire;

il en prit un et le cuisit avec soin. Quand la lionne rentra, ayant faim, elle demanda : « N'y a-t-il de nouveau rien à manger ici ? » Le lièvre répondit : « Si fait, nous avons trouvé un peu de viande et nous l'avons cuite. » La lionne dit : « C'est bien, mon enfant, apporte, que je mange avant tout, ensuite je nourrirai mes petits. » Le lièvre apporta la viande et ainsi la lionne mangea son enfant, lui l'acheva ; puis la lionne dit au lièvre : « Maintenant, apporte mes petits, que je les nourrisse. » Le lièvre imagina un nouveau plan ; il répondit : « Je les apporterai un à un. » C'est ce qu'il fit, et l'un, il l'apporta deux fois, de sorte que la lionne ne remarqua pas qu'un petit avait été cuit et mangé.

De nouveau la lionne alla à la chasse, et quand elle revint elle trouva de la viande cuite, qui était un de ses petits. Elle dit au lièvre : « Apporte-moi d'abord mes enfants, que je leur donne à téter. » De nouveau, le lièvre les apporta l'un après l'autre, et la lionne ne remarqua pas que deux n'y étaient pas, parce que deux d'entre eux il les apporta deux fois ; il y avait en tout dix petits. Le lièvre fit ainsi chaque jour ; il les finit tous, il n'en resta pas même un. Alors il prit un morceau de bois, l'emmaillota et le porta sur son dos, comme si c'était un enfant [1]. Quand il arriva près de la lionne, il le déposa à terre et se sauva vers des bergers, auxquels il enseigna le chant suivant :

Nous avons mangé les enfants de la lionne !

Quand la lionne vit ce vilain morceau de bois elle se dit : « C'est donc mes enfants que j'ai man

[1] Selon la coutume des femmes noires, qui portent leurs enfants attachés dans une peau sur le dos, ayant ainsi les bras complètement libres.

gés ! Ce sont eux que le lièvre a cuits ; je les ai mangés, ne sachant pas que c'étaient mes enfants. Je vais aller à la recherche du lièvre et je le tuerai ! »

C'est ici que nous voyons la sagesse du lièvre. Quand il vint chez les bergers et leur enseigna ce chant :

Nous avons mangé les enfants de la lionne !

il se disait : « La lionne viendra, elle les entendra chanter et elle croira que c'est eux qui ont mangé ses petits. » Alors le lièvre s'en retourna vers la lionne et lui dit : « Viens voir ceux qui ont mangé tes petits ; cependant, il faut que tu me permettes de t'attacher une corde au cou. » La lionne se laissa faire, puis ils se rendirent ensemble auprès des bergers. Le lièvre tenait la lionne par la corde, comme un chien. Ils trouvèrent les bergers qui chantaient toujours leur chant :

Nous avons mangé les enfants de la lionne !

Alors le lièvre lâcha la corde et la lionne se précipita sur ces gens, qu'elle mangea. Quant au lièvre, il s'en alla ailleurs. C'est la fin.

Le lièvre et le kangamba (blaireau).

Ce conte, comme celui du crocodile et de l'iguane, cité à la page 53, a pour but d'expliquer une particularité physique d'un animal. Le *kangamba* est une espèce de blaireau. Son pelage au fond noir est traversé de lignes blanches qui vont de la tête à la queue. Le récit suivant est censé donner l'origine de ces raies.

Le lièvre et le kangamba avaient juré de faire ce qui suit : « Moi, dit le lièvre, quand mon enfant

naîtra, je l'envelopperai dans une peau de lion. » — Le kangamba dit : « Moi, j'envelopperai le mien dans une peau de léopard. » — Quand leurs enfants furent nés, le lièvre prit ses lances, partit pour la campagne avec une gourde pleine de sel. Il arriva dans le village des lions, qu'il trouva mangeant de la viande. Etant arrivé, il s'assit ; eux lui dirent : « Bonjour[1] ! » Lui répondit : « Shangoué[2] ! » Ils lui dirent : « Où vas-tu ? » Il répondit : « Nulle part ! je me promène, Shangoué ! » Alors ils lui donnèrent de la viande ; il l'accepta, prit son sel, assaisonna sa viande et se mit à manger. Quand ils le virent prendre du sel, les lions lui dirent : « Qu'est-ce que cela ? Fais-nous-en goûter. » Il leur en donna à goûter, après quoi les lions lui dirent : « Donne-nous-en encore ! » Mais le lièvre leur répondit : « Je le ferai à une condition, c'est que je vous donne d'abord à chacun séparément une médecine. » Ils y consentirent. Il partit avec l'un d'eux et quand ils arrivèrent en pleine campagne, le lièvre dit au lion : « Assieds-toi par terre que je t'attache. » Le lion s'assit et le lièvre lui attacha les pattes de devant et de derrière (littéralement : les mains et les pieds). Quand il l'eut lié, il s'en fut chercher ses lances, qu'il avait cachées. Il tua le lion et l'écorcha. Puis il alla en chercher un second, qu'il conduisit à un autre endroit et qu'il tua aussi ; puis il prit leurs peaux et retourna chez lui, auprès du *kangamba*. Quand celui-ci vit que le lièvre l'avait devancé, lui aussi prit ses lances pour aller à la chasse d'un léopard. Il en trouva un perché sur un arbre, il lui lança une lance et le blessa. Alors le léopard se

[1] Ainsi le veut la coutume chez les ma-Rotsé ; quand on arrive chez quelqu'un, on s'assied silencieusement à sa porte, attendant qu'il vous salue.

[2] Proprement : *mon père !* C'est par ce mot qu'on répond à la salutation. C'est aussi un terme de politesse, qui correspond à *Monsieur !*

précipita sur le *kangamba,* le saisit et l'égratigna jusqu'au sang tout le long de son dos. Voilà l'origine des raies que le kangamba a sur le dos. C'est la fin.

La vieille femme qui mange les gens.

Il y avait une vieille femme qui demeurait dans un grand village. Elle avait une corne sur le front, avec laquelle elle tuait les gens d'une façon extraordinaire, puis les mangeait. Un jour, elle s'en était allée à la chasse pour tuer des gens. Elle trouva un homme qu'elle tua et qu'elle transporta dans sa maison. Quand elle rentrait chez elle, elle avait l'habitude de jeter un cri strident de sorte que chacun l'entendait venir. Chez elle, elle avait une fille, qu'elle tenait sur un échafaudage dans sa maison; elle s'appelait *Sényama* (la mauvaise viande). Quand cette vieille femme rentrait dans sa maison, elle appelait toujours : « Sényama, on sent la viande ici, n'y a-t-il pas quelqu'un ? » Sényama répondait : « Tu as mangé mes père et mère, veux-tu aussi me manger? » La vieille répliquait : « Prends courage, mon enfant, je ne te mangerai pas, le lion ne mange pas ses enfants: sois tranquille, ne dis pas des choses pareilles. »

Quand la vieille allait prendre quelqu'un, elle était accompagnée d'un gros vent, et quand elle rentrait chez elle, elle disait toujours à Sényama : « N'y a-t-il personne ici? » Mais celle-ci répondait : « Non, tu as mangé tout le monde. Mais si tu veux peut-être aussi me tuer, fais-le ! »

Le fils du chef, Mosoka, s'en fut rôder dans le pays avec les esclaves de son père. Ils arrivèrent à un endroit où il y avait une belle pierre, sur laquelle

ils s'assirent pour se reposer et manger leur nourriture. Quand ils eurent fini et voulurent se lever, Mosoka était collé à la pierre. Il s'efforçait de se lever, mais en vain. Alors il dit aux esclaves : « Allez-vous-en ; je suis perdu ; je ne puis rien faire ! » Les esclaves partirent, laissant le fils du roi sur la pierre. Celui-ci se mit alors à chanter les paroles suivantes :

Allez le dire aux gens de Sémouenga ! (nom du chef.)

Tandis que le jeune homme chantait, Sényama l'entendit ; elle vint auprès de lui et le trouva continuant toujours à chanter. Sényama lui dit : « Que fais-tu ici ? » Il répondit : « Je ne puis pas me lever de dessus cette pierre. »

Elle lui dit : « Viens avec moi, je te cacherai et la vieille femme ne te trouvera pas. »

Alors elle le fit se lever et l'emmena dans la maison de la vieille, où elle le fit monter sur son échafaudage. Sur ces entrefaites, la vieille arriva et dit : « Sényama, on sent la viande ici ; certainement on sent la viande ici, il y a quelqu'un ! »

Sényama lui dit : « Viens et mange-moi ; il n'y a plus personne ; tu as mangé mes parents ! »

Elle lui répondit : « Non, mon enfant, le lion ne mange pas ses propres petits. »

Là-dessus, la vieille femme s'en fut dehors et, étant rentrée, elle sentit de nouveau l'odeur de chair fraîche. Elle dit : « Il y a quelqu'un ici ; certainement il y a quelqu'un ! »

Sényama lui dit : « Viens et mange-moi ; il n'y a plus personne, tu as fini le village. »

La vieille femme lui répliqua : « Non, mon enfant, le lion ne mange pas ses propres petits. »

Sényama donna à Mosoka une médecine pour l'empêcher de respirer fort : quant à la vieille, elle

repartit à la chasse des gens et Sényama dit à Mosoka ; « Mosoka, n'as-tu pas vu hier ce que la vieille femme voulait te faire? N'es-tu pas le fils du chef ? »

Mosoka répondit : « Oui, mon père est le chef. »

Sényama lui dit : « Va chercher un tronc sur lequel nous pourrons nous sauver. »

Mosoka sortit de la maison et trouva un bel arbre, bien droit ; il le coupa et dit : « Petit arbre, lève-toi et allons chez Sémouenga ! »

L'arbre se mit alors en marche et vint vers Sényama. Celle-ci dit à Mosoka : « Viens, enlevons ce qui appartient à la vieille femme ! Chargeons tout sur l'arbre ! » Ils enlevèrent tout ce que la vieille possédait et le placèrent sur le tronc, puis eux-mêmes montèrent dessus et dirent à l'arbre : « Lève-toi : allons chez Sémouenga ! Nous y mangerons un bœuf ! »

L'arbre alors se mit en marche. Quand la vieille femme rentra, portant l'homme qu'elle avait trouvé, elle entra dans la maison et dit : « Sényama, Sényama ! On sent la chair fraîche ! Sényama, on sent la chair ! » Mais elle n'entendit pas de réponse ; elle regarda vers l'échafaudage et ne vit personne. Elle se mit à chercher partout et ne trouva rien ; elle se rendit à son grenier et vit que tout son avoir avait été gâté ! La vieille femme cherchait toujours, quand elle sentit l'odeur des fugitifs, du côté où ils s'en étaient allés ; elle partit à leur poursuite et les rattrapa encore en chemin. Elle dit à Sényama : « Mon enfant, où vas-tu ? » Et en même temps, elle saisit l'arbre pour l'arrêter et les tuer. Sényama prit une gourde pleine de sorgho qu'elle jeta à terre ; elle se brisa en morceaux et la vieille se mit à ramasser le sorgho qu'elle ne voulait pas laisser perdre, puis elle retourna chez elle pour le mettre en lieu sûr. Pendant ce temps, l'arbre continuait à

avancer ; la vieille se remit à leur poursuite, mais de nouveau Sényama jeta une gourde de nourriture que la vieille ramassa et porta chez elle. Sényama et Mosoka avançaient toujours et voyant qu'ils arrivaient près du village, ils dirent : « Comment ferons-nous avec cette vieille ? » Sényama dit : « Tuons-la ! »

Mosoka dit : « Non, abandonnons-la ; allons-nous-en, car la nation est grande, elle ne peut pas venir à bout de tout le monde. »

Sényama n'était pas de cet avis ; elle dit : « Non, tuons-la ! »

Là-dessus, la vieille femme arriva près d'eux, et elle dit à Sényama : « Mon enfant, où vas-tu ? »

Sényama lui répondit : « Viens ici et je descendrai. » Elle prit alors une hache et lui coupa la tête.

C'est ainsi que finit la vieille femme qui mangeait les gens.

Sényama et Mosoka continuèrent leur route pour aller chez les parents de Mosoka ; et comme ils approchaient du village, des enfants qui jouaient entendirent ce chant :

Petit arbre, lève-toi et allons chez Sémouenga,
Nous y mangerons un bœuf !

Les enfants cessèrent de jouer et dirent : « Ecoutons ! »

Petit arbre, lève-toi et allons chez Sémouenga,
Nous y mangerons un bœuf !

Aussitôt les enfants coururent au village pour annoncer au chef cette nouvelle : « Mosoka, qui était mort, est vivant, le voilà qui vient ! »

D'autres disaient : « Ne dites pas ça, car le roi a déjà porté le deuil de son enfant ; comment pouvez-

vous dire qu'il vient? » Les enfants répondaient : « Ecoutez ! »

> Petit arbre, lève-toi et allons chez Sémouenga,
> Nous y mangerons un bœuf !

« Ecoutez ! le voilà ; c'est lui ! » et ils annoncèrent au chef que Mosoka était de retour. Le chef fut dans une grande joie et il y eut une grande fête et tous les habitants du village venaient voir Mosoka qu'on avait cru mort ; tout le monde venait le saluer, mais lui leur disait : « Saluez ma femme, car c'est elle qui m'a sauvé ; sans elle je serais mort ! »

Et tous les habitants du village accouraient et étaient émerveillés de la beauté de la femme de Mosoka. C'est de cette façon que Mosoka rentra dans sa famille. C'est ici la fin.

CHAPITRE QUATRIÈME

Organisation politique des ma-Rotsé.

Les peuples indigènes de l'Afrique ne sont pas sans forme de gouvernement. Il est des tribus nomades qui semblent vivre sans lois, les Bushmens, pour n'en citer qu'une ; mais ce n'est qu'une infime minorité, méprisée par les Bantous qui appellent ces « hommes des bois » des animaux sauvages. Les Bantous leur sont infiniment supérieurs ; ils ont une organisation politique très développée et des lois qui, quoique pas écrites, n'en sont pas moins connues et observées ; c'est le droit coutumier, code très ancien, se transmettant de père en fils et régissant la nation.

L'organisation sociale des ma-Rotsé est comparable à une grande échelle dont le roi est le sommet, les chefs assis aux différents échelons, suivant leur importance, tous subordonnés les uns aux autres, et au bas la foule des simples sujets, parmi lesquels on distingue deux classes d'individus : les *batho ba morena* (gens du roi) et les *bahlanka* (esclaves). Les premiers, comme leur nom l'indique, ne

dépendent que du souverain et sont relativement libres de leurs mouvements. Les autres, les esclaves proprement dits, sont possédés par les différents chefs à tous les degrés possibles; ce sont des gens appartenant aux diverses tribus soumises aux ma-Rotsé, soit qu'ils soient nés esclaves, soit qu'ils aient été réduits en esclavage à la suite de razzias, soit encore qu'ils aient simplement été réclamés comme impôts. Sur eux retombent tous les travaux et toutes les corvées; ils construisent les maisons de leurs maîtres, vont chercher les matériaux nécessaires, cultivent le sol, creusent les canots et en sont les rameurs, car ils accompagnent leurs maîtres dans toutes les expéditions de chasse ou autres qu'ils entreprennent. Ce sont eux aussi qui sont les bergers des troupeaux des chefs, les gardiens de leurs champs, qu'ils doivent cultiver et récolter; d'autres vont à la pêche pour les chefs et leur consacrent tout leur temps, tandis que ceux-ci vivent grassement chez eux, ne faisant que ce que bon leur semble, allant passer chaque jour quelques heures au *Khotla*, les esclaves, hommes et femmes, accomplissant les travaux. Dans cette classe, comme parmi les chefs et les « gens du roi », il existe toute une gradation et des différences marquées.

Comme nous l'avons déjà vu dans la première partie, à propos de la géographie du pays, on trouve quelque chose de remarquable dans l'organisation politique des ma-Rotsé, c'est l'existence d'une royauté féminine à côté du roi. Cela est d'autant plus étonnant que la position de la femme en Afrique est généralement inférieure. Cette reine est complètement indépendante de son frère; il y a en

fait deux royaumes, entièrement distincts l'un de l'autre; ils sont cependant très unis et il arrive fréquemment que des gens soient transférés du service du roi à celui de la reine ou vice-versa; bien des fils de chefs élevés à la cour de Léalouyi sont devenus des subordonnés de la reine, ou bien au contraire, des jeunes gens de Nalolo sont envoyés chez le roi; il y a aussi constamment des messagers qui vont d'une capitale à l'autre, afin que le roi et la reine soient toujours au courant de ce qui se passe dans le pays. Enfin la plupart des familles des deux capitales sont apparentées et sont souvent en visite les unes chez les autres.

Mokouaé a un mari qu'elle se choisit elle-même et qui a la position d'un prince-consort; il est son représentant et son homme d'affaires; il doit la saluer humblement comme le fait un esclave, et dans leurs sorties il marche derrière elle. Il lui était même jadis interdit de s'asseoir sur la même natte qu'elle et de partager ses repas; mais depuis quelques années cette coutume s'est un tant soit peu modifiée, et la situation du *mokouétounga*, « le gendre de la nation » comme on appelle le mari de Mokouaé, n'est plus aussi inférieure.

Le roi et la reine s'entourent d'une armée de serviteurs personnels, hommes et femmes, vieux et jeunes, parmi lesquels existe une hiérarchie très marquée. Les plus importants, qui sont aussi les plus âgés, sont ceux qu'on appelle *li-komboa*. Ils ont grandi à la cour et sont de vrais chefs; ils détiennent des esclaves, sont à la tête d'un village, possèdent du bétail et représentent les plus hauts fonctionnaires chez les ma-Rotsé; leur tâche consiste à surveiller la bonne marche des différents services

de la cour; ils sont les intermédiaires entre le roi ou la reine et ceux qui ont des requêtes à leur adresser; quiconque veut parler au monarque doit être introduit par un *sé-komboa*. Les *li-komboa*[1] jouissent de ce fait d'une grande popularité et d'une influence étendue; on les craint, car ils sont on ne peut plus dévoués à leur maître: leur rôle rappelle, par le zèle intempestif, celui des maires du palais au temps des Mérovingiens. Pour demeurer bien en cour, ils sont toujours prêts à gronder et à punir leurs subalternes; chiens rampants en présence du roi et de la reine, leur arrogance éclate vis-à-vis des inférieurs.

Après les li-komboa, viennent les *maboutou*, les serviteurs immédiats de leurs majestés; ceux-ci sont envoyés de côté et d'autre, soit comme messagers, soit pour différents travaux, en particulier pour tout ce qui concerne les constructions, puisqu'ils bâtissent les maisons du roi et de la reine; ils sont aussi leurs rameurs quand ils vont en voyage. Dans ces occasions les souverains ma-Rotsé prennent une quantité de bagages; il y va de leur dignité. Cela nécessite beaucoup de bateaux et un nombre respectable de serviteurs. Ces maboutou constituent la garde du corps du roi et de la reine; ils les accompagnent partout, aussi bien dans leurs simples promenades quotidiennes que dans leurs expéditions. La nuit, comme des chiens fidèles, ils dorment à leur porte, en plein air, sans aucun abri.

Les cuisiniers de la cour forment une classe importante et à part d'esclaves; ce sont des hommes

[1] Le préfixe *sé* fait au pluriel *li*.

et des jeunes gens, parmi lesquels il y a, comme en tout chez les ma-Rotsé, une certaine hiérarchie. Outre ce personnel masculin, la maison royale a encore à son service une troupe de jeunes filles, chargées des travaux de leur sexe, consistant à plâtrer les huttes, à entretenir les fourrures, à balayer, à faire des nattes et surtout à cultiver les champs.

D'après ce grand personnel on peut penser ce que le train de cour des rois ma-Rotsé est considérable; c'est par centaines qu'on compte les personnes qui en dépendent directement, d'autant plus que chaque enfant du roi reste attaché à la maison royale, quoiqu'il ait son établissement indépendant. Le cérémonial à observer est compliqué; on ne parle à leurs majestés qu'à genoux, après avoir préalablement claqué des mains en signe de salutation et d'hommage. Chaque fois que le roi et la reine font entendre leur voix, on doit également claquer des mains comme marque d'approbation; de même quand ils éternuent ou changent de position. Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, les souverains sont approuvés et adulés; ce sont en quelque sorte des dieux aux yeux de leurs sujets et jamais personne n'ose les contredire ouvertement. Dans leurs sorties, tous ceux qu'ils rencontrent se jettent à genoux et leur rendent hommage par ces mêmes claquements de mains; il en est ainsi non seulement lorsque le monarque en personne passe, mais aussi quand c'est un esclave portant un objet appartenant à leurs majestés; eux et tout ce qui leur tient de près est sacré; on ne touche aucun de leurs objets sans témoigner des marques du plus profond respect.

La capitale abrite la cour et son personnel, de même que tous les principaux chefs du pays. Chacun d'eux a son train de maison particulier reproduisant en petit celui du souverain. Comme lui, ils ont des *likomboa*, des *maboutou* et des esclaves, hommes et femmes, qui font tous leurs travaux. Tous ces chefs ont leur village, appelé de leur nom et où de temps en temps ils vont faire des séjours; mais ils sont de préférence à la capitale, et y forment le conseil de la nation, présidé à Léalouyi par le roi Léouanika, et à Nalolo par Mokouaé ou son mari. Les *makhosana* (c'est le nom des chefs) ne sont pas égaux entre eux; ils sont tous subordonnés les uns aux autres. Celui qui vient immédiatement après le souverain est nommé *ngambéla*, le premier ministre; il sert un peu d'intermédiaire entre le roi et le peuple, car il est généralement le porte-parole, soit pour exposer au souverain les affaires, soit pour transmettre aux sujets les décisions prises. Tous ces chefs ont des noms en rapport avec leurs charges, de sorte que quand l'un est promu, il prend le nom de son prédécesseur, et le sien devient celui de son successeur.

Le pays est divisé en plusieurs grandes provinces, espèces de préfectures à la tête desquelles sont les grands chefs; ils en ont l'administration, quoique résidant presque toujours à la capitale; d'autres chefs, leurs subalternes, gèrent les affaires des différents villages; ils veillent à ce que les travaux du roi et des supérieurs soient exécutés. Ils ont à faire cultiver les champs, à passer en revue les troupeaux et à opérer la rentrée des impôts que chaque bourgade envoie annuellement à la capitale dont ils dépendent.

Toutes les affaires importantes sont traitées au *Khotla*, grande place au centre du village. On ne peut pas l'appeler la place publique, les esclaves et les femmes n'y ayant pas accès; c'est plutôt ce qu'était le forum chez les Romains. Là se racontent toutes les nouvelles et se jugent toutes les causes. Cet espace se trouve à côté de la maison royale et est entourée par les huttes des enfants du roi. Il s'y trouve un grand arbre et maintenant aussi une assez grande maison carrée, imitation des chapelles de la mission.

De bon matin la place est déserte, mais bientôt, vers huit ou neuf heures, le monarque s'y rend, accompagné de sa musique, composée de différents instruments, de tambours et de xylophones. La musique marche en tête, puis vient le roi ou la reine, suivis des *likomboa*. Sous le grand arbre, il s'assied sur le siège que vient d'y placer un esclave; tout le monde s'accroupit par terre à une respectueuse distance, car personne n'oserait s'asseoir, même sur un tabouret, devant le souverain; les tambours continuent à battre un moment pour convoquer les gens. Alors, petit à petit, les chefs s'approchent à pas lents, bien mesurés, ayant le sentiment de leur dignité, fièrement drapés dans un « *kobo ea motsehare* », c'est-à-dire une « couverture de jour. » Ils appellent ainsi une pièce d'étoffe de quatre mètres carrés, nouée sur l'épaule, passée sous le bras droit, à la façon des antiques. Dans les mois où la température est basse le matin, ils sont enveloppés dans de grosses couvertures de laine. Arrivés en vue du monarque, avant de s'accroupir, ils s'arrêtent, s'agenouillent, claquent des mains en s'inclinant profondément, frappant le sol de leur

tête pour bien montrer leur soumission à leur chef, et crient pour l'honorer : *Taou e touna*, « grand lion ! » puis, se faisant le plus petits possible, rassemblant dans leurs mains leurs vêtements flottants, courbant l'échine, ils vont prendre chacun leur place suivant l'ordre hiérarchique : les *makhosana* à droite du roi et les *likomboa* à gauche. Ceux-ci appuient toujours leur maître dans ses décisions, tandis qu'il arrive que les *makhosana* font de l'opposition. Cette assemblée des principaux de la nation constitue aussi le tribunal suprême, toujours sous la présidence du roi, qui prononce en dernier lieu et dont le jugement fait force de loi.

Les condamnés sont punis de différentes peines, suivant la gravité de leur délit. D'ordinaire on les étrangle plus ou moins fort, affaire de provoquer un évanouissement, mais il arrive fréquemment que ceux qui sont chargés de cette opération serrent trop et que les gens meurent. Une autre condamnation consiste à obliger les gens à rester accroupis en plein soleil, sans chapeau, pendant toute une journée; pour les fautes plus graves, les coupables sont flagellés ou doivent payer un certain nombre de têtes de bétail, ou bien ils sont dégradés quand il s'agit de chefs. La peine de mort subsiste, mais elle est rarement prononcée depuis que les missionnaires sont établis dans le pays. Pendant les sept ans que j'ai passés à Nalolo, je n'ai connu que deux cas où cette peine ait été appliquée; une première fois, il s'agissait d'un fou incendiaire, qui avait la manie de mettre le feu aux maisons, empêchant les gens de dormir tranquillement; l'autre cas était celui d'un homme qui, accusé de sorcellerie, était censé avoir causé la mort d'un enfant

du roi. Autrefois les gens réputés sorciers étaient brûlés vifs et les condamnés à mort souvent déposés dans des fourmilières de *séouroui*, cette terrible fourmi carnivore dont nous avons parlé; mais, sous l'influence de la prédication de l'Evangile, les mœurs se sont adoucies et ces deux dernières peines n'existent plus. Aujourd'hui les condamnés à mort sont étranglés, puis jetés au fleuve.

Une institution remarquable des ma-Rotsé, et qui se rattache à l'exercice de la justice, c'est la charge de *Natamoyo*. On donne ce nom à un des principaux chefs, dont la maison et la cour qui l'entoure jouissent du droit d'asile. C'est à notre connaissance la seule tribu africaine où cela existe.

Comme on a pu le voir d'après ce qui précède, les ma-Rotsé ont une organisation politique assez développée; leur état social n'est donc pas l'anarchie; le pouvoir y est au contraire très fortement constitué; c'est le règne de l'autocratie, seulement pas aussi absolue qu'on pourrait se le figurer; le souverain doit tenir compte de l'avis des chefs, lesquels, en sa présence, ont toujours l'air de l'approuver, mais qui ont provoqué parfois des révolutions quand le roi abusait de son pouvoir.

CHAPITRE CINQUIÈME

Vie privée.

Les ma-Rotsé étant polygames, la vie de famille, telle que nous l'entendons, est ignorée. Malgré cela, les diverses femmes d'un même homme et leurs enfants ne vivent pas pêle-mêle d'une vie commune. Chaque femme a son établissement particulier avec un train de maison indépendant, où elle est la maîtresse, où elle vit avec ses enfants et ses serviteurs personnels. Du reste, il n'y a guère que les chefs qui soient polygames; la plupart des esclaves n'ont qu'une femme, par la force des choses : ils n'ont pas le moyen de faire autrement.

Devant chaque établissement indigène se trouve une cour entourée de roseaux; c'est le *lélapa*, lieu particulièrement cher à tout ménage zambézien; pour eux, le comble du confort est d'avoir cet endroit privé, où l'on peut s'installer à l'abri des regards des passants; cette palissade de roseaux a aussi l'avantage de mettre les huttes à l'abri du vent et de diminuer le danger des incendies. La cour sert de chambre de réception et de chambre à

manger; les huttes sont aménagées uniquement en chambres à coucher; sauf en cas de mauvais temps, c'est toujours dans la cour que les gens se tiennent; le père, assis sur une natte, coud des vêtements de peau ou confectionne un plat ou tel autre objet de bois, tandis que dans un autre coin la femme est occupée à piler la nourriture dans un grand mortier ou à la cuire, entourée de ses enfants, à moins qu'elle ne soit aux champs. Enfin c'est dans cette enceinte que, deux fois par jour, le matin et le soir, la famille prend son repas, qui se compose invariablement d'une espèce de pain cuit à l'eau, fait de farine de maïs, de sorgho ou de manioc, accompagné autant que possible d'un peu de viande, de poisson ou d'une sauce préparée avec des arachides dans laquelle les gens trempent leur pain.

Voilà des scènes qu'on voit fréquemment dans le *lélapa* des simples sujets. Chez les chefs, les choses se passent un peu autrement. Chaque femme ayant son établissement privé, le mari va chez l'une d'elles à tour de rôle; cependant il y a une hiérarchie entre elles, une est la principale et c'est en son domicile que le chef se tient habituellement. Ces femmes ont toutes des esclaves qui font pour elles les travaux, de sorte qu'on les trouve fort souvent couchées, ne faisant rien; pour les ma-Rotsé, le *dolce farniente* est l'idéal. Pourtant ces femmes de chefs s'occupent quelquefois à faire des poteries ou des nattes. Maintenant qu'on importe beaucoup d'étoffes européennes dans le pays, elles apprennent à coudre et à se faire des vêtements; du reste il leur arrive aussi d'aller aux champs pour travailler avec leurs esclaves.

Le père ne s'intéresse presque pas à ses enfants;

ceux-ci sont confiés aux soins de la mère, qui elle-même, quand elle est femme de chef, les laisse entre les mains d'une esclave. Pour la femme pauvre, il ne peut pas en être ainsi, et elle a toujours avec elle son petit enfant, qu'elle nourrit très longtemps, environ trois ans. De grand matin elle part pour les champs; elle prend son nourrisson avec elle, le portant sur son dos, attaché dans une peau; et elle travaille ainsi toute la journée jusqu'au coucher du soleil, s'arrêtant de temps en temps pour présenter le sein au petit quand il pleure trop.

C'est la mère qui gratifie l'enfant de son premier nom; on lui donne facilement, pendant les premiers mois, celui de *mpoutoutou*, correspondant au nom de poupon; mais on leur dit aussi couramment à cette première période de leur vie : *sembotoé*, ce qui veut dire *crapaud*, un terme peu poétique, qui s'explique cependant bien puisque, lorsque les enfants commencent à se traîner, ils ont une position qui rappelle beaucoup celle du crapaud. Les noms choisis par les mères sont souvent fournis par les circonstances particulières; ainsi on trouve des enfants qui s'appellent *mohla-ka-tlala*, en français: « au temps de la famine. » D'autres portent le nom de *monari* « missionnaire », en souvenir de Livingstone, le premier blanc qu'on ait vu au Zambèze, et qui était appelé *monari*. Il y a des *moféréféré*, « trouble, révolution », rappelant un événement politique. Mais la plus grande partie des noms sont donnés, comme actuellement en Europe, sans qu'on s'occupe de leur origine; ils sont devenus des noms propres et pour un très grand nombre on n'en connaît plus même la signification; les indigènes ne sont pas capables d'en indiquer l'étymologie. Quand les en-

fants sont grands et qu'ils entrent au service de leurs chefs, ceux-ci les désignent par d'autres noms et il en est ainsi chaque fois qu'ils changent de fonctions. Devenus à leur tour parents, ils sont presque toujours appelés par le nom de leur aîné, devant lequel on met: « père de » ou : « mère de ».

A la naissance de son enfant, la mère doit se soumettre à des cérémonies de purification ; il faut remarquer que les Zambéziens ont à ce sujet des coutumes semblables à celles que pratiquaient les anciens Juifs et qu'on retrouve chez eux nombre de lois analogues à celles du Lévitique, concernant les mêmes circonstances de la vie. Toutes ces cérémonies se compliquent en raison de l'importance des individus; tandis que pour les esclaves elles sont réduites à très peu de chose, s'il s'agit de la famille royale c'est une affaire d'Etat. Alors qu'une esclave ne passe que très peu de jours couchée après la naissance de son enfant, une femme de chef se reposera pendant des semaines. C'est en tout qu'on retrouve la subordination observée entre les différentes classes de la société. Ainsi le *tari*, la peau dans laquelle la mère portera son enfant sur le dos, est faite d'une dépouille d'antilope bien souple et bien chaude pour un rejeton de la famille royale; pour les enfants de chefs, elle sera en peau de gnou, tandis que pour les classes inférieures, on emploiera une simple peau de bœuf ou de mouton. Ce vêtement est à peu près rectangulaire, muni de pattes aux quatre coins; deux s'attachent autour du cou et deux autour de la ceinture.

Tant que l'enfant, garçon ou fille, est petit, on le laisse grandir comme il peut, sans s'occuper beau-

coup de lui. Absolument nu jusque vers l'âge de dix ans, il passe ses journées à jouer. Cependant bien vite dans les familles d'esclaves on commence à le faire travailler, et même c'est souvent révoltant comme on abuse de ces jeunes êtres. Quand ils deviennent grands, à partir de douze ans environ, les enfants de familles pauvres sont astreints au travail; on leur fait garder le bétail, on les envoie chercher des roseaux dans la plaine ou du bois à la forêt.

Pendant ce temps, les jeunes chefs continuent à grandir librement, comme de mauvaises plantes, sans que jamais personne ne les corrige s'ils font mal. Dès leur naissance, un certain nombre de jeunes gens sont attachés à leur personne, forment leur suite et ne les quittent plus. Compagnons de leurs jeux, ils doivent accomplir toutes les volontés de ces jeunes tyrans, dont ils sont responsables; s'il leur arrive quelque accident, c'est aux esclaves qu'on s'en prend; aussi ceux-ci sont constamment inquiets au sujet de leurs maîtres. On peut bien croire que ces enfants sont excessivement volontaires, ce système d'éducation les remplissant d'orgueil et d'un égoïsme épouvantable.

Il est des tribus, au sud de l'Afrique, où, vers l'âge de seize ans, les jeunes gens sont séquestrés et soumis à la circoncision; il n'existe rien de semblable chez les ma-Rotsé pour les garçons; par contre, quand les jeunes filles deviennent nubiles, elles sont soumises à des cérémonies de purification. Pour les filles de basse condition, cela est très simple : ayant de l'eau jusqu'aux genoux, elles sont aspergées par de vieilles femmes, qui leur administrent ensuite certaines médecines; ces mêmes

commères les initient alors à des rites particuliers, qu'il est extrêmement difficile de connaître, car elles tiennent toutes ces cérémonies dans un grand secret.

Pour une fille de race royale, c'est plus compliqué. Elle est séquestrée pendant trois mois dans un lieu ignoré du public ; seules les femmes de la famille le connaissent. Dans la hutte où elle est recluse, la jeune fille est assise seule dans l'obscurité ; elle a près d'elle des esclaves pour la servir, auxquelles il est absolument défendu de parler ; elles ne doivent s'entendre que par signes. Il semble que le but de ce temps de réclusion soit d'engraisser la princesse ; car non seulement elle a ces trois mois d'inaction complète, mais elle doit encore se nourrir très abondamment, principalement de viande. Ces jeunes filles sortent de là tout à fait transformées ; on a peine à les reconnaître, tant elles ont grossi. A sa sortie, la captive est amenée de nuit au fleuve ; là, en présence de toute la partie féminine du village, on lui fait subir d'abondantes ablutions. Le lendemain, parée de ses plus beaux atours, ayant des ornements sur la tête, la figure bariolée d'ocre et de tatouages autour des yeux, elle paraît en public, de sorte que chacun est informé du nouvel état de la princesse, qui ne tardera pas à se marier.

De toutes les mœurs et coutumes des ma-Rotsé, celles qui concernent le mariage sont, je le pense, ce qu'il y a de plus défectueux chez eux. Contrairement aux usages admis par les autres tribus du sud de l'Afrique, les Zambéziens ignorent le contrat ; les conjoints ne sont absolument pas liés ; ils s'unissent le plus facilement du monde, mais se quittent avec une facilité plus grande encore. C'est

le système du mariage libre ; on trouve difficilement, parmi les hommes de plus de quarante ans, quelqu'un qui ait encore sa première femme. On voit aussi des chefs, quelquefois des vieillards, qui montrent une toute petite fille, en disant qu'elle est leur femme, alors qu'ils en ont une douzaine de véritables. Ils appellent cependant cette enfant de ce nom, car ils l'ont choisie pour ce rôle et elle le remplira en effet dès qu'elle aura atteint l'âge voulu. Malgré le peu de sérieux des mariages zambéziens, un esclave a beaucoup de peine à se marier et il peut rarement épouser une personne de son choix. Cela est très compliqué à cause de l'esclavage ; ce ne sont pas les parents d'une fille qui peuvent disposer d'elle, mais son seigneur, et celui-ci ne voudra pas la donner à un homme qui dépend d'un autre chef. Le maître tient à marier ses esclaves entre eux, sans s'inquiéter de leurs goûts. J'assistai un jour chez la reine de Nalolo à une de ces scènes de mariage. D'un côté de la cour se trouvaient quelques jeunes gens ; de l'autre un nombre égal de filles. Appelant chaque jeune homme par son nom, la reine lui disait, en lui désignant une des filles : « Voilà ta femme ! » Puis, la distribution finie, elle les congédia en leur répétant : « Allez, mariez-vous ! » Et tous de claquer longuement des mains, comme s'ils étaient bien reconnaissants et satisfaits du cadeau que sa majesté leur octroyait.

Chez les simples sujets, pas de cérémonie à l'occasion du mariage ; les époux ne prennent pas d'engagement du tout ; une fois l'autorisation de se marier reçue de leur chef, le fiancé est tenu de faire quelques cadeaux à sa future, puis ils s'établissent ensemble sans la moindre fête. Pour les enfants de

chefs, il n'y a pas de cérémonie non plus, on tue un bœuf ou plusieurs même, suivant l'importance des personnages, afin qu'on se réjouisse à cette occasion. Mais, chose curieuse, cette fête ne précède pas le mariage, elle le suit. Ainsi, pour les filles du roi, c'est le lendemain qu'on amène au *khotla* leurs maris, les présentant officiellement comme époux des princesses.

Ces grandes différences entre riches et pauvres s'observent non seulement dans tout le cours de la vie, mais aussi à l'occasion de la mort. Les corps de pauvres esclaves sans famille sont simplement jetés dans des trous pleins d'eau recouverts d'une herbe épaisse, au loin, dans la plaine ; pour ceux qui ont des parents, ceux-ci se livrent au moment de leur décès à des scènes de lamentations lugubres. Toutefois, c'est quand un chef meurt, ou un membre de la famille royale, que ces pleurs de commande ont quelque chose d'effrayant. Toutes les femmes du village sont réunies autour de la hutte du défunt et hurlent pendant des heures, des sillons de larmes sur les joues, tandis que les hommes restent assis à quelques pas de là dans un morne silence, avec de longues figures désespérées.

Puis le mort, pendant la nuit qui suit son décès, est emmené ; on ne l'emporte pas par la porte, mais on pratique une brèche dans la muraille ; ainsi le veut la coutume, sans qu'on sache en expliquer la raison. On n'habitera plus cette hutte, mais dans les jours qui suivent le décès de son propriétaire, elle sera complètement rasée.

Quant aux enterrements, il est excessivement rare d'en voir ; ils ne se font jamais en public, mais toujours d'une façon tout à fait privée et très souvent

de nuit. Il n'y a pas de cimetière et chacun enterre ses morts où il veut. Les gens ayant famille ont une sépulture décente ; le mort, enveloppé dans ses meilleurs vêtements, couvert de ses plus beaux ornements, emballé dans une natte, est couché dans la fosse, exactement comme nous le faisons en Europe. En cela encore, comme par beaucoup d'autres coutumes, les ma-Rotsé se distinguent des tribus du sud de l'Afrique, qui la plupart enterrent les gens accroupis, les jambes pliées contre le corps, de sorte que les cadavres sont en quelque sorte assis dans leur tombe. Cette position ne peut naturellement être donnée au défunt que quand il est chaud encore. La fosse est comblée dans le plus grand silence et on place dessus des ronces et quelques vieilles marmites. Ces objets doivent avertir les passants, et il faut bien prendre garde de ne jamais aller marcher sur une tombe, car il en résulterait de grands malheurs !

A la mort d'un puissant chef, on avait l'habitude autrefois de tuer un certain nombre d'esclaves, qui étaient censés accompagner leur maître pour le servir au-delà de la tombe. Aujourd'hui, sous l'influence du christianisme, on n'égorge plus d'êtres humains, mais un certain nombre de bœufs, variant suivant l'importance du défunt. Leur viande doit servir de viatique au mort ; elle le fera bien recevoir des ancêtres auprès desquels il se rend et où il ne doit pas arriver les mains vides. Cependant cette viande est consommée par ceux qui pleurent le trépassé, sauf cependant par les proches parents. Ceux-ci sont soumis à des purifications ; ils sont considérés comme souillés, de même que tous ceux qui ont touché le cadavre.

Enfin, à propos de la mort, il ne sera pas sans intérêt de savoir que le suicide n'est pas chose inconnue des ma-Rotsé. On pourrait prétendre que cela est un produit de la civilisation, mais encore en ceci on se trompe. Les Zambéziens qui se tuent le font de la même façon que les civilisés : ils se pendent, se coupent la gorge, se noient ou, maintenant que les fusils sont assez répandus parmi eux, se tirent un coup de feu dans la tête ou la poitrine.

CHAPITRE SIXIÈME

Idées religieuses et superstitions.

Livingstone avait déjà fait la remarque que les peuples du Zambèze étaient plus religieux que ne le sont la plupart de ceux du sud de l'Afrique. Il est certain que les ma-Rotsé ont une mythologie assez développée. Remarquons premièrement qu'ils ne sont pas idolâtres, mais spiritualistes. Ils croient en un Dieu unique, tout-puissant, créateur de l'univers, auquel ils attribuent absolument tout ce qui arrive, bien ou mal; on ne peut rien faire contre sa volonté. Aussi ce Dieu correspond surtout au fatum des Romains; c'est le *destin*, auquel on ne peut pas échapper, qui gouverne l'univers. Les ma-Rotsé l'appellent *Niambé;* il est personnifié par le soleil, mais ils insistent sur ce que cet astre n'est pas *Niambé* lui-même, et n'en est que la demeure. La lune est sa femme; de leur union sont nés le monde, les animaux et en dernier lieu l'homme. Celui-ci une fois créé effraya *Niambé* par ses ruses, son intelligence et son audace. Ayant fait des lances, il se mit à tuer les animaux; *Niambé* les ressusci-

tait. L'homme les tuant toujours, *Niambé* prit peur et se réfugia au ciel par le moyen d'un fil d'araignée. De là il a le pouvoir d'aider et de nuire aux hommes, c'est pourquoi on le prie et lui présente quelquefois des sacrifices. Ainsi le matin, alors que le soleil apparaît à l'horizon, ayant fait un petit monceau de sable sur lequel il a placé une écuelle pleine d'eau, l'adorateur de *Niambé* fait la salutation royale qui consiste à lever les bras au ciel à plusieurs reprises, en criant : « Yô chô! Yô chô! » puis il se jette à genoux en claquant des mains. L'eau est une offrande qu'on fait au dieu pour sa course. On rend hommage au soleil levant, car c'est de l'orient que vient la vie et tout ce qu'il y a de bon, tandis que ce qu'il y a de mauvais arrive de l'occident. Quand règne une longue sécheresse, on offre à *Niambé* un bœuf noir, symbole des nuages gros de pluie qu'on désire. D'autres fois, ce sont les femmes qui invoquent *Niambé* avant d'ensemencer un champ; elles réunissent toutes les pioches et les semences en un monceau; elles se mettent en cercle autour de ces objets et adressent des prières au dieu pour qu'il fasse fructifier leur travail. Enfin, en cas de maladies, on consulte les osselets divinatoires; ils disent ce que *Niambé* désire; on fait un cadeau au devin, interprète de la volonté du dieu et en retour celui-ci guérit le malade.

Au culte de *Niambé* se peut rattacher celui de la *nouvelle lune*, que les ma-Rotsé célèbrent chaque mois. Dès qu'on a aperçu la nouvelle lune, le crieur public l'annonce dans le village; le lendemain est un jour férié, le seul qu'aient les Zambéziens; ils ne connaissent pas d'autre division du temps que les mois lunaires et l'année. Ce jour férié mensuel

est consacré à des danses, auxquelles seuls les hommes prennent part. Pour ces fêtes, ils se revêtent d'un costume spécial, fait de queues de chats sauvages.

A propos des danses, il faut remarquer que chez les ma-Rotsé les hommes et les femmes ne prennent jamais part ensemble à ces exercices, qui n'ont du reste aucun rapport avec les danses des Européens; ce sont plutôt des rondes; tout en tournant, chaque danseur fait des contorsions très grotesques qui doivent être extrêmement fatigantes et c'est là néanmoins ce qui constitue pour eux le grand charme de ces divertissements chorégraphiques.

Quoique *Niambé* soit la divinité suprême, ce n'est cependant pas lui que les ma-Rotsé prient le plus souvent; ils ont des dieux inférieurs, les *ditino*, auxquels ils s'adressent plus volontiers; c'est quelque chose de très semblable aux saints de l'église catholique, avec lesquels on peut les comparer. Ce sont les anciens rois du pays, divinisés; leurs tombeaux sont soigneusement entretenus et on y va consulter les mânes de ceux qui y sont enterrés.

Ces tombeaux avoisinent le village qu'habitaient de leur vivant ceux qui y dorment. Ils sont marqués par un bosquet de beaux arbres, entourés d'une palissade de grands pieux taillés en pointe, recouverts de nattes très belles, propres et hautes, comme le sont celles qui forment les palissades environnant les établissements royaux. Cette enceinte, toujours soigneusement balayée, est sacrée; il est défendu d'y entrer, de peur d'irriter le dieu qui y demeure. Les habitants du village où se trouve le tombeau ont pour tâche de l'entretenir; ils doivent

le maintenir propre, réparer la palissade et les nattes gâtées. Une fois par mois, à la nouvelle lune, les femmes du village balayent non seulement le tombeau et les abords immédiats, mais aussi tout le village.

Le gardien du tombeau est en même temps une espèce de prêtre; il sert d'intermédiaire entre le dieu et ceux qui viennent le prier. On l'appelle *Ngomboti;* lui seul a le droit d'entrer dans l'enclos sacré; tous les autres mortels s'en tiennent éloignés. Le roi lui-même, venant consulter un de ses ancêtres, reste en dehors de l'enceinte et se conduit à l'égard du dieu comme un esclave en présence de son seigneur, c'est-à-dire qu'il ne s'approche qu'humblement, se faisant petit; il s'agenouille près de l'entrée et claque des mains. Celui qui vient au tombeau rend avant tout au dieu les honneurs qu'on doit au souverain, le saluant par le *shoualéla,* la salutation royale dont nous avons parlé plus haut. Alors le *Ngomboti*, de l'intérieur où il se tient seul, adresse au suppliant la salutation sé-Rotsé que le roi fait toujours transmettre à ses sujets: *Kou phouménoko!* « Tu es salué. » Puis celui qui vient consulter le dieu, « le maître du tombeau, » comme les Zambéziens disent, expose au prêtre l'objet de sa requête et dépose son offrande, car on ne peut venir prier le dieu les mains vides.

Un trou est percé à l'intérieur de l'enceinte sacrée, près de la porte d'entrée; il sert de canal de communication avec le dieu. On place à son orifice les offrandes, composées souvent de lait qu'on verse dans l'ouverture; suivant qu'il est absorbé plus ou moins rapidement, le dieu est favorable au projet pour lequel on le consulte, ou au contraire est mé-

content et désapprouve les plans qu'on a faits, les décisions qu'on a prises, les expéditions qu'on a projetées, et il faut y renoncer pour éviter des malheurs.

Les *ditino* sont aussi consultés en cas de maladie, de sécheresse, de calamité publique, de mortalité du bétail. En 1896, alors que les bœufs de presque tout le sud de l'Afrique périssaient, les ma-Rotsé s'adressèrent à leurs dieux, et comme par extraordinaire le bo-Rotsé échappa à l'épizootie, ils triomphèrent et exaltèrent la puissance de leurs divinités.

En outre, en voyage, si l'on se trouve à proximité d'un de ces tombeaux des anciens rois, — vrais bocages comme il en existait au pays d'Israël, — il est dans les habitudes de ne point le passer sans saluer le dieu, sinon on peut être certain d'aller au-devant de grands dangers.

Un des *ditino* le plus populaire au Zambèze est *Ngouana-Mbinyi*, dont le tombeau est situé près de Sénanga, à l'extrémité méridionale de la grande plaine du bo-Rotsé. Tous les voyageurs croyants qui descendent le fleuve ne manquent jamais d'aller rendre hommage à cette divinité qui fera prospérer leur voyage et les gardera d'accidents dans les rapides; au retour, ils auront soin de répéter la visite en déposant un cadeau en reconnaissance de la protection accordée. On peut présenter toutes espèces de choses à ces dieux : de la viande, des étoffes, de la verroterie, tout leur est bon. Les objets se placent à côté du trou creusé près du sépulcre; au bout d'un certain temps ils sont censés avoir été acceptés par le dieu, puis deviennent la propriété du *ngomboti*.

Ces *ditino* sont des dieux attachés à leurs tom-

beaux respectifs; ils n'ont aucun rapport avec *Niambé,* lequel demeure au ciel et peut être invoqué de partout, puisqu'il a le soleil pour demeure. C'est la divinité suprême, mais on ne sait rien de lui, de là cette préférence de s'adresser aux divinités locales, êtres historiques dont on raconte les hauts faits, héros de la nation, doués d'immortalité et seuls capables de secourir ou de châtier. Grâce à ces tombeaux répandus dans le pays, les ma-Rotsé n'oublient pas les noms de leurs rois; ils en nomment jusqu'à dix générations et de cette façon, quoique n'ayant pas l'écriture, ils connaissent quelque chose de leur histoire.

Outre *Niambé* et les *ditino*, les ma-Rotsé croient à l'existence de toute une catégorie d'autres dieux, des esprits malins dont on ne connaît pas l'origine, mais qu'on conjure par des amulettes appelées des *médecines*. Ce terme peut paraître étonnant, mais il s'explique bien quand on sait que les noirs attribuent les maux dont ils souffrent à une mauvaise influence qu'ils ont subie, à un sort qu'on leur a jeté; ainsi la médecine a pour but de chasser le mauvais sort. Les Zambéziens emploient le même mot pour désigner une amulette ou un médicament, la quinine par exemple, ou tel autre remède que nous leur donnons.

Les amulettes sont innombrables, les ma-Rotsé étant on ne peut plus superstitieux; il en est pour se protéger contre tous les maux qui peuvent atteindre les hommes; d'autres se mettent à la porte des huttes pour empêcher les voleurs d'y pénétrer pendant l'absence de l'habitant. Les indigènes croient que celui qui force l'entrée d'une maison, ou qui simplement s'approche d'un objet auquel la *méde-*

cine est attachée, tombe tôt après malade, que sa tête enfle et qu'il meurt s'il n'est exorcisé! Ils ont des amulettes pour se protéger contre les animaux féroces, pour mettre le bétail à l'abri des attaques du crocodile pendant les traversées du fleuve; il y en a en outre contre la foudre et les mauvais sorts. A côté des *médecines* préventives, ils en ont également qui ont pour effet de produire ce qu'ils désirent : faire la pluie, avoir des enfants, rendre les vaches fécondes, procurer la victoire sur les ennemis, être invulnérables, faire qu'on soit aimé de ses maîtres, que les chiens restent bons chasseurs ou bons gardiens, pour prendre du poisson; enfin pour les lances et les fusils afin d'être adroits tireurs et heureux à la chasse, vu qu'ils attribuent l'adresse à l'influence des amulettes.

Les Zambéziens ont une foule de superstitions dont on ne s'explique pas l'origine : une fiancée ne doit jamais prononcer le nom de son fiancé; deux personnes apparentées ne peuvent pas se trouver ensemble dans une même maison; marcher sur du sang ou sur une tombe cause un malheur; il y a certains animaux dont ils ne voudraient jamais manger, le porc par exemple; les membres de la famille royale ne mangent pas non plus le mouton et la chèvre; pour rien au monde les filles zambéziennes ne condescendraient à goûter d'une certaine espèce de poisson : cela les rendrait stériles! Quand ils trouvent quelque chose d'insolite chez eux ou sur leur chemin, c'est signe de malheur.

A cet ordre d'idées se rattache naturellement tout ce qui a trait au *devin* et au *sorcier*. On confond à tort ces deux espèces d'individus, les ma-Rotsé les distinguent parfaitement. Le *devin (molaodi)* est un

individu honoré, respecté, consulté en cas de difficultés ; au moyen de ses osselets, il découvre — du moins à ce qu'il prétend — les choses cachées ou la cause des événements. Ces jeux d'osselets sont composés de dix objets, la plupart des astragales, petits os du pied, provenant de différents animaux : panthère, petite et grande antilopes, chèvre, sanglier, éléphant ; en outre d'un bout de la corne d'un pied de bœuf, d'une pierre trouvée dans l'estomac d'un crocodile et de deux coquillages ramassés au bord du fleuve. Chacun de ces objets a une signification spéciale déterminée et fixe ; quand le devin a jeté à terre ses ossements, exactement comme nous lançons des dés, il exprime son oracle d'après la position que ces objets ont prise. C'est donc là une certaine science, puisqu'il faut connaître la signification des objets pour pouvoir rendre des oracles ; mais cette science laisse une grande place au charlatanisme et à l'interprétation arbitraire du devin, qui sait s'arranger suivant les circonstances.

Le *sorcier (moloi)* est un tout autre personnage. Il faut prendre ce mot de sorcier dans le sens qu'on lui donnait au moyen-âge : c'est un être malfaisant qui a le pouvoir de jeter des sorts destinés à nuire aux hommes, soit pour s'emparer de leurs biens, soit pour se venger ou simplement pour le plaisir de faire du mal. Il opère généralement de nuit ; par l'emploi de secrètes *médecines*, il a la faculté de se rendre invisible et de faire dormir les gens très profondément ; il peut donc s'introduire chez eux et les ensorceler : il leur touche le front, leur coupe les cheveux et les ongles. En s'esquivant, il répand partout du sang, sur la hutte et dans la cour ; le matin, à leur réveil, les gens voient ce sang, savent que le

sorcier a passé par là; l'émoi grandit et tôt après le propriétaire de la hutte tombe malade et meurt.

Mais ce sorcier a plusieurs autres manières d'opérer. Quelquefois, c'est dans la nourriture des gens qu'il met de la *médecine;* ou bien il en porte dans ses cheveux et en donne à ceux qu'il rencontre; ceux-ci ne tardent pas à être malades et à mourir, deux ou trois jours après seulement. Il arrive aussi que le *moloi* jette un sort à ceux qui lui refusent une chose. En 1889, à Nalolo, un esclave étant entré chez un fils du roi, jeune garçon d'une douzaine d'années, vit plusieurs pots de lait. Il en demanda au prince qui refusa de lui en donner. L'esclave lui dit alors : « Qu'en feras-tu, de tout ce lait? » et s'en alla. Quelque temps après, le jeune prince tomba malade et mourut après deux jours de maladie. Immédiatement on cria au sorcier et on se mit à sa recherche: et cette croyance est si ancrée dans les esprits, que le pauvre esclave vint lui-même se livrer, disant qu'il avait jeté un sort au prince le jour où il lui avait demandé du lait, en lui disant cette parole : « Qu'en feras-tu, de ce lait? » Personne ne douta de la culpabilité du malheureux, lui-même y croyait. Il fut alors étranglé, puis jeté au fleuve.

Si cruelle que cette condamnation puisse paraître, elle fut plus douce que ne l'était, il y a encore une dizaine d'années, celle des gens condamnés à mort pour sorcellerie. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires chez les ma-Rotsé, on brûlait vifs les sorciers, à petit feu, sur la place publique. Et ces condamnations n'étaient pas rares; aujourd'hui on peut dire qu'elles ont disparu, car on n'admet plus au *Khotla* l'accusation de sorcellerie. Le fait que

j'ai rappelé a été unique ces dernières années, et s'il a pu se produire, c'est parce qu'il s'agissait d'un enfant du roi. Malheureusement la croyance au *moloi* — le sorcier qui jette des sorts — est toujours extrêmement répandue parmi les indigènes : les chrétiens mêmes n'en sont pas complètement affranchis.

On peut comparer l'action de ces sorciers zambéziens à celle qu'on attribuait au *servant* dans les légendes alpestres. Comme lui, ils viennent fréquemment de nuit jouer des mauvais tours aux gens et à leur bétail. Ainsi un matin un de nos bergers m'apportait, tout effrayé, le bout de la queue d'une vache qu'il avait trouvé en allant traire. C'était, d'après lui, la preuve indéniable qu'un sorcier avait passé par là pendant la nuit, son bétail devait en périr et il fallait aller à la recherche d'un exorciseur.

Ces *baloi* (pluriel de *moloi*) n'ont pas seulement le pouvoir d'agir sur les vivants, mais aussi sur les morts. Ils ont à leurs ordres une armée de mauvais esprits, appelés *loumba*, qu'ils ont fait sortir des tombeaux. Avec une baguette coupée à un arbre d'une essence particulière le sorcier frappe sur le sol où une personne est enterrée, et de cette façon fait sortir l'esprit du mort. Celui-ci a cependant un corps, mais monstrueux : le ventre derrière et le dos devant ; il est affublé d'une longue queue, comme un animal, et ne peut pas parler.

Si quelqu'un est soupçonné d'être sorcier, on lui fait subir certaines épreuves propres à prouver son innocence ou sa culpabilité. Quelquefois l'accusé est obligé de tremper ses mains dans un pot d'eau bouillante ; s'il n'est pas brûlé il est déclaré inno-

cent. D'autres fois on lui fait boire une bière empoisonnée, qu'on appelle *moati;* s'il la vomit, c'est qu'il n'est pas coupable, mais s'il la garde sans en mourir c'est qu'il est sorcier; en cas de mort, il a simplement subi la peine qu'il méritait. Jadis, lorsqu'il se produisait plusieurs décès successifs dans un village, on en attribuait naturellement la cause à la mauvaise influence exercée par un sorcier. Pour le découvrir, on faisait subir à tous le jugement de Dieu, ou bien on prenait les poules des habitants de l'endroit et on leur donnait à boire du *moati.* Les poules qui le rejetaient montraient que leurs propriétaires étaient innocents, tandis que celles qui périssaient indiquaient au contraire que leurs maîtres étaient les coupables; immédiatement ceux-ci étaient saisis, conduits au *Khotla;* on les obligeait à avouer leurs maléfices et finalement on les brûlait malgré leurs protestations.

D'après ce qui précède, on a pu voir que les ma-Rotsé croient à une vie future, à l'existence de l'âme et à son immortalité. C'est à cause de cela que les tombeaux des anciens rois sont soigneusement entretenus et qu'on y va chercher des oracles. Plusieurs expressions confirment cette foi; si quelqu'un meurt, on dit : « Il est parti, il a émigré, il est allé au ciel. »

Les étoiles sont les yeux des morts; parmi eux se trouvent des animaux et les grandes étoiles sont censées être les yeux des grosses bêtes comme les buffles, les éléphants, les bœufs, les lions. Le *Ciel* n'est pas un séjour agréable, mais un endroit où on mène une existence inférieure; il n'est pas désirable d'y aller et c'est pourquoi on a peur de mourir. Ceux qui restent sont désolés et désespérés, ceux

qui sont morts sont perdus et malheureux. Ces gens n'ont pas l'idée d'une vie à venir supérieure à la vie actuelle; ils sont sans aucune espérance et n'attendent rien de bon de l'au-delà. Les morts peuvent revenir, mais ils ne le font que pour tourmenter les vivants; quand quelqu'un est malade, c'est parce qu'un mort lui en veut, et il s'agit de lui faire un cadeau si l'on désire guérir; comme aux dieux des tombeaux, on offre à l'esprit qui cause cette maladie, du lait, de la nourriture, une couverture, pour l'apaiser. Du reste, ces offrandes reviennent en définitive au donateur.

Au commencement du chapitre, nous avons dit que les ma-Rotsé sont des êtres religieux, malgré cela leur religion est extrêmement ténébreuse et sans aucune valeur morale. La croyance en un Dieu suprême n'a pas d'influence sur leur vie; si parfois ils l'invoquent, ce n'est que pour lui demander son secours, mais ils ne se sentent aucune obligation envers lui. Du reste, comme nous l'avons vu, les dieux qu'ils prient surtout, ce sont ceux des tombeaux, dieux de nom, mânes des anciens rois, incapables de leur venir en aide; enfin ils sont particulièrement superstitieux, se croyant toujours et partout enveloppés d'influences néfastes ou de mauvais esprits qu'il faut conjurer et auxquels ils rapportent les maux dont ils souffrent. Mais, si curieux que cela puisse paraître, ces croyances nous montrent bien fortement l'unité de la race humaine et qu'en définitive il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Toutes ces superstitions des ma-Rotsé, qui nous paraissent étranges et qui nous font sourire, ont aussi existé en Europe, d'où elles n'ont du reste pas encore complètement disparu; il y en a plu-

sieurs qu'on n'aurait pas de peine à découvrir, en particulier dans les milieux catholiques. Ces *médecines* employées par les Zambéziens pour éloigner les mauvaises influences, qu'est-ce autre chose que les amulettes que nombre d'Européens portent sur eux pour conjurer le mauvais œil? Et les prières prononcées par certains mèges pour opérer des guérisons, ne sont-elles pas aussi quelque chose de semblable? Que sont les diseurs de bonne aventure, sinon des devins pareils à ceux du Zambèze? Ils emploient simplement des cartes au lieu d'osselets, mais le fait reste le même. La croyance aux revenants a toujours existé en Europe, elle existe sans doute encore pour bien des gens, absolument comme pour les Zambéziens. Enfin les spirites invoquent et consultent les esprits, comme les ma-Rotsé prient leurs anciens rois.

Le véritable christianisme peut dissiper ces ténèbres; Jésus-Christ est la lumière du monde, Lui seul peut faire disparaître tous les faux cultes et toutes les absurdes superstitions qui accablent l'esprit de ceux qui ne le connaissent pas. Lui seul aussi peut donner une espérance inébranlable à ceux qui n'en ont point en présence de la mort : car Il est la Vie.

CHAPITRE SEPTIÈME

Arts et métiers.

Nous parlerons dans ce chapitre des différents travaux exécutés par les indigènes, ainsi que de leur art médical, qui se réduit, il est vrai, à très peu de chose, mais qu'il est bon de mentionner.

Ce qui frappe tout d'abord quand on visite un village, ce sont les maisons. Celles des ma-Rotsé n'ont rien de grandiose et varient de formes. La vraie hutte *rotsé,* qui n'est plus employée aujourd'hui que comme construction provisoire ou en voyage, est presque rectangulaire, très longue, peu large et peu élevée ; sauf dans celles des grands chefs, on ne peut y entrer qu'en rampant ; à l'intérieur, il est impossible de se tenir debout. Cette hutte est faite d'arceaux fichés en terre, reliés entre eux par des lattes transversales et couverts de chaume.

Les ma-Kololo ont introduit au Zambèze un tout autre genre de constructions : c'est la hutte ronde, qu'on trouve chez la plupart des tribus nègres. Elle est faite de roseaux d'environ deux mètres de haut ;

ils sont plantés dans le sol, où on a préalablement fait une rigole, puis ensuite solidement liés les uns aux autres par une ceinture de roseaux placés transversalement aux premiers ; enfin, on les *smiere*, comme on dit au sud de l'Afrique, opération qui consiste à les recouvrir d'un mélange de terre, de bouse et d'eau. C'est tout un art de bien achever ce travail qui n'est exécuté que par les femmes. Quand il est réussi, cela donne des murs gris et unis rappelant, sauf pour la couleur, les murailles blanchies à la chaux. Le toit de ces maisonnettes est préparé à terre ; il est fait de perches, de roseaux et de chaume ; c'est quelque chose comme un grand parapluie qu'on met en place tout d'une pièce. Une troisième espèce de construction ne se trouve que chez les chefs ; ce sont de grandes huttes doubles atteignant jusqu'à quatre ou cinq mètres de haut ; c'est à proprement parler deux huttes l'une dans l'autre et d'inégale hauteur ; celle de l'extérieur n'a guère que deux mètres, le toit repose sur les deux et se trouve plus ou moins incliné suivant la différence qu'il y a entre les deux murailles. Pour ce genre de bâtisse on ne peut pas préparer le toit à terre, le diamètre de la maison atteignant cinq ou six mètres ; ce système a l'avantage de former des chambres et d'être moins chaud que les huttes simples.

Depuis quelques années le roi, la reine et quelques-uns des principaux chefs du pays ont de grandes maisons rectangulaires ; celles de Léouanika et de Mokouaé sont de vrais palais par rapport aux huttes de leurs sujets. La différence entre ces maisons et celles de la plupart des Zambéziens est plus sensible qu'entre des maisons princières en Europe et celles

des classes aisées. C'est des missionnaires qu'ils ont appris à faire ces grandes constructions ; mais ils n'ont pas seulement imité ce qu'ils ont vu, ils ont encore amélioré ; ayant à leur disposition autant de gens qu'ils en veulent et utilisant tous les meilleurs ouvriers du pays, le roi et la reine ont pu faire construire de meilleures demeures que celles des missionnaires, dans lesquelles ils ont fait des perfectionnements ; ils ont en particulier imaginé un système ingénieux pour les mettre à l'abri des termites. Léouanika est l'inventeur de ce genre de bâtisses ; il consiste à isoler la muraille de la maison des grands pieux qui supportent le toit. De cette façon les termites ne peuvent y aller, puisque les murs ne touchent pas le toit et qu'il est facile de surveiller les pieux, bien visibles et complètement à découvert.

En fait de constructions, il faut aussi mentionner les *greniers* des ma-Rotsé. Ils sont édifiés sur pilotis pour les mettre hors de portée des termites, ou du moins pour qu'il soit plus facile de les surveiller et d'empêcher ces insectes d'arriver au grain. Ces greniers sont d'énormes corbeilles, de deux à trois mètres de haut et autant de large, elles sont très évasées et *smierées*, de sorte que les céréales y sont à l'abri des souris ; elles sont fermées par un toit semblable à celui des petites huttes, à cause de la pluie, ces greniers étant construits en plein air, à côté des habitations.

Les vêtements confectionnés par les ma-Rotsé se réduisent à très peu de chose ; vivant dans un pays au climat très chaud, ils n'ont nul besoin de s'habiller comme des gens qui habitent des pays froids. Maintenant que de nombreux marchands leur appor-

tent des marchandises, entre autres des habillements, il y a un bon nombre de ma-Rotsé — les chefs en particulier — vêtus d'habits européens; en outre, comme les étoffes sont aujourd'hui très répandues dans la contrée, presque tous en possèdent et beaucoup de femmes ont appris à coudre des robes. Mais le costume national est infiniment plus simple; chez les hommes il est fait de peaux qui pendent à la ceinture, devant et derrière; pour les femmes, il consiste en un jupon taillé dans une peau de bœuf, qui leur descend jusqu'aux genoux. Tandis que le costume masculin a presque complètement disparu, pour être remplacé par une bande de toile de deux mètres environ, qui a parfois chez les riches plusieurs largeurs et qui est très décent, le jupon de peau est encore communément porté par les femmes.

Comme couvertures, ils utilisent des peaux qu'ils savent très bien travailler; ils les assouplissent avec soin, de sorte qu'elles sont presque comme du drap. La couverture la plus commune est faite d'une peau de bœuf; c'est celle des esclaves, les chefs ne la dédaignent cependant pas; mais tandis que les pauvres n'en possèdent qu'une de cette espèce qui est peu chaude, les riches en ont encore d'autres faites de dépouilles de fauves. Un animal fort recherché pour sa peau, à cause de son épaisse fourrure, est la grande antilope, appelée par les ma-Rotsé *létsui;* on la tue encore jeune, avant qu'elle ait perdu l'abondante toison que les petits possèdent, et c'est avec ces fourrures qu'on confectionne les couvertures dans lesquelles les chefs dorment bien au chaud pendant les nuits froides. Ils fabriquent également d'élégants manteaux, des pèlerines très semblables à celles qu'on porte en Europe.

Ces couvertures sont ordinairement un assemblage de plusieurs peaux cousues ensemble; quand elles ont des trous ils les raccommodent en mettant des pièces, appliquées très proprement et avec beaucoup de soin. Pour les coutures ils utilisent un fil d'espèce animale, pris dans les intestins des bœufs, et ils se servent d'une longue aiguille droite comme d'un poinçon, car elle n'a pas de trou, de sorte qu'ils introduisent toujours le fil directement dans la peau après l'avoir percée avec l'aiguille.

Un article important de la toilette d'un indigène est la ceinture qui soutient son vêtement et qui est taillée dans le cuir. Ici s'exerce l'art des Zambéziens; ils ornent ces ceintures de jolis dessins semblables à ceux qu'on voit sur certains cuirs européens. Les ma-Rotsé n'ont jamais imaginé de faire des souliers ni même des sandales. Ils fabriquent quelquefois des chapeaux, mais en général ils sont toujours nu-tête.

La nourriture des ma-Rotsé est très peu variée; cependant ils cultivent plusieurs espèces de céréales et diverses autres plantes potagères. Leur alimentation est surtout végétale; excepté pour le poisson, dont ils font une très grande consommation, ce n'est que rarement qu'ils mangent de la viande; ils n'en ont guère qu'aux jours de chasse ou lorsqu'une bête de leurs troupeaux a péri; beaucoup même n'en mangent jamais d'autre; sauf les chefs, ils ne tuent un bœuf qu'exceptionnellement, à l'occasion d'une circonstance spéciale et extraordinaire.

Ils ont des plantations de maïs, de plusieurs variétés de sorgho, de millet, de manioc, de patates; ils ont aussi des haricots, des courges et quelques autres plantes inconnues en Europe. Le grand in-

convénient de ces produits c'est qu'on ne peut pas en faire provision ; ils se gâtent vite. Le charançon est grand ennemi des céréales ; à peine les récoltes sont-elles rentrées, tout au plus deux ou trois mois après, qu'apparaît ce terrible insecte qui ronge le grain et se multiplie avec une rapidité effrayante. Pour parer à cet inconvénient les indigènes vident chaque semaine leurs greniers et exposent tout ce qu'ils ont en fait de maïs et de sorgho au soleil, qui tue les charançons ; de cette façon on peut s'en préserver, mais si on n'a pas soin de renouveler fréquemment cette opération, les insectes reparaissent bien vite. Le millet est la seule céréale qui n'est pas attaquée ; le blé européen l'est moins facilement que le maïs, mais il n'y échappe cependant pas.

De tous les produits zambéziens, ce sont les patates que les blancs emploient le plus volontiers ; il y en a de différentes espèces et de qualités diverses ; on en voit de blanches et de rouges, celles-ci aqueuses et beaucoup plus sucrées que les premières. Parmi cette dernière variété il en est d'énormes, aussi grosses que la tête d'un homme ; ce sont les meilleures, elles sont peu sucrées et très farineuses. Il est malheureusement encore plus difficile de faire une provision de patates que de céréales, car elles se gâtent rapidement ; moins d'une semaine après l'arrachage elles commencent à pourrir. Pour en garder, les Zambéziens les coupent en petits morceaux et les sèchent au soleil ; ainsi elles se conservent indéfiniment, mais changent totalement de goût ; quand on cuit ces patates séchées, on ne reconnaît pas du tout les fraîches, avec lesquelles elles n'ont aucun rapport ; c'est une

nourriture inférieure, peu appétissante, que les indigènes aiment cependant, mais que les Européens ne supportent pas. Les haricots du Zambèze ont une gousse coriace, non comestible; par contre le grain, petit et rouge, est délicieux, extrêmement farineux. On en fait provision et ils se gardent longtemps; le charançon s'y attaque aussi, mais beaucoup moins facilement qu'aux céréales.

Les légumes verts sont chose inconnue; quelques plantes sauvages, comme le pourpier, se mangent volontiers, par les femmes surtout: mais il ne s'en cultive pas. Du reste les ma-Rotsé ne considèrent pas cela comme une nourriture; ils disent souvent des légumes verts : « Ce n'est que de l'herbe ».

En fait de cultures, il nous faut aussi mentionner le tabac et le chanvre. Ils ne fument pas le tabac, mais le prisent; cette habitude est excessivement répandue, presque tous les Zambéziens, hommes et femmes, l'ont depuis leur enfance. Quant au chanvre, c'est pour le fumer qu'ils le cultivent; cela procure une espèce d'ivresse très agréable, au dire de ceux qui en usent, mais cette pratique a de très fâcheuses conséquences sur le système nerveux: elle abrutit, si bien que le roi et la reine en ont interdit l'usage dans les capitales.

Le lait occupe une grande place dans l'alimentation des habitants du Zambèze; ce peuple pasteur a de très grands troupeaux de bétail, dont on distingue deux espèces : la race *rotsé* et celle du *bo-shikoloumboé*. La première est de grande taille, avec de longues cornes, rappelant beaucoup les bœufs d'Italie; l'autre race au contraire est très petite; elle a été amenée au bo-Rotsé à la suite de razzias. Ces deux sortes de vaches sont du reste mauvaises

laitières; les meilleures fournissent un litre de lait matin et soir, la plupart n'ont qu'un bol ou qu'une tasse et les mauvaises n'ont pas même de quoi nourrir leur progéniture. Nous en avons eu dont le veau périt uniquement parce que la mère n'avait pas de lait du tout. Il n'est possible de traire ces vaches qu'autant qu'elles allaitent; dès qu'elles ne le font plus, elles tarissent. On dit que cela est affaire d'éducation; pour nous en convaincre, nous avons exigé de nos bergers qu'ils continuassent à traire des bêtes qui ne nourrissaient plus ou dont le petit avait péri, mais sans réussite. On ne trait jamais ces vaches sans préliminaires; pour cela on fait toujours d'abord téter le veau. Enfin, chose curieuse, il arrive qu'on ne peut pas avoir de lait du tout; malgré tous les efforts du veau et du berger rien ne sort; les ma-Rotsé disent alors que « la vache refuse. » Il faut avouer, à la décharge de ces bêtes, qu'elles ne sont pas soignées; quel temps qu'il fasse, elles sont en plein air; toute l'année, elles pâturent librement dans la plaine, et les trois quarts du temps les pâturages sont si pauvres qu'elles ne trouvent presque rien à manger.

Cependant comme les ma-Rotsé ont un nombreux bétail, ils réussissent à avoir une forte quantité de lait. Ils ne le consomment presque jamais frais, mais toujours caillé et cela depuis plusieurs jours, de sorte qu'il est aigre. Ils font aussi du beurre, non pas pour le manger, mais pour se graisser; chose étonnante, tandis que cela nous dégoûte, eux nous trouvent infiniment plus répugnants de manger le beurre. Affaire de goût; et « des goûts et des couleurs, il ne faut discuter! »

Quant aux bœufs, ils les laissent grandir libre-

ment; sauf un ou deux qu'ils emploient comme montures, ils n'en font rien. Cet animal est un article de commerce et constitue la plus grande richesse des ma-Rotsé. Depuis au moins cinquante ans, des gens appelés *ma-Mbari*, venant du Bihé, — contrée qui se trouve à l'ouest du bo-Rotsé, non loin de Benguela — arrivent chaque année par troupes nombreuses, apportant sur leurs têtes des marchandises qu'ils échangent contre des bœufs. Depuis la grande épizootie de 1896, à laquelle le bétail du bo-Rotsé a échappé, on vient aussi beaucoup en acheter du Béchouanaland et de Boulouwayo. Ces trafiquants voudraient bien emmener des vaches, mais le roi et la reine ont eu la sagesse d'en interdire la vente pour l'exportation; c'est bien heureux et c'est grâce à cette loi que la race bovine du bo-Rotsé ne s'éteint pas; les indigènes sont si désireux de se procurer des produits européens, qu'ils se déferaient volontiers de tous leurs troupeaux s'ils y étaient autorisés.

Les ma-Rotsé sont habiles de leurs mains et industrieux; ce qu'ils font est d'autant plus remarquable qu'ils ont très peu d'outils. Cependant, dans ces tribus peu civilisées, chacun n'est pas capable de confectionner les différents produits de l'industrie indigène. Tous ne sont pas, cela va sans dire, également adroits, et tout comme en Europe il y a des corps de métiers. Remarquons que, sauf la culture des champs, le *smierage* des maisons, la confection de la poterie et d'une espèce de nattes, tous les produits de l'industrie zambézienne sont faits par des hommes. Ils travaillent le bois, le fer, l'ivoire; ils font de la vannerie et des articles de pêche.

Les ustensiles de ménage sont en bois. Les ma-

Rotsé fabriquent des plats de différentes grandeurs et de diverses formes, suivant les usages auxquels ils sont destinés. Il y en a pour le pain, pour la viande, pour le poisson, pour les céréales, pour les liquides. Les uns ont des couvercles, tandis que d'autres n'en ont point. Ce qui les caractérise, comme du reste tous les objets de bois des Zambéziens, c'est qu'ils sont faits d'une seule pièce, taillés dans un tronc d'arbre et agrémentés d'ornements dénotant chez ces gens un goût artistique prononcé; le moindre ustensile de ménage est rehaussé de dessins et on voit rarement deux fois les mêmes. Cependant ils se rapprochent d'un type unique; ce sont des figures géométriques. Ces figures sont faites au couteau, mais aussi par un procédé de pyrogravure; les artistes chauffent au feu un morceau de fer, avec lequel ils brûlent le bois pour le polir ensuite.

Parmi ces différentes catégories de plats, les plus intéressants sont les plats à poisson, les *maioubou*, comme les indigènes les appellent. Ils sont grands, de forme elliptique, très gracieux, avec des couvercles fermant bien et dont la poignée représente un animal sculpté; ces animaux, éléphants, léopards, zèbres, lions, canards, ne sont pas toujours très élégants et il faut quelquefois user de bonne volonté pour les reconnaître; c'est la sculpture encore à l'état d'enfance; elle prouve cependant chez les ma-Rotsé de l'observation, du goût et de l'habileté.

Ces ustensiles sont tous fabriqués d'un bois blanc, peu dur et facile à travailler; une fois son travail achevé, le fabricant le noircit au feu, puis le polit avec de la graisse, de sorte qu'il devient noir comme de l'ébène. L'avantage de cette opération est de

rendre les objets très lisses; les liquides n'y pénètrent pas et il est plus facile de les laver que s'ils étaient en bois blanc non poli.

Dans tout ménage zambézien il y a un *mortier;* fait d'un simple tronc d'arbre creusé, d'environ soixante-dix centimètres de haut, il est d'ordinaire orné de dessins variant suivant l'imagination des artistes. C'est dans ce récipient que le grain est amené à l'état de farine, en l'écrasant avec de longs pilons de deux mètres de long. Les gens se mettent plusieurs pour faire cet ouvrage et pilent en cadence, tout comme les paysans battent le blé en grange. Un autre ustensile, de même forme que le mortier mais moins grand et d'un bois moins épais, le *khamélo*, est ce qu'on appelle en Suisse le *seillon*, c'est-à-dire le seau de bois que les vachers emploient pour traire. Les cuillers, également en bois, ont des manches joliment sculptés. Les pots de bois, avec couvercles, de différentes grandeurs, sont appelés *toubana;* on y met les liquides, le lait et le beurre. Les *lipora* (les tabourets) diffèrent entre eux; les uns ont jusqu'à soixante centimètres de haut, tandis que d'autres n'ont qu'un ou deux décimètres. Ils se distinguent par leur confection plus ou moins compliquée; le plus communément ils sont ronds, mais on en voit parfois de carrés; presque tous dénotent de l'habileté et du goût.

C'est également dans les travaux de bois que rentrent les canots qui sont aussi creusés dans un tronc d'arbre; ils sont cependant faits avec art, flottent très bien et sont d'ordinaire très rapides. Leur forme est certainement ce qu'il y a de mieux pour la navigation sur le fleuve. Quelques-uns atteignent jusqu'à quinze mètres de longueur; en moyenne ils

en ont une douzaine; les plus courts ont au moins cinq mètres. Ces canots ont trois graves défauts, c'est d'abord de n'être presque jamais étanches; neufs, il est rare qu'ils ne coulent pas, car très vite ils se fendent sous l'action du soleil; puis ils sont trop peu élevés de bord au-dessus du niveau de l'eau; quand ils sont chargés c'est à peine si cet espace est de dix centimètres; à l'intérieur, la profondeur du bateau ne dépasse pas quatre décimètres, l'eau entre donc facilement dès qu'il y a des vagues un peu fortes, et il est imprudent de voyager si le fleuve est agité. Le troisième défaut de ces bateaux c'est leur étroitesse: c'est exceptionnel qu'ils aient plus de soixante-dix centimètres, ce que beaucoup n'ont pas. Mais il serait cependant fâcheux qu'ils fussent plus larges que cela, car aux rapides on doit souvent passer entre des rochers, dans des passages étroits où les bateaux seraient arrêtés s'ils avaient plus d'un mètre de largeur. Ces canots sont taillés dans un bois très dur, le *motsaoudi*, du palissandre; le fond est épais d'au moins huit centimètres et toujours plat, ce qui permet à l'esquif de passer sans difficulté, même où il y a très peu d'eau. Les côtés sont minces; ils n'ont que deux centimètres à l'extérieur, mais augmentent d'épaisseur à mesure qu'ils approchent de la base. Quand ils sont trop fendus et qu'ils coulent, on les raccommode en les cousant. A cet effet on pratique tout au long de la fente, de chaque côté, avec un fer rougi au feu, de petits trous avec lesquels on fait ensuite une couture au moyen d'une racine, le *makenge*, genre d'osier, ou simplement avec une écorce d'un arbre spécial que les Zambéziens emploient comme liens. A l'intérieur de la couture, on met un corps spon-

gieux, qui forme bourrelet et bouche la fente; puis on remplit bien tous les trous de tampons d'étoupe qui empêchent l'eau d'entrer. Les rames sont longues, elles ont en moyenne trois mètres, ce qui est nécessaire puisque les bateliers rament debout et s'en servent comme de gaffes quand l'eau n'est pas trop profonde.

L'œuvre d'art par excellence des ma-Rotsé, celle dont ils sont le plus fiers et qu'ils croient être une merveille, est ce qu'ils appellent la *nalikouanda*, la barque royale, que seuls le roi et la reine possèdent. C'est un grand bateau d'environ trente mètres de long et quatre ou cinq de large; il n'aurait rien de remarquable en Europe, mais construit par une tribu africaine, il est certainement digne d'admiration. Naturellement, cette barque ne peut pas être comme les pirogues ordinaires, faite d'un seul tronc d'arbre creusé; elle est fabriquée avec plusieurs pièces cousues ensemble d'après le même système employé pour restaurer les bateaux fendus, et ces grandes coutures qui courent tout le long de la barque se font avec un très grand soin, de sorte qu'elles constituent un de ses plus beaux ornements; mais ce n'est pas le seul, elle est aussi couverte de dessins pyrogravés. Sur la grande tente qui se trouve au milieu du bateau et où se tient Sa Majesté, le roi Léouanika, homme intelligent, a imaginé de placer un éléphant, presque de grandeur naturelle et assez bien imité. Les gens de Nalolo ne veulent jamais rester en arrière de ceux de Léaloui, de sorte qu'eux aussi ont mis un éléphant sur leur *nalikouanda*. Ce bateau a cinquante rameurs, vingt-cinq à l'avant et autant à l'arrière; au milieu se dresse la tente, faite de nattes

recouvertes d'étoffes de différentes couleurs. Les rameurs de la barque royale sont tous des chefs; elle n'est employée que deux fois par an : au temps de l'inondation, quand le roi et la reine s'en vont à la capitale temporaire et quand ils en reviennent. C'est alors un beau spectacle de voir s'avancer cette grande embarcation, dont les rameurs sont pour la circonstance revêtus d'un costume spécial en peaux de lions; sur la tête ils ont des bonnets faits de la crinière de cet animal; ils rament tous en mesure, comme un seul homme, accompagnés par la musique de la cour qui est aussi sur le grand bateau et qui ne cesse de jouer. Celui-ci est suivi par une quantité de canots, car toute la population accompagne son chef. Au village il ne reste que les esclaves préposés à la garde des habitations. Le jour de la Nalikouanda est une fête pour tout le monde, on en parle longtemps à l'avance et pour cette occasion le roi et la reine font préparer des potées de nourriture et font tuer un bœuf pour les bateliers.

Dans les ouvrages de bois rentrent enfin les *instruments de musique*. Le plus intéressant, celui qu'ils appellent *sérimba*, est un xylophone composé de quinze touches en bois, fixées sur des gourdes, qui servent de chambres de résonnance. On reconnaît très bien sur cet instrument la gamme telle que nous la chantons. Ils ont encore une autre espèce de piano; c'est un petit instrument à main appelé *kangombio*, composé de sept ou huit lamelles de fer de différentes longueurs, fixées sur une petite planche avec une gourde dessous. Cet instrument tient lieu de guitare, car ils ne l'emploient que pour accompagner le chant. Ils ont plusieurs espèces de tambours; les uns très longs, un mètre et demi

environ, n'ont qu'une peau, le tronc n'étant pas percé complètement; d'autres sont creusés de part en part, semblables à la grosse caisse, et comme elle se portent en bandoulière.

Les Zambéziens travaillent le fer et le cuivre; ils extraient le minerai, le fondent et en font divers outils : les houes avec lesquelles ils fouillent la terre, les haches, dont ils ont plusieurs espèces qui varient de forme suivant l'usage auquel elles sont affectées. L'outil qu'ils appellent *palo* est une petite herminette utilisée dans tous leurs travaux sur bois; avec cet unique instrument ils creusent les canots, font les plats, les tabourets et équarrissent les poutres pour les maisons. Ces haches n'ont pas de trou, mais le manche est perforé; ainsi ce n'est pas celui-ci qui entre dans la hache, mais au contraire cette dernière qui pénètre dans le manche; c'est exactement le même système qu'avaient les lacustres; les Zambéziens ont du reste encore un genre de hache qui rappelle celle en silex des habitants des lacs. Les lances, les mouchoirs de poche (une sorte de petite pelle en fer mince), les bracelets, les boucles d'oreilles, les aiguilles, tout est en fer; enfin, voyant les clous européens, ils ont appris à en fabriquer et en emploient maintenant pour leurs grandes constructions.

Le métier que les ma-Rotsé exercent avec le plus d'habileté est la *vannerie;* ils sont passés maîtres dans cette branche et ils n'ont rien à apprendre des Européens. De magnifiques corbeilles de formes très variées sortent de leurs mains; la plupart ont des couvercles qui ferment bien; les unes sont très grandes, en forme d'ellipse, de plus d'un mètre de long et soixante centimètres de large et peuvent être

employées comme berceaux. Elles sont tressées avec cette espèce d'écorce dont ils se servent comme de liens. Le vannier prépare d'abord de longues bandes égales d'un centimètre de large ; alors il tresse sa corbeille en dessins réguliers et symétriques. C'est de cette façon qu'ils font les vans utilisés pour vanner la farine. Une autre sorte de corbeille, extrêmement solide et d'un tissu si serré que l'eau même n'y passe pas, est faite en *makengé*, cette racine qui ressemble à l'osier et dont nous avons déjà parlé. Ici encore on peut remarquer des dessins ; ils dénotent plus d'imagination que ceux tracés sur les objets en bois ; ce ne sont pas seulement des figures géométriques, mais des animaux qu'on reconnaît facilement. Ils font de très beaux paniers en feuilles de palmiers ; d'autres, plus ordinaires, employés journellement pour les céréales, sont tressés avec des roseaux coupés et ressemblent aux corbeilles à papier qu'on utilise en Europe.

Dans ces travaux rentre naturellement la fabrication des nattes ; ils en confectionnent de trois sortes : l'une, de papyrus, appelée *lérouka*, est faite uniquement par les hommes, tandis que les deux autres, les *mashasha*, grandes nattes en jeunes roseaux, et les *iasékololo*, fabriqués avec une grosse herbe, sont au contraire l'ouvrage des femmes. Jamais un homme ne condescendra à faire des *mashasha* ou des *iasékololo*, et vice versa. Quand on leur demande le pourquoi de cette manière d'agir, ils répondent par ce mot, qui pour eux est la raison suprême et propre à réfuter toutes les objections : « C'est notre coutume ! »

Les femmes ont la spécialité de la *poterie*. Elles fabriquent de belles cruches poreuses commodes

pour garder l'eau fraîche. Elles font en terre cuite des marmites servant à cuire la nourriture ou à conserver le lait. Ces cruches sont toujours ornées de dessins faits avec de l'ocre, qui est cuit avec la marmite, de sorte qu'il est absolument adhérent, comme le vernis qu'on applique sur la porcelaine. En enduisant tout le vase de cette matière, on l'empêche d'être poreux.

En fait d'industrie féminine, il faut aussi citer la corderie ; les femmes doivent chaque année fournir une grande quantité de ficelles pour la confection des nattes. Cette ficelle est faite avec une filasse tirée d'un petit arbrisseau et qu'on travaille comme le chanvre dans nos pays. Au moyen de l'ocre et d'autres matières colorantes, on en teint de différentes couleurs, ce qui permet de former des dessins en tressant les nattes.

Avec les écorces et les feuilles de palmier les hommes font de grosses cordes pour liens de bétail et amarres de bateaux. Ce sont eux aussi qui fabriquent les articles de pêche dont ils ont une infinie variété ; cela se comprend bien, puisque la pêche est une de leurs grandes ressources. Ils font des nasses en tous points semblables à celles employées en Europe et de grands filets qu'ils filochent simplement avec les doigts sans le secours d'aucun instrument ; enfin, ils ont une petite lance barbelée qu'ils jettent avec une grande adresse pour tuer les poissons.

Mentionnons pour finir leurs ouvrages en ivoire ; ce sont uniquement des objets de parure : des bracelets et des épingles à cheveux, apanage exclusif des membres de la famille royale. Les épingles, en particulier, sont artistement sculptées, représentant différents animaux ou même des statuettes.

La médecine.

Nous avons dit à propos des idées religieuses qu'on confond souvent devin et sorcier; un troisième individu, qu'on assimile aussi fréquemment à ceux-là, mais à tort, c'est le *docteur indigène*. Si les médecins zambéziens n'ont aucun rapport avec ceux des pays civilisés, ils n'en occupent pas moins au milieu de leurs compatriotes une position considérée. Etant donnée l'idée que les noirs se font de la maladie et de son origine, qu'ils rapportent toujours, comme nous l'avons vu, à une mauvaise influence exercée sur les hommes par des êtres malfaisants, le médecin est pour eux un *exorciste* qui, par son traitement, peut neutraliser l'effet des mauvaises *médecines* que le sorcier a fait prendre au malade. Ce n'est pas à dire que leurs remèdes soient nécessairement de la fraude; ils connaissent des simples dont ils savent les vertus curatives et ils obtiennent de réels succès dans les traitements qu'ils font suivre à leurs patients. Ces remèdes sont pour la plupart des secrets de famille; chaque médecin n'en connaît qu'un ou deux, en sorte qu'il n'y a chez les ma-Rotsé que des spécialistes! Ils pratiquent également une certaine chirurgie; ainsi ils emploient des ventouses et scarifient souvent; ils percent des abcès et essaient de remettre les membres démis ou cassés. Leurs connaissances anato-

miques sont assez étendues; ils dépècent fréquemment des animaux, n'ignorant pas la place des organes. Par contre ils n'ont aucune notion de physiologie et se forgent des idées étranges et curieuses sur les fonctions des organes, pour le cœur en particulier, qu'ils croient mobile; car quand ils sont malades, ils prétendent toujours sentir leur cœur dans différentes parties de la poitrine.

Il y a cependant une très grande part de charlatanisme dans la science de ces médecins ma-Rotsé. J'ai connu un jeune homme qui avait avalé une arête de poisson ; restée dans la gorge, rien ne pouvait l'en faire déloger. Quelques jours après cet accident, alors que l'inflammation s'était déclarée et qu'il y avait suppuration, il s'en fut chez un médecin; après examen et ayant fait semblant de l'opérer, ce docte personnage lui extrayait son arête par l'oreille ! Le patient en était bien persuadé : le médecin la lui avait montrée ! Une autre fois, un individu, souffrant de migraine et qui croyait avoir des vers dans la tête, alla consulter un docteur, lequel abonda dans son diagnostic et lui promit de le délivrer de ses hôtes incommodes. L'opération eut lieu quelque temps après et le malade fut plus persuadé que jamais qu'il avait bien des vers dans la tête, car le médecin les en extirpa, chacun avait pu les voir. C'était, comme pour l'arête de poisson, un tour de passe-passe. Le médecin s'était muni d'une gourde vide, que tous les spectateurs voyaient; mais il avait eu soin d'y placer un double fond, sous lequel se trouvait une poignée de vers. Alors il opéra son malade, auquel il prit du sang qu'il introduisit dans sa gourde. Puis il remua avec un petit bâton; en remuant il perça le double fond, de sorte que les

vers se mélangèrent au sang. Triomphant, l'opérateur put les montrer à son patient et à la galerie émerveillés, leur disant : « Les voilà ! » Et personne ne douta de la réalité du fait.

Ces médecins ne soignent pas les malades gratuitement ; ceux qui vont les consulter doivent leur apporter le prix des soins qu'ils demandent, avant que le traitement ait commencé, car les Zambéziens ont pour principe : « Rien, pour rien », ce en quoi, du reste, ils ressemblent à beaucoup d'autres hommes.

CONCLUSIONS

Les ma-Rotsé sont-ils des sauvages? Probablement qu'à peu près tout le monde, en Europe, répondra par l'affirmative; mais, avant d'émettre une opinion, il serait bon de s'entendre sur le sens qu'on donne à ce mot. Si sauvage veut dire: « qui n'appartient pas à la civilisation européenne », alors oui, ils le sont; mais si sauvage est ce que disent les dictionnaires : « ce qui vit dans les bois, dans les lieux déserts, pas en société organisée, sans lois, se nourrissant exclusivement de chasse et de pêche », alors non, les ma-Rotsé n'en sont pas, puisque aucune de ces définitions ne correspond à leur état social; comme nous l'avons vu, ils ont des lois et une organisation politique; ils sont agriculteurs et élèvent du bétail; ils ont des arts et des métiers, et s'ils vont à la pêche et à la chasse, ils n'y passent pas toute leur vie et ne se nourrissent pas exclusivement de viande; au contraire, leur nourriture est surtout végétale. Ils aiment la viande, mais seulement comme accessoire. En tous cas, ils ne mangeraient jamais de la chair crue, comme on le pense quelquefois; ils la

cuisent au contraire beaucoup et ne sont pas du tout amateurs de viande saignante; enfin ils ne voudraient pas manger d'animaux carnivores.

Les capacités intellectuelles des indigènes sont supérieures à celles qu'on leur attribue; toutefois elles s'affirment mieux chez l'homme que chez la femme; le caractère borné de ces dernières provient simplement d'un manque de développement. Elles ont un horizon très restreint; elles ne voyagent pas, restent dans leurs villages où elles cultivent les champs et font les quelques travaux qui leur sont dévolus. Les hommes par contre sont habitués aux affaires; toujours en route, ils voient ainsi beaucoup de pays, ce qui leur ouvre l'intelligence. Leur facilité pour les langues est tout à fait remarquable; la plupart des Zambéziens sont polyglottes et ils réussissent d'une manière étonnante à comprendre les étrangers. Dans les écoles de la Mission on constate de grandes différences entre les élèves, mais surtout entre les garçons et les filles. Certains n'arrivent jamais à lire, comme d'autres apprennent très facilement non seulement à lire et à écrire, mais aussi les quatre règles simples et les opérations avec l'argent anglais. Tous ont une haute opinion de l'arithmétique; pour eux elle est la science des sciences et pourtant, sauf quelques rares exceptions, ils ont excessivement de peine à faire des problèmes, même les plus simples. Ils ne comprennent pas les abstractions, et travailler seulement avec des chiffres ne leur dit rien; ils ne savent pas réfléchir; mais avec l'éducation cela pourra changer. Ils sont de nature trafiquants à un très haut degré et ont plus ou moins le génie du commerce, de sorte que quand ils auront compris la

valeur de l'argent, ils saisiront aussi mieux ce que représentent les termes d'un problème; ce travail ne leur paraîtra alors plus aussi abstrait.

On pense aussi que les noirs sont infiniment plus corrompus que les Européens. Ici encore il est bon de s'entendre. Si d'une part l'immoralité est sans doute plus répandue chez eux que chez les peuples christianisés, d'autre part on peut cependant dire qu'elle y est moins grande. On croit avoir lancé aux noirs la suprême accusation quand on a dit d'eux qu'ils sont comme des animaux; cela est vrai dans une certaine mesure, mais précisément parce qu'ils sont un peu comme des animaux ils ne connaissent pas des vices contre nature, tels qu'il en existait dans l'antiquité, à Sodome, en Grèce, à Rome et tels qu'ils existent aujourd'hui en Europe; ainsi, être comme un animal, c'est souvent être supérieur à ce que sont les hommes. C'est partout, sous toutes les latitudes, que le cœur humain est plus ou moins corrompu, vicieux ou en tout cas enclin au mal; ne nous étonnons pas de ce que la fausseté, le mensonge, le vol et l'adultère soient communément répandus parmi les ma-Rotsé. Les peuples de race blanche ne peuvent se glorifier d'une moralité beaucoup supérieure; que de gens en Europe qui, sous des dehors corrects, sont corrompus, vivent dans le désordre, sont d'une immoralité telle qu'ils ont perdu le sens de ce qui est bien et de ce qui est mal, de sorte qu'on a dû inventer pour eux un nouveau qualificatif, ils sont *amoraux!* N'est-il pas humiliant de constater que, malgré des siècles de lumière et de christianisme, malgré les progrès de la science et malgré l'instruction si généralement répandue, le mal soit encore si grand, qu'il y ait encore des gens

immoraux, ou voleurs, ou menteurs, ce qui nécessite partout le maintien des gendarmes et des prisons ! Après un séjour de plusieurs années au milieu des ma-Rotsé, non seulement nous ne les trouvons pas plus vicieux qu'un grand nombre d'Européens, mais nous avons plutôt été étonnés qu'ils ne le fussent pas davantage. Pour le vol en particulier, avec les maisons que nous avions, qui fermaient très imparfaitement, nous aurions été constamment dévalisés au milieu de civilisés. L'ivrognerie, cette cause de tant de ruines parmi les blancs, n'existe pas au Zambèze ; pendant les sept ans que nous avons passés à Nalolo, nous n'avons jamais vu un homme ivre ; il est vrai que cela est dû à l'initiative du roi Léouanika ; appuyé par sa sœur la reine il a décrété, voici une dizaine d'années, qu'il était interdit de fabriquer de la bière alcoolique dans son royaume. La loi est rigoureusement observée dans les capitales en tout cas, sinon partout. De tous les vices dont l'humanité souffre, le mensonge est celui dont les ma-Rotsé sont le plus atteints. La plupart d'entre eux souscriraient à cette opinion « que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». En tout cas, ils la mettent couramment en pratique et quand ils disent quelque chose on ne sait jamais si c'est la vérité et il est bon de vérifier leur dire. Cela ne laisse pas de compliquer terriblement les relations sociales que de devoir toujours admettre les affirmations des gens sous bénéfice d'inventaire. Quand les Zambéziens ont décidé de cacher une action, il est difficile de le leur faire avouer ; ils sont d'une habileté extraordinaire pour tromper, et plutôt que de reconnaître une faute, ils affirmeront avec force serments n'en être pas coupables ; aussi,

à moins de prendre un individu en flagrant délit, n'arrive-t-on que rarement à obtenir une confession de sa culpabilité.

Mais, en tout ceci, nous ne devons pas oublier que l'Evangile change les cœurs; comme on voit des Européens vicieux et ivrognes se convertir et changer de vie, on rencontre aussi des ma-Rotsé chez lesquels cette œuvre de régénération s'opère et dont les mœurs se transforment.



TABLE DES MATIÈRES


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 01479 9878